

2083-6.95

ANTIQUITÉS
DE LA
RUSSIE MÉRIDIONALE



CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

CHICAGO LIBR

ANTIQUITÉS

DE LA

RUSSIE MÉRIDIONALE

(ÉDITION FRANÇAISE DES *ROUSSKIA DREVNOSTI*)

PAR

LE PROF. N. KONDAKOV | LE COMTE J. TOLSTOÏ

ET

S. REINACH



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1894

16
ABELL 00A0110



N5856

F.K. 27.

INTRODUCTION

Les vastes régions de la Russie méridionale, depuis les bouches du Danube jusqu'au Caucase et à la mer Caspienne, présentent, pour l'archéologie et pour l'histoire, un intérêt multiple, qu'expliquent à la fois leurs richesses naturelles et les avantages de leur situation géographique.

C'est sur les rives de la Mer Noire qu'aboutissent toutes les anciennes routes de caravanes qui mettent en communication, depuis les temps les plus reculés, l'Asie et l'Europe. C'est des bords de la Mer Noire que divergent, vers l'ouest et le nord-ouest de l'Europe, des voies commerciales non moins anciennes, naturellement tracées par les grands fleuves qui se jettent dans l'Euxin, le Danube, le Dniester, le Boug, le Dniéper et le Don.

Les produits des mines de l'Oural, exploitées bien avant les premières lueurs de l'histoire, suivaient la vallée du Volga et de ses affluents pour parvenir à celle du Don et à la mer d'Azow.

Le commerce des peuples navigateurs de l'antiquité, en particulier des Grecs, se trouva de bonne heure attiré vers ces régions où le mouvement des échanges était très actif; c'est par la même raison que les Génois au ^{xiii}^e siècle et les Russes au ^{xviii}^e ont fait de grands efforts et se sont imposé de lourds sacrifices pour établir leur domination sur la côte septentrionale du Pont-Euxin.

Parmi les motifs qui expliquent la prospérité des établissements grecs dans ce pays, le commerce des céréales est au premier rang. La Grèce, trop pauvre en blé pour se nourrir elle-même, allait compléter ses approvisionnements dans la fertile Scythie, qui fut le grenier de l'Attique pendant

plusieurs siècles. En échange du blé qu'elle y achetait, Athènes exportait diverses marchandises, dont les plus importantes pour nous — puisque le temps les a conservées en partie — sont les produits de son industrie et de ses arts.

S'il est permis d'employer ici des termes que les entreprises coloniales de notre époque ont mis à la mode, la Russie méridionale devint comme l'*Hinterland* de la Grèce, tandis qu'elle était déjà, grâce aux voies de pénétration dont elle tient la clef, comme l'*Oberland* de l'Europe du centre et du nord.

Ces voies que suivit le commerce ont aussi donné passage à des mouvements de peuples. L'histoire ne les a pas tous enregistrés, car il en est qui sont antérieurs à ses débuts et dont le souvenir était complètement effacé du temps d'Hérodote. Mais une science de création récente, la *paléontologie linguistique*, s'efforce de retrouver, dans les couches fossiles du langage, la trace des conquêtes et des migrations préhistoriques. Les maîtres de cette science ont admis pendant un demi-siècle que la patrie des Aryens, ou, pour parler plus exactement, le centre de diffusion des langues aryennes devait être placé dans la Bactriane. Aujourd'hui, une opinion différente tend à prévaloir, et c'est dans les grandes plaines de la Russie méridionale, si favorables à la vie pastorale qui fut celle des Aryens avant leur séparation, qu'on incline à chercher la patrie la plus ancienne du groupe humain dont la langue et les idées étaient appelées à une si prodigieuse extension.

Le présent ouvrage ne remonte pas jusqu'à ces époques lointaines, qui restent le domaine de la linguistique et de l'anthropologie comparées. Il prend l'histoire et les antiquités de la Russie méridionale au point où les textes commencent à les éclairer, pour en conduire l'étude jusque vers le milieu du moyen âge, c'est-à-dire jusqu'au ix^e siècle avant J.-C. L'archéologie y est au premier rang ; l'histoire n'intervient que comme auxiliaire. Mais cette auxiliaire est indispensable pour expliquer la succession des styles et des arts dans une région dont les monuments, exhumés par une suite déjà longue d'explorateurs, reflètent si fidèlement les vicissitudes politiques et commerciales.

Parmi les explorateurs qui ont commencé l'inventaire archéologique de la Scythie, les Français peuvent citer avec orgueil les noms de Dubrux et de Dubois de Montpéreux. Bien des siècles auparavant, sous le règne de saint Louis, c'est à un missionnaire du roi de France, Rubruquis, que l'on doit le premier tableau fidèle des mœurs de ces contrées qui ait été écrit depuis Hérodote.

Les admirables recherches conduites dans la Russie méridionale par les savants russes ont excité en France, depuis trente ans, un intérêt soutenu, dont témoignent entre autres les élégantes et solides études où Ernest Beulé et Olivier Rayet en ont fait connaître les résultats.

Malheureusement, il n'existait jusqu'à présent aucun ouvrage d'ensemble, d'un format maniable et d'un prix accessible, qui fournit aux curieux un résumé de l'archéologie scythique, accompagné de gravures exactes propres à fixer les idées et à faciliter les comparaisons.

Bien peu de bibliothèques, tant en France qu'à l'étranger, possèdent les *Antiquités du Bosphore cimmérien*, magnifique ouvrage qui ne fut tiré qu'à 200 exemplaires et qui a presque disparu du marché des livres. Les volumineux *Comptes-rendus de la Commission impériale de Saint-Petersbourg* sont à la fois très coûteux et destinés exclusivement aux archéologues. L'ouvrage anglais de Duncan Mac Pherson, *Antiquities of Kertch*, remonte à 1857 et n'est plus dans le commerce. Il y avait donc lieu de combler une lacune que tous les amateurs d'antiquités et d'art ont ressentie.

C'est ce qu'ont fait MM. N. Kondakof et le comte Jean Tolstoï dans leur ouvrage intitulé : *Rousskia Drevnosti*, qui parut à Saint-Petersbourg, en langue russe, de 1889 à 1890. Dès la publication du premier fascicule, M. Louis Léger écrivait dans la *Revue archéologique* : « Il serait vivement à souhaiter que tout ou partie de l'ouvrage fût traduit et que ses illustrations fussent reproduites dans quelque recueil occidental ».

Les auteurs ont bien voulu demander mon concours pour réaliser le vœu de M. Léger. Le présent ouvrage est le fruit d'une collaboration dont je dois préciser en quelques mots la nature. Ne comprenant pas moi-même le russe, je n'ai pu traduire directement l'original, mais seulement remanier

une version littérale que MM. Kondakof et Tolstoï m'ont fait parvenir. Ma tâche s'est bornée à lui donner, autant que possible, une apparence française et à en modifier çà et là le fond, tant dans l'intérêt de la clarté qu'en vue d'une plus grande exactitude. Les épreuves de l'édition française ont toujours été soumises à MM. Kondakof et Tolstoï, qui ont accepté ainsi la responsabilité des changements de détail apportés à leur travail primitif. Nous avons l'espoir que, sous sa forme nouvelle, il se répandra rapidement dans les cercles intéressés à le connaître et qu'il contribuera à rendre populaire, dans l'Europe occidentale, l'étude si féconde des antiquités de la Russie.

SALOMON REINACH.



t. Kerteh, vue prise du sud.

ANTIQUITÉS DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE

PREMIÈRE PARTIE

Longtemps avant les Grecs, les Phéniciens avaient pénétré dans la mer Noire, où les attiraient les mines d'or et les richesses fabuleuses de ces pays encore mystérieux. Les marchands en rapportaient l'or, l'argent, le plomb, l'étain, indispensable à la fabrication du bronze¹, le poisson et l'ambre du Dnieper. Les auteurs anciens parlent aussi des expéditions maritimes des Cariens, qui furent tantôt les adversaires, tantôt les alliés des Phéniciens. Les progrès des Grecs dans la navigation obligèrent les Phéniciens à leur céder les marchés de la mer Égée et mirent ainsi un terme à leurs expéditions dans la mer Noire.

Les premières colonies grecques sur le Pont-Euxin² furent fondées par les Milésiens au VIII^e siècle. Pendant les deux siècles qui suivirent, les rivages du Pont se couvrirent de villes milésiennes; là s'élevèrent Sinope et Trapézonte (colonie de Sinope) au sud; Phasis et Dioscourias à l'est; Panticapée, Nymphée, Théodosie et Olbie au nord. Panticapée est appelée par Ammien Marcellin³ la mère de toutes les cités milésiennes du Bosphore (*Milesiæ civitates, harumque velut mater omnium Panticapeum*). Il y avait aussi plusieurs colonies doriennes, en particulier Héraclée Pontique, fondée en 540 par les Mégariens, et Chersonèse Taurique (en Tauride), colonie elle-même d'Héraclée Pontique. Vis-à-vis de Panticapée, sur la presqu'île de

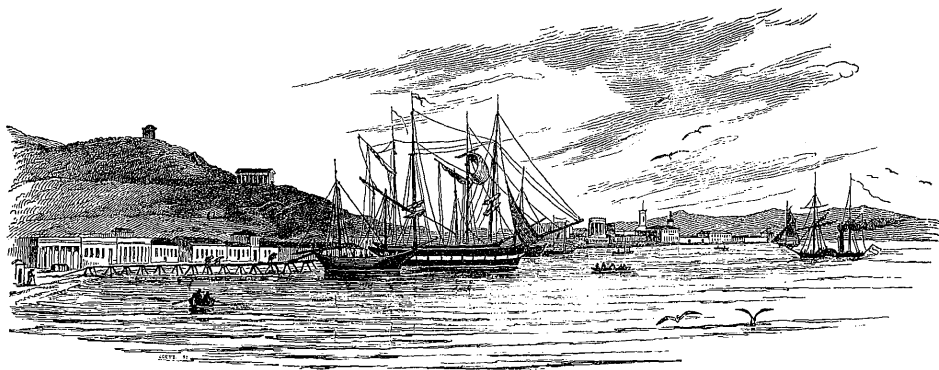
1. Il n'est pas certain que les anciens aient exploité l'étain sur les rives de la mer Noire, mais l'on a signalé des gisements abandonnés de ce minerai près de Kastamouni, à l'ouest de Sinope.

2. L'Euxin fut d'abord nommé Ἀξεινος, c'est-à-dire « inhospitalier »; Εὔξεινος n'est peut-être qu'un euphémisme. On trouve dans Pindare πόντος Ἀξεινος (*Pyth.*, IV, 362) et Εὔξεινον πέλαγος (*Nem.*, IV, 79).

3. Ammien, *Julianus*, XXII, 8, 26.

Taman, les habitants de Téos, pressés par les Perses, vinrent fonder Phanagorie, dont les destinées politiques furent par la suite étroitement unies à celles de Panticapée.

Olbie et Panticapée jouissaient l'une et l'autre d'une situation géographique très avantageuse. La première, fondée en 643 sur les rives de l'Hypanis (*Boug*), non loin du village actuel d'*Ilinskoé* ou *Poroutino*, était le centre d'un important commerce de grains avec les Alazons, les Callipides et les Scythes laboureurs, tribus barbares établies dans le voisinage ; la proximité du Borysthènes (*Dnieper*) offrait une voie de communication facile avec les rives de la mer Baltique. Panticapée (*Kertch*), construite sur le Bosphore Cimmérien, canal qui fait communiquer le Pont-Euxin avec la Méotide¹, était le marché le plus considérable de grains et de poisson ; elle recevait d'ailleurs, par la voie du Volga et du Tanaïs, les produits des contrées lointaines du nord et du nord-est.



2. Kertch, vue du Port-Salé, au sud-ouest.

Tandis qu'Olbie ne fut jamais qu'une cité commerçante, Panticapée prit de bonne heure une importance politique et devint la capitale du royaume du Bosphore qui, à l'époque la plus florissante de son histoire, s'étendait des montagnes de la Tauride jusqu'au Tanaïs et au Caucase. En Europe, dans la Chersonèse taurique, il comprenait les villes de Théodosie, Cimméricon, Acra (au sud de *Takil-Bouroun*), Cytée (*Kızıl*), Nymphée, Tyristace, Dia, Panticapée, Myrmécion (*la nouvelle Quarantaine*), Parthénion et Heraclée. Plusieurs lignes de remparts, dont il subsiste des traces,

1. Hérodote, IV, 86, appelle la Méotide « la mère du Pont » ; il est probable qu'à son époque elle s'étendait beaucoup plus vers l'est que la mer d'Azov actuelle. Voir Rawlinson, *History of Herodotus*, t. III, p. 65-66.

protégeaient la presqu'île de la Chersonèse contre les incursions des Scythes¹. La partie orientale du royaume était la presqu'île de *Taman*, avec un archipel d'îles situées aux bouches de l'Hypanis (*Kouban*). C'est là que se trouvaient les villes de Phanagorie (près de *Sennaïa*), Cepi (*Κήποι*), Hermonassa, Patrée (près de *Coucou-Oba*), Corocondamé (*Taman*), Cimmerion², Achillée et Apatouron. Un peu plus au sud, sur les bords du Pont, s'élevaient Sinda (le port de la Sindique) et Gorgippia.

Le Bosphore fut d'abord habité par les Cimmériens³, qui furent ensuite refoulés par les Scythes ; cependant, dans les montagnes de la Tauride, subsistait une tribu qui n'était pas d'origine scythique⁴ et que les Bosporans avaient pour voisine à l'ouest. La rive orientale de la Méotide jusqu'au Caucase était peuplée de tribus Sarmates, telles que les Maïtes ou Maïôtes, les Thatées⁵, les Sindes, etc.

En fondant des villes sur les terres de ces barbares, les Grecs reconnaissaient leur autorité et leur payaient tribut. Le nom même de Panticapée est d'origine barbare, quoique les Grecs aient essayé plus tard de l'expliquer par celui du dieu Pan ; mais Hérodote, en énumérant les rivières qui se jettent dans la Méotide, mentionne



3. Monnaie de Panticapée (iv^e siècle av. J.-C.). — Tête de Pan. Griffon marchant sur un épi.

entre autres le Panticapès⁶. Les Grecs eurent souvent à lutter contre les tribus qui les avoisinaient ; celles-ci, toutefois, ne tardèrent pas à s'helléniser dans une certaine mesure, grâce à leurs relations fréquentes avec les colons grecs.

La fondation de Panticapée se place vers 520, entre l'expédition de Darius en Scythie et la destruction de Milet par les Perses, mais nous ignorons les circonstances de son premier établissement. Ce qui est certain, c'est qu'au début du v^e siècle elle se trouvait à la tête de la fédération des villes grecques qui s'appelaient communément *le Bosphore*. Entre 480 et 438 av. J.-C., la première magistrature y fut exercée par les membres de la famille des Archéanactides. En 438, un certain Spartocos, qui était peut-être le roi d'une tribu barbare voisine, réunit sous sa

1. Hérodote, IV, 3, dit que les enfants des esclaves des Scythes creusèrent un fossé allant des montagnes tauriques à la Méotide, pour se défendre contre les Scythes qui voulaient retourner dans leur pays.

2. A distinguer de Cimmérieon, au sud de Théodosie, dans la Chersonèse taurique.

3. Hérodote, IV, 11 ; Strabon, VII, p. 309 ; XI, p. 494.

4. Hérodote, IV, 99, 100.

5. Θαρτες, Diod. Sic., XX, 22, 4 et les inscriptions.

6. Hérodote, IV, 18. Voir la note de Rawlinson sur Hérodote, t. III, p. 14.

domination les deux rives du Bosphore et fonda ainsi la dynastie des Spartocides. Ceux-ci n'étaient rois que pour leurs sujets barbares ; dans leurs relations avec les cités grecques, ils se contentaient du titre d'*archontes*.

Les Spartocides entretenirent des rapports suivis avec la ville d'Athènes, qui, pour assurer l'importation du blé dont elle avait besoin, fonda la colonie de Nymphée, près de Panticapée, sur le territoire du royaume Bosporan. Vers la fin du v^e siècle, les Athéniens perdirent cette colonie par suite de la trahison de Gylon, grand-père de la femme de Démosthènes, qui livra la ville au roi du Bosphore. Depuis le iv^e siècle, les dynastes de ce pays travaillèrent à agrandir leur royaume. Satyros I^{er} (407-387) périt sous les murs de Théodosie, qui fut prise par son fils Leucon I (387-347). Ce dernier était l'ami dévoué des Athéniens ; il leur envoya du blé pendant les années de disette et concéda d'importants privilèges à leurs marchands. Il reçut, en échange, le titre de bienfaiteur et de citoyen d'Athènes. Ses successeurs, les Leuconides, suivirent la même politique. Après la mort de Périade I^{er}, la guerre civile éclata entre ses fils, qui cherchèrent des alliances chez les Scythes et les Sarmates. Eumèle finit par l'emporter, après avoir fait périr ses frères et leurs partisans. Monté sur le trône, il s'efforça de se rendre populaire en laissant aux cités grecques du Bosphore une partie de leurs libertés et en protégeant leur commerce contre les pirates. Son successeur Spartocus IV (304-284) continua, à l'égard d'Athènes, les traditions de ses prédécesseurs, comme le prouve un décret athénien rendu en son honneur. Il accorda aux marchandises de l'Attique l'exemption des droits d'entrée, ainsi que d'autres privilèges sur terre et sur mer.

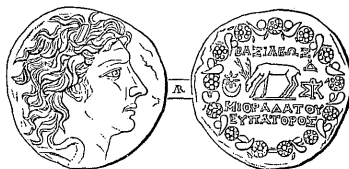
Sous cette dynastie, la prospérité du Bosphore ne cessa de s'accroître, en même temps que s'y développait l'influence hellénique. Les orateurs athéniens, tels que Démosthènes et Isocrate, célèbrent à l'envi les rois du Bosphore ; le peuple leur offre des couronnes, des titres honorifiques et des statues. La mémoire de ces princes survécut longtemps parmi les Grecs. « Tous ces rois, dit Strabon¹, s'appelaient *tyrans*, bien que la plupart d'entre eux, en commençant par Périade et « Leucon, aient été des régents dignes du plus grand respect. Le premier fut « même, après sa mort, élevé au rang des Dieux. »

La décadence du royaume commença vers la fin du iv^e siècle. « Le dernier « prince de la dynastie, dit Strabon², portait aussi le nom de Périade ; n'ayant « plus la force de résister aux barbares qui exigeaient un tribut plus fort que par le « passé, il céda ses droits à Mithridate, dont la domination fut remplacée dans la « suite par celle des Romains. » Mithridate chargea le Bosphore d'impôts en grains et en argent ; puis il eut à lutter contre les Scythes et les Roxolans. Les premiers furent vaincus par Néoptolème sur la glace du Bosphore, les seconds par Dio-

1. Strab., VII, 4, 4, p. 310.

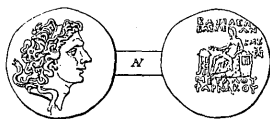
2. Strab., VII, 4, 4, p. 310.

phante. Cependant les villes grecques supportaient avec impatience ce nouveau joug. Pendant la guerre que Mithridate soutint contre Sylla (86-84), elles tentèrent en vain de reconquérir leur liberté. Vaincues, elles furent obligées de reconnaître le fils de Mithridate, Macharès, qui se révolta à son tour après les victoires de Lucullus et de Pompée sur Mithridate. Celui-ci, ayant perdu ses possessions en Asie Mineure, arriva dans le Bosphore et tua Macharès ; mais bientôt Phanagorie, Chersonèse et quelques autres villes se soulevèrent de nouveau. Mithridate avait

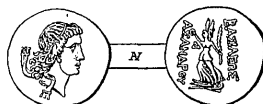


4. Tétradrachme (argent) de Mithridate Eupator. — Au revers, croissant et étoile ; cerf paissant ; monogramme.

entrepris de les soumettre à l'aide des Scythes et des Sarmates, lorsque sa propre armée, à l'inspiration de son fils Pharnace, se révolta contre lui. Le vieux roi s'enferma dans l'acropole de Panticapée et s'y donna la mort en 64 av. J.-C. Avec le consentement de Pompée, Pharnace s'empara alors du royaume, mais ayant essayé de reconquérir le Pont, il fut battu par César à Zéla, chassé de l'Asie Mineure et tué dans le Bosphore par Asandre, l'un de ses généraux, en 47 av. J.-C. Jules César désigna pour lui succéder un autre général, Mithridate de Pergame, qui fut tué à son tour par Asandre et ne parvint même pas jusqu'à son royaume. Asandre, pour mieux affermir son pouvoir, épousa Dynamis, la fille de Pharnace. Les Romains lui concédèrent le titre de roi, à la place de celui d'archonte qu'il avait porté jusque-là (comme en témoignent ses monnaies). Il réussit à accroître la puissance du royaume du Bosphore et se rendit maître de tout le pays jusqu'au Tanaïs ; pour



5. Stathère de Pharnace II.



5 bis. Stathère d'Asandre.

prévenir les invasions des Scythes, il restaura l'ancien fossé, qui avait 360 stades de long, et le fortifia, en outre, à l'aide d'un mur et de tours. On prétend qu'il se laissa mourir de faim, vers l'an 45 av. J.-C., son armée l'ayant trahi à l'approche de l'impateur Scribonius, qui se disait petit-fils de Mithridate et qui était protégé par les Romains.

Après lui, les maîtres du Bosphore ne portent plus le titre d'archontes et les villes cessent de battre monnaie. Scribonius épousa Dynamis, la veuve d'Asandre, mais il fut tué à son tour par les Bosporans à l'approche de Polémon, roi du Pont, élevé au trône par les Romains. Les Bosporans tentèrent de lutter contre Polémon, mais ils furent défaits par lui et par le général romain Agrippa. Polémon épousa alors Dynamis pour acquérir des droits sur le Bosphore, dont le gouvernement lui fut concédé par Auguste ; après la mort de Dynamis, il contracta un second mariage avec Pythodoris, petite-fille du triumvir Marc Antoine. Polémon fut un des plus puissants rois de son temps ; il réunit sous sa domination la plus grande partie du royaume du Pont, le Bosphore et la Colchide ; toutes ses guerres contre les barbares, qui menaçaient le territoire bosporan, se terminèrent par des victoires ; il détruisit aussi Tanaïs pour la châtier d'un soulèvement. Mais quelques années avant le commencement de l'ère chrétienne, il fut fait prisonnier et mis à mort par les Aspurgiens, tribu sarmate qui, dans la suite, prit possession de Phanagorie.



6. Drachme de Polémon.



7. Statère de la reine Dynamis.

Les événements qui se produisirent après la mort de Polémon sont très mal connus. Une nouvelle dynastie s'empara du pouvoir dans le Bosphore. La plupart des rois de cette dynastie, qui dura jusqu'à l'an 337 après J.-C., portèrent le nom de *Sauromate* ou de *Rhescouporis*. Elle mit fin à la période grecque et pontique dans l'histoire du Bosphore, où l'influence d'Athènes d'abord, puis celle des provinces asiatiques et de Rome, avaient été tour à tour prépondérantes.

Les derniers rois bosporans cherchèrent la protection des empereurs Romains, dont ils firent figurer les images sur leurs monnaies ; ils se disaient aussi les amis de César et de Rome (φιλονικίαρες, φιλορώμαιοι).

Strabon, au commencement de l'Empire, nous a donné une description abrégée de la ville de Panticapée : « Panticapée, dit-il¹, couvre les flancs d'une colline de « 20 stades de circuit. Dans la partie orientale se trouvent le port, des arsenaux ou « chantiers pour 30 navires environ et aussi l'acropole. » Cette colline, qui a reçu de nos jours le nom de Mont-Mithridate, termine la chaîne de hauteurs qui traversent la presqu'île au nord. L'acropole en occupe la partie sud-ouest ; elle avait la forme d'un polygone irrégulier et était entourée d'un fossé et d'un mur, construit avec de grandes dalles de calcaire. A l'est de l'acropole, un môle, ayant 340 mètres

1. Strab., VII, 4, 4, p. 309.

de long, s'avancait dans la mer. Dans l'antiquité, ce port était probablement plus grand qu'aujourd'hui; il doit avoir occupé une partie de la plaine basse et limoneuse qui s'étend au nord de la colline.

Sur l'acropole se trouvaient, à ce que l'on croit, les temples des divinités honorées dans la ville. Une statue de Cybèle a été découverte au pied de la colline; les inscriptions parlent du culte de cette déesse, ainsi que de celui de Déméter au temps de Spartocus IV (304-284); on y a recueilli aussi un fragment d'un autel de marbre sur lequel figurait une procession aux fêtes de Déméter. Les inscriptions et les monnaies nous révèlent encore l'existence d'autres cultes, tels que celui d'Apollon



8. Baie de Kertch, vue du nord-est.

identifié à Esculape. Ératosthène, cité par Strabon¹, parle du temple de ce dieu à Panticapée. Artémis était assimilée par les Grecs à une déesse-vierge des Tauriens et son effigie paraît souvent sur les monnaies de Chersonèse et de Panticapée. Une inscription du temps de Périssade I^{er} (343-310) mentionne une statue élevée en l'honneur d'Artémis *Agrotère* ou *chasseresse*, dont l'image figure aussi dans la numismatique bosporane. L'image de l'Artémis éphésienne s'y rencontre également. Le culte d'Aphrodite était fort développé au Bosphore, comme dans toutes les régions où le commerce maritime était actif. Strabon dit qu'il y avait à Phanagorie un temple célèbre d'Aphrodite *Apatourie*³. Pour expliquer l'étymologie de cette dernière

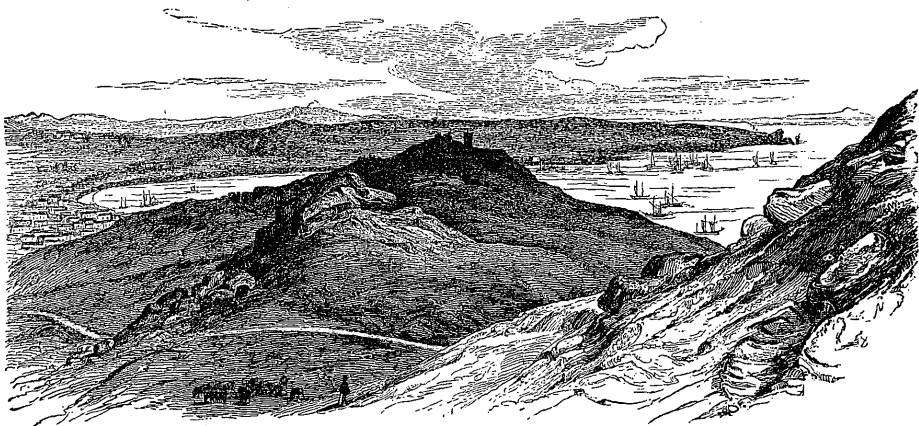
1. Strab., II, 1, p. 74.

2. Hérod., IV, 102; Strab., VII, 4, 2, p. 308.

3. Strab., XI, 2, 10, p. 495.

épithète, on racontait que la déesse, se voyant assaillie en ce lieu par des géants, appela à son aide Héraclès et se cacha avec lui dans une grotte ; là, donnant accès à chacun des géants l'un après l'autre, elle les livra par trahison (ἐξ ἀπάτης) aux coups d'Héraclès. Son autre épithète était *Ouranie*, c'est-à-dire *céleste*. Le même auteur fait mention d'un second sanctuaire de la déesse, l'*Apatouron*, près du lac Corondamite. ¹

Le culte d'Aphrodite, mais, sous un autre nom, est encore mentionné dans la célèbre inscription de la reine Comosarye, femme de Périssade I^{er}, qui éleva sur un même piédestal deux statues, celles « du puissant dieu Sanergès et d'Astaré » ; les fragments de ce monument ont été trouvés au pied d'une colline de la presqu'île de Taman. On croit reconnaître dans *Astaré* la divinité asiatique Astarté, qui par-



9. Vue du mont Mithridate du sud-est.

ticipe à la nature d'Aphrodite et à celle d'Artémis lunaire ; *Sanergès* pourrait donc bien être le dieu du soleil.

Le culte de Dionysos est attesté aussi par une inscription du temps de Spartocus, fils de Périssade II (III^e siècle avant J.-C.), ainsi que par les types des monnaies. Les inscriptions et les monnaies prouvent encore l'existence du culte d'Héraclès. Achille, aussi, avait un temple particulier dans le Bosphore², sous le nom d'Achille *Pontarque* (seigneur du Pont), qu'il porte également dans d'autres villes maritimes

1. Strab., XI, 2, 10, p. 495.

2. Strab., XI, 2, 6, p. 494.

du Pont, à Olbie et à l'île Blanche (Leuké). C'est ce temple qu'avait en vue Philostrate¹ lorsqu'il écrivait : « Un temple s'élève près de la Méotide....., là se trouvent les statues d'Achille et d'Hélène, réunis par les Moïres². » Les monnaies nous présentent encore les effigies de Zeus, d'Athéné, de Poseidon, d'Hermès, de Persée, de Pan (très fréquente) et de divinités étrangères telles que Sérapis.

Il est peu probable que toutes ces divinités aient été honorées dans le Bosphore à l'époque dont nous parlons. Quelques-uns des types monétaires qui les font connaître sont des emprunts, d'autres reflètent des traditions historiques plutôt que des idées religieuses : ainsi l'effigie de Persée, qui était l'ancêtre mythique des Achéménides. La reproduction fréquente de la tête de Pan sur les monnaies paraît avoir été suggérée par le nom même de Panticapée.

Certains cultes pénétrèrent dans le Bosphore avec les colons de Milet ; tels sont ceux d'Apollon et de Déméter Thesmophore ; d'autres s'y introduisirent par l'effet de relations avec les peuples orientaux, comme ceux de l'Artémis d'Éphèse, de



10. Bronzo de Panticapée. — Tête de taureau, épi, massue.

Sanergès et peut-être d'Astarté ; enfin, quelques-unes de ces divinités, comme Artémis Agrotère, n'étaient que des divinités indigènes assimilées à celles du panthéon grec.

À partir de l'époque où s'exerça l'influence romaine, on éleva dans le Bosphore des statues aux empereurs. Nous savons qu'une statue d'Auguste fut consacrée par Dynamis, fille de Pharnace (vers l'an 13-14 av. J.-C.) ; les rois bosporans de l'époque impériale se donnaient le titre de *pontifes des Augustes*. C'est aussi à la période sarmate que se développa dans le Bosphore le culte de Zens et de Héra *Sauveurs*. Peut-être ce culte existait-il déjà antérieurement. Un des trois princes qui portèrent le nom de Tibérius Jules Sauromates, dédia une statue dans le temple d'Arès, qui peut bien avoir été construit à cette époque.

De tous ces temples, il ne nous est parvenu que des fragments, difficiles à dater avec précision, mais dont la richesse, jointe à la quantité d'objets précieux trouvés sur les rives du Bosphore, atteste la prospérité et l'opulence du pays ; nous avons déjà mentionné la description du temple d'Aphrodite faite par Strabon.

Cette opulence des Bosporans était due à leur commerce, en particulier à celui des grains, qui alimentait l'Attique, trop peu fertile pour se nourrir elle-même.

1. Philostr., *Heroic.*, XX, 32.

2. Τὰ δ'ἐν αὐτῇ ἀγάλματα Ἀχιλλεύς τε καὶ Ἑλένη ὑπὸ Μοιρῶν ξυναρμωσθέντες.

« A l'exception des montagnes qui bordent la côte jusqu'à Théodosie, toute la « Chersonèse, dit Strabon¹, ne se compose guère que de plaines et offre partout « l'aspect de la fécondité : en blé, notamment, elle est d'une richesse extrême, et le « sol, remué avec le premier engin venu, rend trente fois la valeur de la semence. « C'était elle qui approvisionnait anciennement la Grèce de blé, comme la Méotide « l'approvisionnait de salaisons, et l'on assure que le tyran Leucon expédia une « année, de Théodosie pour Athènes, jusqu'à 2,100,000 médimnes de blé. » En parlant de Théodosie, Strabon² dit qu'elle possède dans son territoire une plaine extrêmement fertile, avec un port capable de contenir cent vaisseaux. Dans la région comprise entre Théodosie et Panticapée, on remarquait, indépendamment de nombreux villages, une ville du nom de Nymphée, qui possédait aussi un excellent port.

Plusieurs monnaies bosporanes portent en effigie un épi de blé et au-dessus un griffon avec un javelot entre les dents. Le griffon semble veiller sur ce trésor, comme dans la légende des pays des Arimaspes.

On rencontre aussi la représentation de l'épi et de la charrue, de l'épi et de la tête de bœuf. Parfois, l'épi est remplacé par un poisson — autre article d'exportation que mentionne Strabon. Du temps de cet auteur comme aujourd'hui, les bords de la Méotide étaient parsemés de villages, dont les habitants exerçaient le métier de pêcheurs : Strabon dit aussi³ qu'à l'embouchure de la Méotide, pendant l'hiver, on trouve des poissons pris dans la glace, notamment des esturgeons aussi gros que des dauphins, qu'on retire au moyen d'engins nommés *gangamés*.

Les nomades, au dire du même géographe⁴, quittaient au fur et à mesure les lieux dont l'herbe était épuisée et campaient l'hiver dans les marais qui bordent la Méotide, l'été au milieu des plaines.

Le commerce des Bosporans avec les barbares se concentrait principalement sur deux points : à Tanaïs, du temps où cette ville appartenait au royaume du Bosphore, et aux alentours de Phanagorie, sur la côte orientale du détroit. Voici ce que dit Strabon de Tanaïs⁵ : « Cette ville servait de marché commun aux nomades « de l'Europe et de l'Asie et aux Grecs du Bosphore, lesquels traversaient le Palus « Méotide pour s'y rendre, les premiers y transportant des esclaves, des peaux et « différents produits de l'industrie nomade, et les seconds des tissus, du vin et « maintes autres productions des pays civilisés qui trouvaient à s'y échanger avantageusement. » Les nomades ne permettaient pas aux marchands grecs de remonter le cours du Tanaïs⁴ et par conséquent ils servaient eux-mêmes d'intermé-

1. Strab., VII, 4, 6, p. 311.

2. Strab., VII, 4, 4, p. 309.

3. Strab., VII, 3, 18, p. 307.

4. Strab., VII, 3, 17, p. 306-307.

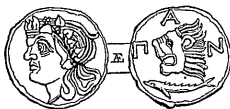
5. Strab., XI, 2, 3, p. 493.

diaires dans le commerce des fourrures et de l'or, qu'on apportait des pays du nord-est.

Les tribus barbares de la rive orientale du Pont, les Achéens, les Zigues, les Hénioekhes, vivaient de piraterie, au grand détriment des Grecs, mais il paraît que les Bosporans favorisaient souvent leurs déprédations en leur prêtant non seulement des abris pour leurs navires, mais des entrepôts pour leur butin¹.

Phanagorie et Panticapée étaient les principaux dépôts des Grecs : « Phanagorie paraît être le marché des denrées apportées du Palus Méotide et des pays barbares situés au-dessus, comme Panticapée est celui des marchandises qui arrivent du côté de la mer... »². Ces dernières étaient surtout l'huile, le vin, différents objets d'art et d'industrie ; l'olivier ne poussait pas sur les rives septentrionales du Pont, mais il se rencontrait en abondance autour de Sinope et d'Amisos⁴.

L'importation du vin est attestée non seulement par les témoignages des anciens, mais par une masse énorme de débris d'amphores que l'on recueille et sur les anses desquelles on trouve des timbres, qui indiquent leur provenance. Strabon parle de la culture de la vigne dans le Bosphore même, où on la recouvrait de terre pour la préserver des froids de l'hiver, mais elle ne donnait que des fruits de grosseur médiocre⁵. Les grappes de raisin sont rares sur les monnaies du Bosphore, pays où la vigne ne fut cultivée qu'assez tard.



11. Bronze de Panticapée. — Pan, tête de lion, estrogon.

En fait d'objets d'art et d'industrie, le commerce apportait des étoffes, des articles d'or et d'argent, des parures, des vases peints et des figurines en terre cuite. On fabriquait aussi sur place, à l'imitation des objets importés, des vases, des statuettes, des pierres gravées, où figurent la faune et la flore particulières aux steppes.

Le développement du commerce dans les villes bosporanes exigea le monnayage de pièces d'or, d'argent et de cuivre. Le premier système monétaire adopté à Panticapée était celui de l'Eubée ; puis, après une période d'hésitation, celui de Solon l'importa, grâce à l'influence des relations de ces contrées avec Athènes. Deux espèces de monnaie circulaient au Bosphore : la monnaie urbaine et la mon-

1. Strab., XI, 2, 2, p. 493.

2. Strab., XI, 2, 12, p. 495.

3. Strab., XI, 2, 10, p. 495.

4. Strab., II, 1, 15, p. 73.

5. Strab., VII, 3, 18, p. 307.

naie royale. Cette dernière portait le monogramme ou le nom du roi, ce qui rend facile un classement chronologique, tandis que la première portait seulement le nom de la ville, d'où il résulte que, pour établir approximativement la date d'une de ces pièces, il faut recourir à la comparaison toujours délicate des types et des styles. Ainsi, par exemple, on trouve souvent sur les monnaies des rois du Pont la représentation de Persée, leur ancêtre mythologique, et celle de Pégase, tantôt ensemble, tantôt isolés. Si nous rencontrons les mêmes sujets sur les monnaies de Panticapée, il nous sera permis d'inférer qu'elles ont été frappées pendant la soumission du Bosphore aux rois du Pont ou à l'époque de leur plus grande influence sur ce pays. Un autre exemple de ce genre de recherches peut être emprunté aux monnaies d'Asandre (44-15 av. J.-C.); on y voit souvent, en effet, une proue de navire portant une Victoire, et le même emblème paraît sur des monnaies urbaines de Panticapée, que l'on peut rapporter, dès lors, à la même époque.

Pour déterminer la date de l'émission de la monnaie, on peut encore tirer parti des surfrappes, si fréquentes dans les temps anciens, et des timbres qu'on appliquait sur les vieilles pièces pour en attester la valeur. Les timbres représentent une étoile, une tête de mouton, un dauphin, un capricorne, etc.; ceux de Panticapée figurent le plus souvent une étoile.

Après la conquête du Bosphore par les Aspurgiens, dynastie barbare dont les relations de parenté amenèrent un rapprochement entre Panticapée et la Thrace, l'influence grecque devint prédominante dans les classes supérieures de la société et l'on rédigea toutes les inscriptions en langue hellénique. Au commencement du 1^{er} siècle, le royaume s'étendait de l'embouchure du Don jusqu'au Caucase. Une inscription appelle Aspourgios, fils d'Asandrochos, « roi de tout le Bosphore, de Théodosie, des Sindes, des Maïtes, des Tarpites, des Psès, des Tanaïtes, vainqueur des Scythes et des Taures ».

Aspourgios eut pour fils Mithridate (42-46 ap. J.-C.), qui comptait parmi ses ancêtres Mithridate Eupator. L'empereur Claude le fit roi du Bosphore. Ayant voulu imiter Mithridate le Grand, il fut détrôné et emmené captif à Rome; son successeur fut son frère Cotys 1^{er} (46-63).

Nous trouvons encore parmi les rois du Bosphore : quatre Tibère Jules Sauromates, six ou sept T. J. Rhescouporis, trois T. J. Cotys, un T. J. Rhoimetalcès (132-154), un T. J. Eupator (155-171), un T. J. Ininthimeus (235-240), etc. A la fin du 2^e et au commencement du 3^e siècle, les rois du Bosphore envoyaient leurs vice-rois à Tanaïs. Le roi Sauromate II (175-211), au témoignage d'une inscription, fit la guerre aux Scythes, conquit la Tauride et délivra la mer Noire des pirates.

Au 3^e siècle, le royaume paraît être tombé au pouvoir d'une nouvelle dynastie barbare, à en juger par les noms de Pharsanses, Siggès (?), Teirane, Thothorse et Rhadamsade. Les Romains accusèrent ces rois de connivence avec les Goths, qui,

du temps de l'empereur Valérien, entreprenaient des expéditions de piraterie sur les vaisseaux bosporans. En 366, les Romains dominaient encore sur le Bosphore, qui bientôt après fut ravagé par les Huns.

Parmi les villes bosporanes, il faut signaler surtout Théodosie et Nymphée, fondées par les émigrés de Milet.

La prospérité de Théodosie, due à sa situation favorable et à son vaste port, en fit bientôt l'objet de la convoitise des rois du Bosphore et des indigènes de la Tauroïde. Pour se défendre contre ces puissants ennemis, Théodosie contracta une alliance avec Héraclée du Pont, métropole de Chersonèse taurique. Héraclée vint au secours de Théodosie, assiégée par Satyros I^{er} (407-387) et la sauva pour quelque temps; mais Leucon, fils de Satyros I^{er}, s'empara cependant de cette ville et lui donna le nom de Théodosie en l'honneur d'une princesse de sa famille. Le nom qu'elle portait auparavant est resté inconnu. Dès lors, cette cité devint autonome, ayant les rois du Bosphore pour archontes. Arrien parle de Théodosie comme d'une ville déjà en ruines. Au III^e siècle ap. J.-C., nous voyons surgir sur son emplacement la forteresse de Cafia qui, dans les conflits entre le Bosphore et la Chersonèse, pendant l'époque byzantine, et plus tard au temps des Génois (XIII^e siècle), joua un rôle historique assez important.

Nymphée, située entre Théodosie et Panticapée, faisait partie de la ligue athénienne dès l'époque de l'expédition de Périclès dans le Pont; elle fut livrée à Spartocos au V^e siècle av. J.-C. par Gylon, l'aïeul maternel de Demosthène. Cette acquisition rapprocha les Bosporans de Théodosie. La ville fut fortifiée par Mithridate, qui y établit une garnison.

On suppose que l'emplacement de l'ancienne Nymphée occupait l'angle sud-est des terres d'*Eltiguène* (district de Théodosie), sur le rivage escarpé de la mer.

La rive orientale de la mer Noire était, depuis les temps les plus reculés, l'objet de la convoitise des navigateurs, surtout la Colchide, où les écrivains du V^e siècle, Pindare et Eschyle, placèrent cette terre mythique vers laquelle s'étaient dirigés jadis les Argonautes. Les tribus des Sindes et des Torètes habitaient le long du rivage et faisaient partie du royaume bosporan avec leurs villes du Port-Sindique et de Gorgippie. Non loin de là vinrent s'établir d'autres peuples qui, du temps de Strabon, exerçaient la piraterie; c'étaient les Achéens, les Hénioques, les Abasges, etc. Sur le territoire de ces derniers se trouvait la ville de Pityus (*Pitzounda* actuelle). Les Absiles, les Lasés et les Khalybes étaient parmi les habitants de la Colchide; c'est aux Khalybes qu'on attribue l'invention de l'acier. Les Grecs possédaient sur la rive orientale deux colonies, Phasis et Dioscourie.

Mithridate fit la conquête de tout le littoral caucasien. Les Romains s'emparèrent après sa mort de Dioscourie et construisirent auprès de cette cité la forteresse de Sébastopol, dont le nom passa ensuite à la ville même. La Colchide fit partie plus tard du royaume de Polémon.

Phasis, située à l'embouchure du *Rion* (ancien Phasis), entretenait un commerce de transit avec le Levant et avec les Indes ; Dioscourie faisait des échanges avec les tribus voisines, dont le nombre atteignait 70.

Des articles de commerce dans les ports de la mer Noire étaient le bois de construction pour les vaisseaux, le chanvre, le goudron, le miel, la cire, le sel gemme, et les étoffes renommées de la Colchide.

Des émigrés du Bosphore fondèrent la cité de Tanaïs, laquelle devint, grâce à sa position avantageuse à l'embouchure du Don, le point de réunion des marchands grecs et des barbares. Les Grecs y apportaient du vin et des étoffes ; les barbares l'approvisionnaient d'esclaves, de fourrures et de poisson salé. Vers l'époque de la naissance de Jésus-Christ, Tanaïs était à l'apogée de sa prospérité et devint un objet de convoitise pour les rois du Bosphore. Polémon détruisit cette ville de fond en comble et Pline en parle comme d'une cité depuis longtemps disparue.

Au 1^{er} siècle, ou au commencement du 1^{er} siècle après J.-C., s'éleva, non loin du village de *Nédvigovka*, sur une hauteur de la rive droite du bras septentrional du Don, une nouvelle ville qui s'appela aussi Tanaïs. Les antiquités qu'on y a trouvées



12. Bas-relief découvert dans les ruines de Tanaïs (1^{er} siècle après J.-C.).

sont d'un style grossier qui trahit une basse époque ; les objets de bronze seuls ont une certaine valeur artistique. La découverte de plusieurs inscriptions du 1^{er} et du 11^{er} siècle ap. J.-C. nous donne quelques lumières sur l'état de Tanaïs à cette époque. La population de la ville était mixte ; c'est ce que prouvent à la fois la forme des noms propres et les titres des magistrats locaux, *Archontes des Tanaïtes* et *Hellénarques*. Les premiers avaient autorité sur les indigènes, les seconds sur les Grecs.

Cette ville ne battait point monnaie, mais se servait de celle des rois du Bos-

phore. Tanaïs fut obligée d'adopter un nouvel itinéraire dans ses relations commerciales avec l'Orient, car les luttes continuelles entre les Romains et les Parthes rendaient impossible le transit par l'Asie Mineure. Le courant des échanges se dirigea vers le Nord, utilisant la voie du Don et celle du Volga pour la navigation, et, pour la voie de terre, celle du Caucase, dont les villes maritimes prirent alors une importance commerciale considérable.



13 Monnaies en bronze d'Olbie. — Types; buste de Cybèle tourelée; archer scythe.

Après le royaume du Bosphore, la première place appartenait, grâce à sa richesse et au développement de son commerce et de son industrie, à Olbie, ville des Borysthéniens, fondée vers l'an 645 av. J.-C. Cette ville était située sur la rive droite de l'Hypanis (le *Boug*), non loin de son embouchure, à un kilomètre environ du village d'*Ilinskoë* ou *Poroutino*; son emplacement est connu de nos jours sous le nom de « *les Cent Tombes* ». Au temps d'Hérodote, Olbie avait pour voisins les Scythes, les Callipides, les Alazons, qui avaient renoncé à la vie nomade, s'occupaient d'agriculture et s'étaient si bien confondus avec les Grecs qu'Hérodote appelle les Callipides des *Helléno-scythes*. Le même historien¹ raconte que Scyla, roi des Scythes, fut massacré par ses compatriotes les Scythes nomades, à cause du philhellénisme dont il avait fait preuve en prenant part aux mystères de Dionysos. Ce récit nous dépeint Olbie comme une grande et belle ville, ayant un magnifique palais et des murailles garnies de tours; il nous prouve encore qu'il existait des liens de famille entre les Grecs et les barbares et que ces derniers connaissaient la langue des Hellènes.

Au iv^e siècle, les Borysthéniens furent assiégés par Zopyrion (peut-être général d'Alexandre de Macédoine); mais il périt avec toute son armée dans le pays des Scythes, qui eurent ainsi la gloire de sauver l'indépendance de leur pays.

Au iii^e siècle, à en juger par un décret en l'honneur de Protogène, riche habitant d'Olbie, cette cité se trouvait dans une position très précaire². Les voisins des Borysthéniens ayant changé, les relations qu'Olbie entretenait avec eux changèrent également de caractère. Au lieu des Scythes, c'étaient les Seés (Σείοι), les Scires, les Thisamates, les Saudarates, populations appartenant au groupe que les anciens qualifient de Sarmates et qu'ils opposent à la grande famille Scythique. Les

1. Hérod., IV, 78.

2. Latyschew, *Inscriptiones Ponti Euxini*, n° 6.

Borysthéniens furent obligés de faire des présents considérables aux princes barbares ; le décret en question nous renseigne exactement à ce sujet : « Quand le roi Saïtapharnes arriva sur le rivage opposé (de l'Hypanis) pour chercher les présents..... Protogène, venu à sa rencontre, lui offrit 900 pièces d'or ; lorsque les ambassadeurs.... présentèrent au roi cet argent, celui-ci, mécontent de cette offrande, se mit en colère et déclara la guerre. » Il s'agissait donc d'un véritable tribut.

La crainte continuelle des invasions barbares, la décadence de l'agriculture et une série de mauvaises récoltes réduisirent finalement la ville à un état d'extrême pauvreté. Bientôt elle se vit réduite à recourir à la munificence des particuliers, à faire des emprunts, à engager les vases sacrés de ses temples et à frapper la population de nouveaux impôts, entre autres d'une taxe sur les sacrifices offerts aux Dieux.



14. Didrachme d'Olbie (III^e siècle av. J.-C.). — Buste d'Apollon ; aigle sur dauphin.

Dans la suite, Olbie dut reconnaître l'autorité du roi scythe Scylure, dont ses monnaies portèrent alors le nom. Elle conserva toutefois une certaine autonomie. Il y a lieu de croire que, vers cette époque, Olbie fut prise plusieurs fois par les ennemis qui l'entouraient. Cependant, un décret du I^{er} siècle en l'honneur de Nicérate, fils de Papias, qui périt dans une bataille, nous la montre de nouveau tout à fait indépendante des rois barbares. Les Gètes lui portèrent, vers 60-50 ans av. J.-C., un coup terrible, dont elle eut grand'peine à se relever. Voici ce que dit à ce sujet Dion Chrysostome : « La dernière et la plus grande dévastation eut lieu il y a « 150 ans à peine. Les Gètes avaient pris Olbie, avec d'autres villes situées sur la « rive gauche du Pont jusqu'à Apollonie. Les Hellènes de cette contrée tombèrent « alors dans une décadence complète ; plusieurs villes ne furent pas rebâties, « d'autres se trouvèrent dans la situation la plus fâcheuse et furent envahies par « une multitude de barbares. » Dion suppose qu'Olbie fut relevée par les Scythes, qui avaient besoin des Grecs pour le développement de leur commerce. Les Hellènes, ne trouvant plus leurs compatriotes pour les recevoir, avaient cessé d'y venir, et les Scythes eux-mêmes étaient dépourvus des aptitudes commerciales des Grecs.

Cependant la nouvelle ville était bien plus petite que l'ancienne ; ses monuments étaient grossiers et sa population n'était qu'à moitié grecque. Les roitelets des peuplades environnantes imposaient leurs lois à Olbie ; ainsi Scylure, Inismeus, Pharsoüs y frappèrent monnaie à leur nom. Cette période helléno-scythique dura

jusqu'au règne d'Alexandre Sévère, époque où Olbie disparaît de l'histoire, complètement submergée par le torrent des barbares.

Une des parties de la ville était baignée par l'Hypanis, au bord duquel s'élevait la tour d'Héraclès ; c'est au pied de cette tour que commençaient les murs qui entouraient Olbie de trois côtés, pour protéger les habitants en hiver contre les incursions des Galates, alors qu'on pouvait aborder la cité par la rivière congelée. Un riche citoyen, nommé Protogène, dont il a déjà été question, fortifia aussi les rives de l'Hypanis. Les colons grecs avaient apporté avec eux à Olbie les cultes de leur patrie. Cette ville possédait des temples de Zeus, de Cybèle et d'Apollon ; mais la principale divinité était Achille. Les Grecs prétendaient que ce héros avait été transporté par Thétis dans une île lointaine du Pont nommée *l'île blanche* (Leuké), la *Phidonisse* actuelle ; devenu immortel, il y avait, dit-on, épousé Hélène. Cette île possédait autrefois un temple érigé en son honneur. D'autres localités du Pont lui étaient consacrées, entre autres le banc de sable de Tendrovsk, que les anciens appelaient « *la course d'Achille* ».

On mentionne aussi l'existence d'un théâtre, où se célébraient des fêtes en l'honneur du dieu Dionysos. Dans la région boisée nommée *Hylaea*, vers l'embouchure du Dniéper, Anacharsis avait voué à Cybèle, Mère des Dieux, un culte accompagné de rites orgiastiques¹. Hermès figurait à Olbie avec l'épithète « *d'agoraios* », comme dieu tutélaire des marchés (*agorai*), du commerce et de l'industrie. On trouve souvent l'effigie de Déméter sur les monnaies d'Olbie, où elle était adorée comme protectrice de l'agriculture.

Olbie conserva jusqu'à la fin de son histoire son gouvernement démocratique ; l'assemblée nationale dirigeait toutes les affaires de l'Etat. Les principaux fonctionnaires étaient : le *directeur des finances* ; le *roi*, investi uniquement du pouvoir religieux ; les membres du Conseil des *Neuf* et du Conseil des *Sept*, qui administraient les affaires financières. Le Collège des *agoranomes* et celui des *astynomes* veillaient à la sécurité publique ; le Collège des six *stratèges* s'occupait des affaires militaires ; enfin, la haute administration était entre les mains de cinq *archontes*.

Les articles d'exportation d'Olbie étaient principalement des produits bruts, tels que le blé, le bétail, le miel, la cire, les peaux et le bois de construction. On y faisait aussi le commerce des esclaves, et c'est de là que l'on envoyait à Athènes les archers scythes, chargés de la police de cette ville.

Les articles d'importation consistaient surtout en huile, vin, étoffes de laine, vases peints et autres objets de luxe. On importait également de la Grèce des stèles funéraires toutes prêtes. Au ^{iv}e siècle av. J.-G., les Olbiopolitains acquirent une statue de Praxitèle ; on a retrouvé de nos jours les fragments du piédestal qui la portait.

1. Hérod., IV, 76. Sur l'*Hylaea*, voir la note de Rawlinson, vol. III, p. 13.

Les monnaies découvertes sur l'emplacement d'Olbie nous font connaître les cités et les pays avec lesquels ses habitants entretenaient des relations commerciales : Athènes, Thasos, Rhodes, Milet, etc. Les Olbiopolitains s'occupaient aussi de saunage et fabriquaient de la poterie ; ces produits s'exportaient dans les pays barbares. On a découvert à Olbie une quantité d'anses d'amphore et de tessons portant les marques de Thasos et de Rhodes ; d'autres, où se lisent seulement les noms des astynomes, étaient sans doute de fabrication indigène. Des amphores portant des marques pareilles ont été retrouvées avec d'autres objets de fabrication grecque, dans les tumulus du gouvernement d'Ekatérinoslav. Les factoreries des Olbiopolitains étaient répandues au loin le long des rives du Dniéper.

L'emplacement de l'ancienne Olbie est indiqué autant par la situation élevée qu'elle occupait au-dessus de la rivière que par la rangée de tumulus qui longent le bord occidental de la ville. Les fouilles faites sur l'emplacement de la ville n'ont fourni aucun monument d'une valeur artistique. Mais, en revanche, cette localité a donné une multitude de monnaies en bronze, de fragments épigraphiques et d'inscriptions entières sur marbre, des pierres tombales, des amphores et des débris de vases peints. Dans les tumulus on a trouvé toute une collection de vases



15. Drachme de Chersoneso (i^{re} siècle av. J.-C.). — Busto d'Artémis ; taureau sur massuo.

peints ou diversement ornés ; la production locale d'Olbie y est représentée par des vases en forme de têtes humaines (souvent de nègres), des lampes à reliefs et des figurines en terre cuite, qui font revivre avec beaucoup de naturel et de vérité les types des voisins barbares de la ville grecque. Les objets d'or sont fort rares dans les tumulus d'Olbie, qui furent fouillés et pillés par les cosaques Zaporogues à l'époque où ceux-ci se livraient à la recherche des trésors ; les bijoux qu'on y a trouvés sont d'un style assez grossier, qui s'inspire à la fois du style grec et des types orientaux. Parmi les objets métalliques découverts au cours des fouilles, il faut mentionner encore de petites plaques qui servaient d'amulettes, sur lesquelles figurent les images de différentes divinités locales, des têtes de taureau, des conducteurs de chars, etc.

Au milieu des colonies établies par les Ioniens sur la rive septentrionale de la mer Noire, s'élevait une puissante ville doriennne, *Chersonèse*, fondée au vi^e siècle av. J.-C. par les émigrés d'Héraclée Pontique.

Le temple de la divinité principale de ce lieu, la *Vierge* identifiée à l'*Artémis*

des Grecs, se trouvait sur le promontoire Parthénion, non loin de Chersonèse. Sous ce nom on comprenait non seulement la ville, mais encore tout le territoire environnant de la fertile presqu'île d'Héraclée, protégé par un mur allant de Pallacion (actuellement *Balaclava*) jusqu'à Kténous (actuellement la baie de *Sébastopol*). La ville elle-même occupait un petit promontoire, baigné de trois côtés par la mer (à 3 kilomètres au sud-ouest de Sébastopol); elle était entourée d'un mur et possédait une acropole et plusieurs temples.

Chersonèse avait des rapports commerciaux avec les villes du Pont, de la Propontide et de la mer Égée. Les habitants se livraient à la culture du sol, plantaient des vignes et préparaient des poissons salés sur les bords du lac de Kténous. Ils entretenaient en outre des relations avec les tribus barbares des Scythes et des Taures. Vers la fin du I^{er} siècle, Scylure, roi des Scythes, chassa les Chersonésiens des terres qu'ils avaient occupées jusque-là dans la presqu'île taurique et y fonda plusieurs villes, Palacion, Habon, Neapolis (près de *Symphéropol*). Opprimés par ce prince, les Chersonésiens demandèrent secours à Mithridate Eupator, qui leur envoya son général Diophante, fils d'Asclépiodore de Sinope. Une intéressante inscription, découverte en 1878, mentionne la victoire que Diophante remporta sur



16. Monnaie en bronze de Chersonèse (environ de l'ère chrétienne). — Taureau ; Artémis chasseresse.

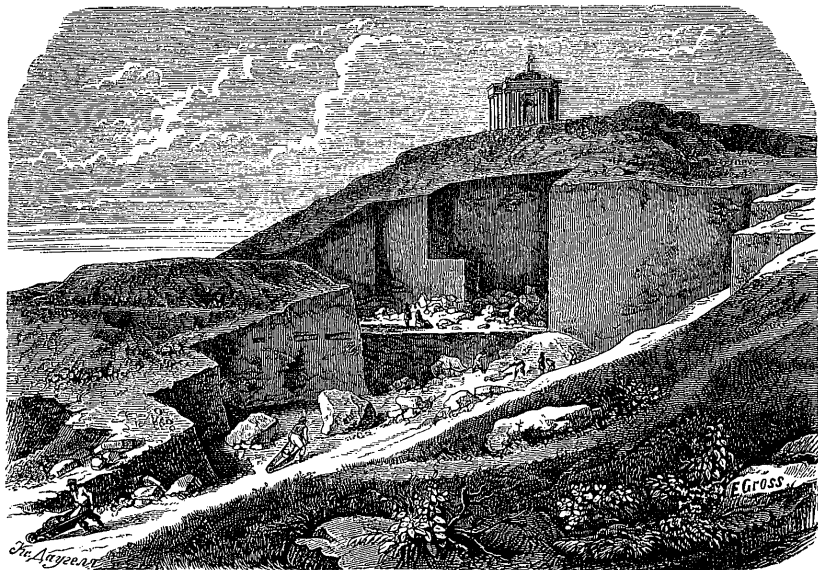
Palac, fils de Scylure, son expédition dans le pays des Scythes, la prise de Habon, de Néapolis et de Cercinite. Lorsque Palac, trouvant les circonstances favorables, rassembla tous ses Scythes et attira dans son parti les Reuxinals (Roxolans, selon Strabon), « la Vierge patronne de Chersonèse, qui secondait l'entreprise « de Diophante, opéra des miracles de bon augure et remplit d'ardeur belliqueuse « le cœur des guerriers. » Diophante vainqueur partit pour le Bosphore et, au printemps suivant, Théodosie et Panticapée furent prises. Les Chersonésiens reconnaissants organisèrent des fêtes en l'honneur de Diophante et lui érigèrent une statue de bronze, armée de toutes pièces, « auprès de l'autel de la Vierge ».

C'est à peu près vers cette époque que fut construite la forteresse d'Eupatorion, dans les environs de Kténous, ainsi nommée d'après le surnom de Mithridate.

Après la chute de ce dernier, les Romains, au dire de Strabon, laissèrent Chersonèse vassale des rois du Bosphore, mais sa dépendance ne fut pas de longue durée. Pendant la période romaine, cette cité se distinguait de toutes ses voisines par sa splendeur et son *hellénisme*. Constantin le Grand, pour récompenser les

Chersonésiens des secours qu'ils lui avaient prêtés contre les Scythes, leur accorda plusieurs privilèges, leur fit don de sa statue dorée et d'un grand nombre d'armes, présent qui leur permit de se mettre en état de défense à un moment où ils étaient fort menacés.

La religion chrétienne pénétra à Chersonèse sous Constantin le Grand ; c'est alors que l'évêque Euthérius y fit construire la première église.



17. Fouilles exécutées sur la pente nord-est du Mont-Mithridate, au-dessous du monument de Stempkovsky.

La ville de *Tyras* (aujourd'hui *Akerman*), qui avait été dans l'antiquité une riche colonie grecque, située à l'embouchure du Dniéper dans le Liman, nous a fourni jusqu'à présent moins de monuments antiques que ses rivales. Ses tumulus, s'étendant en une longue série vers l'ouest, ont été pillés à une époque reculée ; la plus grande partie de ses monuments ont été démolis et emportés pierre par pierre, comme le témoigne la célèbre inscription bilingue de *Tyraspol* ; le reste a été détruit lors de la construction d'une forteresse génoise sur l'emplacement de *Tyras*. Sur les bords du Liman, au nord-ouest de la forteresse, on trouve encore une quantité de petits vases grecs qui remontent au III^e siècle av. J.-C., de petites lampes antiques et des débris de statuettes en terre cuite d'un travail exquis ; mais la plupart de ces

derniers objets appartiennent à l'époque romaine, où Tyras atteignit l'apogée de sa puissance commerciale et politique. *Ovidiopolis* (ancienne *Niconie*), voisine de Tyras, ainsi que l'emplacement de la *Tour de Néoptolème*, offrent encore les traces d'anciennes habitations.

Les incessantes invasions des nomades de la steppe affaiblirent, à la longue, les colonies grecques et furent la cause de leur complète décadence. Ainsi l'histoire d'Olbie est muette à partir du III^e siècle ap. J.-C. et le royaume du Bosphore tombe définitivement au V^e siècle sous les coups des Huns. Cependant la disparition complète des édifices et des murs anciens est moins l'œuvre des invasions barbares, des incendies et des dévastations, que celle des Byzantins, des Turcs, des Grecs,

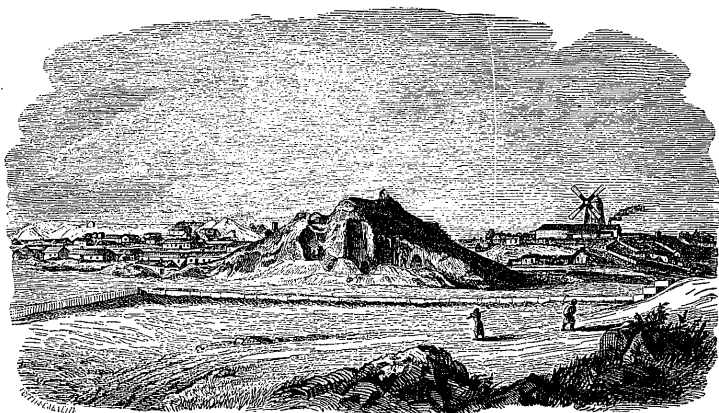


18. Fouilles du tumulus de Youz-Oba, près de Kertch.

des Tartares et des Russes, qui utilisèrent les matériaux des ruines pour leurs nouvelles constructions. L'emplacement de ces antiques cités offre aujourd'hui l'aspect d'un désert, où la terre a été creusée en mille endroits par les chercheurs de moellons et dont la surface présente encore çà et là des monceaux de pierres, de débris de briques et de cendres. Les cendres sont même en quantité telle que les paysans ont appelé ces ruines *pepelichtché*, du mot *pepel*, qui signifie *cendre* en russe. On trouve fréquemment au milieu de ces décombres des vases, des lampes, des monnaies, des inscriptions et des fragments de statuettes. Au-dessus de l'ancienne acropole de Kertch, sur l'emplacement de laquelle s'élève le monument de Stempkovsky, préfet de la ville et l'un des premiers en date parmi les archéologues du pays, au nord-est de la colline dite *Mont Mithridate*, les fouilles ont fait décou-

vrir, à la profondeur de 10 à 15 mètres, une couche de débris de vases, autrefois rejetés des temples qui couvraient l'acropole. Parmi ces débris on rencontre beaucoup de fragments de vases peints du plus beau style, appartenant au IV^e siècle av. J.-C. A l'ouest, du côté où cette colline est le plus escarpée, derrière l'édifice qui fut autrefois le Musée et qui est orné de grands sarcophages en marbre, on trouve encore des inscriptions et des fragments de statues de même origine.

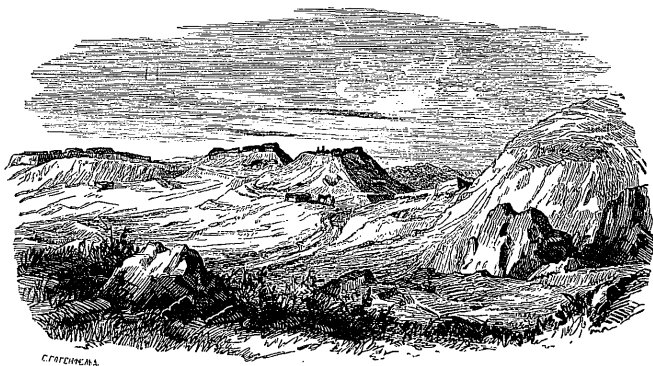
Les tertres funéraires qui s'élèvent en longue rangée aux environs des anciennes colonies grecques, sont les seuls monuments à peu près intacts qu'elles nous aient laissés. Ces tumulus ont fourni un grand nombre d'objets divers, témoins de l'art, de l'industrie et de la vie intime des colons grecs ; les plus beaux



19. Vue du tumulus dit Melek Tchesmé à Kertch.

produits de nos recherches sont dus aux tombeaux qui se trouvent sur les deux rives du Bosphore. Toutes les hauteurs qui partent de Kertch sont couronnées de tumulus. Au nord-ouest, le long de la mer, une ceinture de petits tumulus s'étend au loin ; un peu plus au nord s'élève l'énorme colline artificielle dite du *Tzar* ; enfin, une multitude de tertres, dont quelques-uns forment des rangées régulières, sont disséminés sur les sommets des coteaux au nord de la ville. Au milieu s'élève le grand tumulus dit *Melek Tchesmé* ; à l'ouest, le vaste tertre de *Cara-Oba*. Toutes les pentes du *Mont Mithridate*, ainsi que la crête qui le prolonge dans la direction de l'ouest, avec les sommets dits le *Pain de Sucre*, la *Roche longue*, etc., sont parsemées de tombeaux antiques. Au sud, une file de tumulus recouvre la crête de la montagne de *Jouz-Oba*, à partir du cap de Pavlovsk. Ils sont surtout fréquents sur la rive asiatique du Bosphore et sur la presqu'île de Taman, près

de la station de *Sennaïa*, c'est-à-dire autour de l'emplacement de l'ancienne Phanagorie, seconde capitale du Bosphore. Une autre série de tumulus passe au sud de la petite ville de *Taman* ; une autre longe la chaîne du milieu de la presqu'île (*Bliznitsa* et *Mont-Vassiourine*) ; enfin, une rangée de tombes s'étend vers *Temrioue* et une autre encore passe par les collines dites les *Sept-Frères* qui bordent le cours du Couban. De cette rangée principale de tumulus se détachent des ramifications qui suivent les affluents du Couban vers le sud, jusqu'aux premières montagnes du Caucase. Un groupe distinct de tertres funéraires se concentre autour de la ville d'*Anapa*. Parmi les tumulus purement grecs on trouve, surtout dans les plaines, des tertres d'origine scytho-sarmate datant de l'époque romaine et même des siècles suivants. La plupart des tumulus grecs et gréco-romains contiennent des tombes de Grecs et d'indigènes plus ou moins hellénisés. Elles



20. Vue de la colline de *Yonz-Oba*, près de la batterie de Pavlosk.

appartiennent à une époque qui peut être placée entre le ^v^e siècle av. J.-C. et le ⁱⁱ^e siècle après. Cependant on retrouve dans ces monuments funéraires des traces de coutumes barbares, telles que l'immolation des esclaves que l'on enterrait avec leurs maîtres. En 1846, on a découvert à Kertch une tombe où étaient déposés deux squelettes : l'un, celui d'un homme, en vêtements de laine et de lin ; l'autre, celui d'une femme, dans un linceul de cuir. Ils étaient coiffés tous les deux d'une couronne de laurier ; c'était évidemment un maître qui avait été enterré avec son esclave. Dans la célèbre tombe de *Coul-Oba*, on a trouvé, étendu sur le sol, un squelette de femme, tout près de l'énorme sarcophage royal ; la paroi du sarcophage, tournée de son côté, avait été enlevée et auprès de la paroi postérieure gisait le squelette d'un homme, probablement d'un écuyer du roi, car près de lui se trouvaient les ossements d'un cheval. Dans le gigantesque tumulus voisin du

village de *Bacsy*, on a trouvé de magnifiques vases grecs, brisés par la chute de trois chevaux qui avaient été égorgés dans le caveau même. On peut affirmer que ces tombeaux sont ceux de chefs des tribus barbares voisines. Hérodote, dans sa célèbre description des funérailles chez les Scythes royaux, mentionne un usage semblable¹ et Lucien dit, à propos du même sujet : « Combien de chevaux, de concubines et d'échansons immolés sur les tombes ! Que de parures, de vêtements enterrés ou brûlés avec les morts..... » Les cérémonies funéraires chez les Grecs dérivent de la croyance, très répandue chez tous les peuples de l'antiquité, que les ombres des morts ne peuvent trouver le repos que lorsque leurs dépouilles ont été inhumées avec tous les honneurs qui leur sont dus. Cette croyance imposait le devoir d'enterrer les cadavres que l'on rencontrait, même ceux de ses ennemis, à moins qu'on ne cédât aux conseils d'une haine personnelle violente. La privation de la sépulture était en effet, aux yeux des Grecs, l'idée la plus effrayante ; aucun malheur ne pouvait être comparé à celui-là. Si, par hasard, on ne retrouvait pas le corps d'un mort, les parents se croyaient obligés de lui élever un cénotaphe. Les traîtres et ceux qui avaient commis un crime capital restaient seuls sans sépulture. « Être inhumé avec solennité par ses descendants, dit Platon, est le couronnement d'une vie heureuse sur la terre. » Les Grecs pratiquaient également l'inhumation et la crémation. Dans les tombeaux du Bosphore, on trouve côte à côte ces deux genres d'enterrement, représentés par le caveau sépulcral et l'urne cinéraire. Il convient de remarquer que les soi-disant *aires brûlées* ne sont que l'emplacement des jeux et des festins en l'honneur des défunts, et que les urnes ne contenaient souvent que les ossements des animaux sacrifiés.

Chez les Grecs, comme chez les autres peuples, le tumulus est le type le plus ancien du monument funéraire ; des tumulus recouvrent les héros de l'*Iliade*, comme les guerriers tombés à Marathon. Strabon² dit en parlant d'un tumulus situé sur la rive asiatique du Bosphore : « D'Achillion jusqu'au monument de Sa-
« tyros, on compte 99 stades. C'est un tombeau érigé sur le promontoire en
« mémoire d'un des plus puissants souverains du Bosphore. » Ce tumulus est souvent identifié au volcan de boue actuel de *Coucou-Oba*. Mais jusqu'à présent aucun tumulus n'a pu être authentiquement reconnu comme la dernière demeure d'un personnage historique. C'est seulement le beau style grec des objets extraits des tumulus de *Jouz-Oba*, près de Kertch, qui a accrédité l'opinion d'après laquelle ces tertres renferment les dépouilles des anciens archontes du Bosphore.

Les tumulus de Kertch sont formés avec la terre prise sur les lieux mêmes, ce qui fait que l'on trouve souvent tout auprès de grandes cavités. Pour consolider ces constructions sépulcrales et pour les protéger contre le pillage, on faisait alterner

1. Hérod., IV, 71.

2. Strab., XI, 2, 7, p. 494.

les couches de terre avec des couches de pierres ; on employait aussi de grosses pierres pour obstruer l'entrée du caveau. Des herbes marines (*zostera maritima*) et des coquillages, formant des couches épaisses, tapissent la surface intérieure des tumulus. Pour leur donner une plus grande solidité, on les couvrait souvent de pierres et on les entourait à la base d'un mur de soutien en forme de terrasse. Ces murs étaient construits tantôt en pierres grossièrement équarries, ce qui leur donnait l'aspect des constructions dites *cyclopéennes*, comme on en trouve au *Tumulus d'Or*, à celui de *Coul-Oba* et ailleurs ; tantôt, au contraire, on employait des dalles rectangulaires soigneusement taillées, parfois même ornées de saillies en *rustique* sur la surface extérieure, comme on le voit au tumulus de *Pavlovsk*. Un des tumulus de la chaîne de *Jouz-Oba* est entouré de deux murs concentriques, construits avec des dalles équarries, et le *Tumulus Pointu*, situé tout auprès, renfermait une enceinte de plusieurs rangées de dalles pareilles, de dimensions énormes, formant un octogone régulier autour du tumulus. Dans les remblais mêmes, on rencontre souvent des fragments d'amphores communes et de vases peints ; il n'est pas rare non plus de trouver dans la partie supérieure des tumulus toute une série d'amphores disposées en cercle. Du reste, on découvre aussi sur différents points des tumulus les plus beaux vases peints, quelquefois même de très grands cratères, qu'on avait coutume de briser au festin des funérailles.

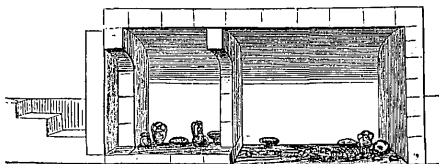
Lorsqu'on explore un tumulus, l'accumulation des éclats de pierres taillées sur le lieu même pour la construction du caveau, est un indice qui facilite la découverte du chemin à suivre pour arriver à l'entrée.

Le nombre des sépultures que renferme un tumulus varie d'un jusqu'à dix ; on rencontre quelquefois dans le même caveau des tombes qui y ont été placées à l'origine, à côté d'autres qui datent d'une époque postérieure et sont d'un style différent. On trouve aussi fréquemment des tertres ajoutés au tumulus principal et contenant des sépultures moins riches.

Voici le procédé usité par les Grecs pour construire leurs tumulus. Après avoir nivelé le terrain, on creusait au milieu une grande fosse ; on revêtait cette fosse de dalles de pierre, qui formaient le fond du caveau. Parfois l'on disposait, à côté du caveau principal, ceux des femmes et des esclaves. Les festins des funérailles se célébraient au même niveau ; puis toute la place était recouverte de terre, formant un tumulus dans les remblais duquel on ensevelissait aussi les chevaux sacrifiés. La tombe principale ne se trouve pas toujours au centre du tertre : dans beaucoup de tumulus de *Jouz-Oba*, elle a été reléguée, au contraire, fort loin du centre, sans doute pour dérouter ceux qui auraient voulu la violer. Dans le *Tumulus Pointu*, une catacombe, taillée dans la roche, faisait office de tombeau, mais le remblai ne contenait pas une seule sépulture et servait uniquement de monument commémoratif.

En explorant les tombeaux, on acquiert la conviction que les tumulus à ca-

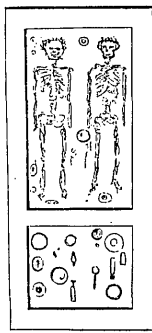
veaux ont été souvent pillés dans l'antiquité même ; fort peu sont restés intacts jusqu'à nos jours. Les voleurs pénétraient dans le caveau par des couloirs étroits, dont on aperçoit encore aujourd'hui les vestiges dans les terres du remblai. En 1847 on découvrit dans un de ces couloirs les squelettes de deux voleurs, qui y avaient été ensevelis par un éboulement : ils étaient debout, leurs glaives de fer à la



21. Coupe du caveau du tumulus d'Artioukhof, près de Phanagorie (*Sennaïa*). — Vestibule et chambre funéraire.

ceinture et leurs pioches à leurs pieds ; auprès de l'un d'eux se trouvaient 54 monnaies de bronze au monogramme BAE, que l'on attribue à Mithridate Eupator.

Les *aires brûlées*, où avaient lieu les repas des funérailles, sont en général des cavités remplies des restes du festin ; ces fosses étaient parfois recouvertes de planches ou de pierres. On y trouve des os calcinés, des charbons, de la cendre, une



22. Plan du même caveau.

quantité de tessons, de vases peints et d'*alabastra*, des fragments de fer et de bronze, de petits clous en cuivre, des morceaux de bois à demi pourri, souvent doré, des débris d'ornements en albâtre doré également, parfois aussi des bagues précieuses que les survivants avaient jetées dans les flammes comme un témoignage de deuil. Tous ces objets portent, en effet, les traces de l'action du feu.

L'emplacement d'un bûcher de ce genre se trouve au sommet d'un des tumulus de *Jouz-Oba*; il est garni intérieurement de pierres meulières et devait être recouvert avec des poutres. C'est là que l'on découvrit un anneau en or massif où est gravée l'image d'une femme assise. Dans les tombes en terre et surmontées parfois de dalles, on trouve rarement des objets précieux : ordinairement, une pièce de monnaie de cuivre est placée entre les dents du squelette (c'était l'obole due à Charon pour le passage du Styx); une boucle à la ceinture et une cruche commune en argile à ses pieds forment toute la richesse qu'emportait le mort. Dans la plupart des tombes, le corps est étendu la tête à l'orient, c'est-à-dire le visage tourné vers l'occident, où l'on supposait qu'était situé le pays des morts. Les parois des caveaux sont souvent enduites d'une couche de chaux; on les badigeonnait tantôt en rouge, tantôt en blanc; dans quelques-uns de ces tombeaux, les squelettes étaient déposés dans des bières de bois.

Les tombes dallées renferment des vases en argile et en verre d'un très beau travail, des parures en or, de petites lampes, des statuettes en terre-cuite, etc. Les parois des sépultures d'une époque postérieure sont revêtues de briques non cuites.



23. Ornement du mur d'un caveau (tumulus de la *Grande Blizuitza*, presqu'île de Tannan).

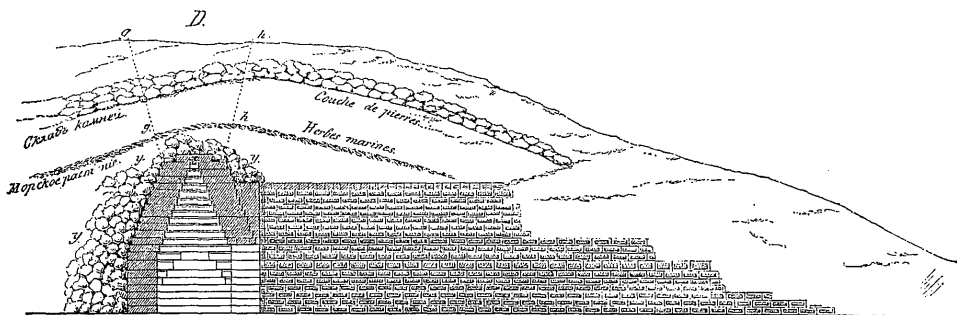
Mais les tombeaux de dimensions plus considérables et dont le mobilier est plus riche présentent généralement un revêtement en dalles. Ils renferment souvent de magnifiques sarcophages en bois sculpté, doré ou peint, où l'on trouve les restes du défunt encore ornés de parures en or, des vases pour contenir les parfums, une petite corbeille en osier et un coffret; le sarcophage lui-même est entouré d'urnes et de fioles en albâtre.

On remarque quelquefois sur les parois extérieures des sarcophages, parmi les ornements d'architecture, des bas-reliefs représentant des divinités, telles que Héra et Apollon (sarcophage du *Tumulus du Serpent*). Un magnifique sarcophage, découvert dans le caveau d'un tumulus aux environs d'*Anapa*, était orné d'une rangée de tablettes en bois, dorées et sculptées avec art, sur lesquelles étaient représentées des Néréides. Ce travail appartient au meilleur style du iv^e siècle avant notre ère. Les sarcophages en bois, trouvés à Kertch et appartenant à une époque postérieure, sont couverts de sculptures grossières, représentant des animaux et

des scènes de chasse. Ailleurs, les cercueils en bois sont ornés de moulures en plâtre, figurant des Niobides, des masques de Gorgone, de Pan, de Satyre, etc.

Le caveau du tombeau appelé *Tombe des Pygmées*, découvert sur le Mont-Mithridate, se distingue par la valeur artistique de sa décoration. Les parois intérieures et la voûte sont recouvertes de stuc et de peintures : les murs simulent des lambris et de la maçonnerie en pierres de taille. La voûte est ornée d'une série de scènes représentant la lutte des Pygmées contre les grues. Cette rangée est bordée dans le bas par des guirlandes et des volutes ; sur les médaillons de la voûte sont figurés deux paons, buvant dans la même coupe, et un génie ailé auprès d'eux.

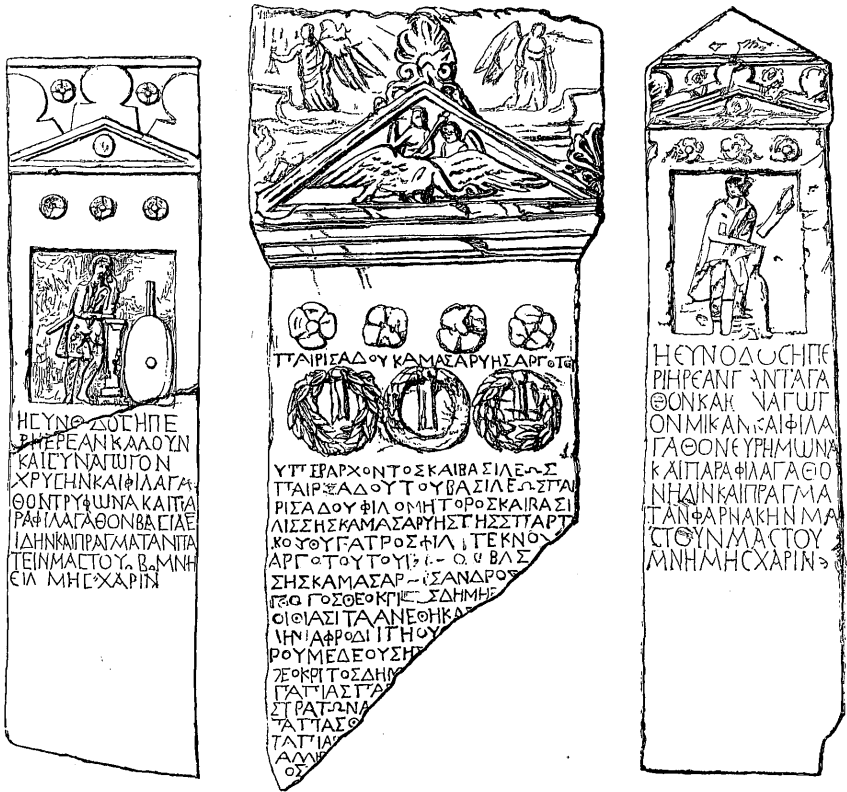
Les caveaux précédés de corridors se distinguent généralement par leur caractère plus monumental et affectent souvent la forme d'une rotonde. Le *Tumulus d'Or* (*Alten-Oba*) nous montre un caveau de cette espèce, surmonté d'un toit conique ;



24. Coupe du Tumulus du Tsar à Panticapée (Kertch).

il est encore remarquable par sa ressemblance avec les plus anciens monuments funéraires de la Grèce, connus sous le nom de *Trésors*. Les caveaux du *Tumulus du Tsar* et de celui des environs de *Boulganak* offrent des modèles d'architecture fort curieux ; on y remarque une voûte ronde, dite fausse voûte, posée sur une base carrée. La chambre elle-même est ordinairement carrée, avec des murs verticaux ; au lieu de plafond ou de voûte, il y a des rangées de dalles de pierres, superposées en encorbellement et ne laissant à leur sommet qu'une petite ouverture, facile à boucher avec une seule dalle. A *Coul-Oba*, la partie inférieure de cette dalle faîtière est taillée de manière à boucher exactement l'ouverture, où elle vient s'insérer dans une partie de son épaisseur. Le sarcophage se trouve quelquefois posé sur un socle de pierre. Le plancher de la chambre est pavé de grandes dalles. Sous celles du tumulus de *Coul-Oba*, on a trouvé une tombe, creusée dans le roc, contenant les dépouilles mortelles d'un personnage qui devait être fort riche, à en juger d'après les parures qui l'ornaient. Dans le mur méridional de ce

même caveau étaient plantés cinq grands clous, supportant des vêtements dont les garnitures d'or furent recueillies sur le sol. Le corridor, qui s'avance parfois jusqu'au pied du tumulus, a souvent une longueur considérable; il est recouvert par

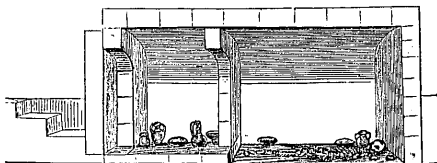


25, 26, 27. Stèles de Panticapée (Kertch), avec bas-reliefs et inscriptions¹.

le même procédé que le caveau. Dans le *Tumulus du Tzar*, l'entrée de la tombe forme une grande galerie, revêtue de dalles de pierre soigneusement ajustées et ornées de saillies en *rustique* du côté extérieur. La partie supérieure de la galerie du *Tumulus d'Or* est peinte en rouge. La présence, dans les murs de la galerie, de mortaises destinées à recevoir les extrémités des poutres, prouve qu'il y avait une

1. Nos 1 et 3, *Compte rendu pour 1876*, p. 214; n° 2, *ibid.*, pour 1877, p. 246, 250.

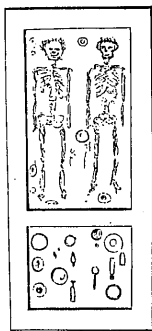
veaux ont été souvent pillés dans l'antiquité même ; fort peu sont restés intacts jusqu'à nos jours. Les voleurs pénétraient dans le caveau par des couloirs étroits, dont on aperçoit encore aujourd'hui les vestiges dans les terres du remblai. En 1847 on découvrit dans un de ces couloirs les squelettes de deux voleurs, qui y avaient été ensevelis par un éboulement : ils étaient debout, leurs glaives de fer à la



21. Coupe du caveau du tumulus d'Artioukhof, près de Phanagorie (*Sennaïa*). — Vestibule et chambre funéraire.

ceinture et leurs pioches à leurs pieds ; auprès de l'un d'eux se trouvaient 54 monnaies de bronze au monogramme BAE, que l'on attribue à Mithridate Eupator.

Les *aires brûlées*, où avaient lieu les repas des funérailles, sont en général des cavités remplies des restes du festin ; ces fosses étaient parfois recouvertes de planches ou de pierres. On y trouve des os calcinés, des charbons, de la cendre, une



22. Plan du même caveau.

quantité de tessons, de vases peints et d'*alabastra*, des fragments de fer et de bronze, de petits clous en cuivre, des morceaux de bois à demi pourri, souvent doré, des débris d'ornements en albâtre doré également, parfois aussi des bagues précieuses que les survivants avaient jetées dans les flammes comme un témoignage de deuil. Tous ces objets portent, en effet, les traces de l'action du feu.

L'emplacement d'un bûcher de ce genre se trouve au sommet d'un des tumulus de *Jouz-Oba*; il est garni intérieurement de pierres meulières et devait être recouvert avec des poutres. C'est là que l'on découvrit un anneau en or massif où est gravée l'image d'une femme assise. Dans les tombes en terre et surmontées parfois de dalles, on trouve rarement des objets précieux: ordinairement, une pièce de monnaie de cuivre est placée entre les dents du squelette (c'était l'obole due à Charon pour le passage du Styx); une boucle à la ceinture et une cruche commune en argile à ses pieds forment toute la richesse qu'emportait le mort. Dans la plupart des tombes, le corps est étendu la tête à l'orient, c'est-à-dire le visage tourné vers l'occident, où l'on supposait qu'était situé le pays des morts. Les parois des caveaux sont souvent enduites d'une couche de chaux; on les badigeonnait tantôt en rouge, tantôt en blanc; dans quelques-uns de ces tombeaux, les squelettes étaient déposés dans des bières de bois.

Les tombes dallées renferment des vases en argile et en verre d'un très beau travail, des parures en or, de petites lampes, des statuettes en terre-cuite, etc. Les parois des sépultures d'une époque postérieure sont revêtues de briques non cuites.



23. Ornement du mur d'un caveau (tumulus de la *Grande Bliznitsa*, presqu'île de Taman).

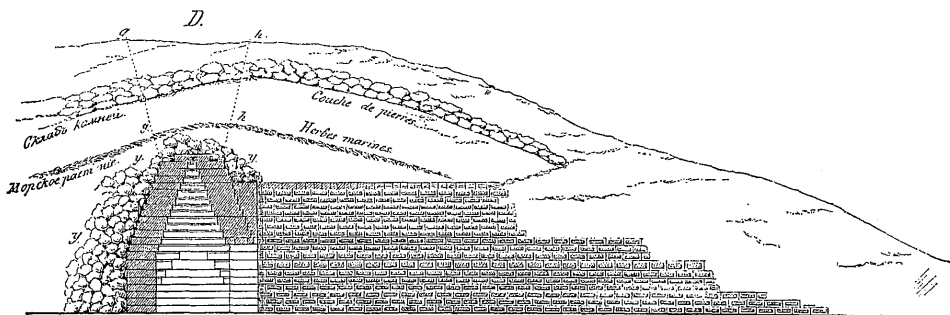
Mais les tombeaux de dimensions plus considérables et dont le mobilier est plus riche présentent généralement un revêtement en dalles. Ils renferment souvent de magnifiques sarcophages en bois sculpté, doré ou peint, où l'on trouve les restes du défunt encore ornés de parures en or, des vases pour contenir les parfums, une petite corbeille en osier et un coffret; le sarcophage lui-même est entouré d'urnes et de fioles en albâtre.

On remarque quelquefois sur les parois extérieures des sarcophages, parmi les ornements d'architecture, des bas-reliefs représentant des divinités, telles que Héra et Apollon (sarcophage du *Tumulus du Serpent*). Un magnifique sarcophage, découvert dans le caveau d'un tumulus aux environs d'*Anapa*, était orné d'une rangée de tablettes en bois, dorées et sculptées avec art, sur lesquelles étaient représentées des Néréides. Ce travail appartient au meilleur style du IV^e siècle avant notre ère. Les sarcophages en bois, trouvés à Kertch et appartenant à une époque postérieure, sont couverts de sculptures grossières, représentant des animaux et

des scènes de chasse. Ailleurs, les cercueils en bois sont ornés de moulures en plâtre, figurant des Niobides, des masques de Gorgone, de Pan, de Satyre, etc.

Le caveau du tombeau appelé *Tombe des Pygmées*, découvert sur le Mont-Mithridate, se distingue par la valeur artistique de sa décoration. Les parois intérieures et la voûte sont recouvertes de stuc et de peintures : les murs simulent des lambris et de la maçonnerie en pierres de taille. La voûte est ornée d'une série de scènes représentant la lutte des Pygmées contre les grues. Cette rangée est bordée dans le bas par des guirlandes et des volutes ; sur les médaillons de la voûte sont figurés deux paons, buvant dans la même coupe, et un génie ailé auprès d'eux.

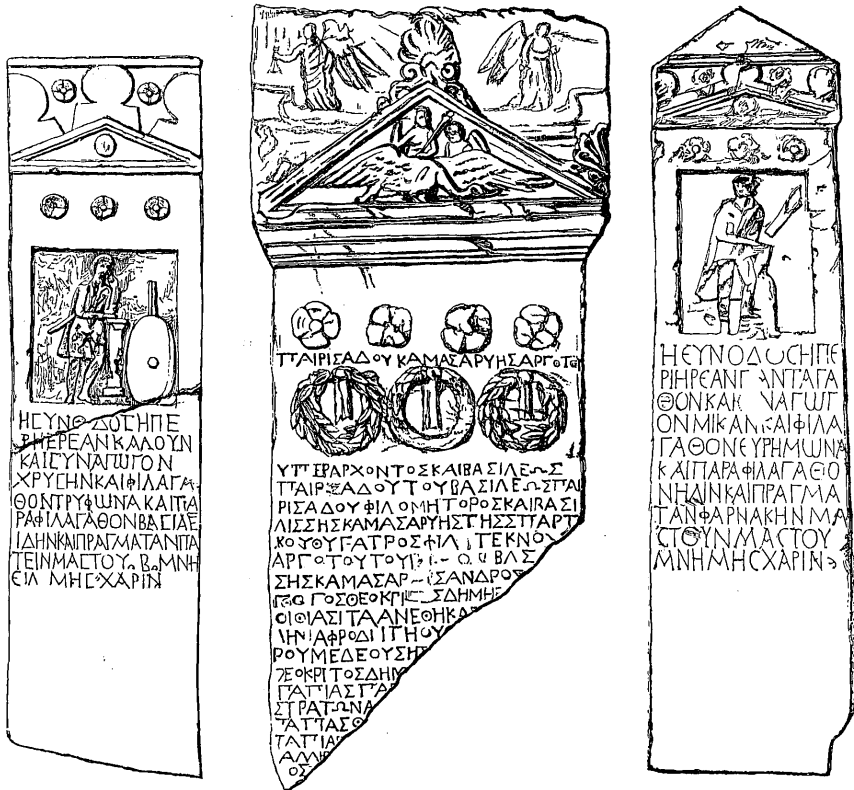
Les caveaux précédés de corridors se distinguent généralement par leur caractère plus monumental et affectent souvent la forme d'une rotonde. Le *Tumulus d'Or* (*Alten-Oba*) nous montre un caveau de cette espèce, surmonté d'un toit conique ;



24. Coupe du Tumulus du Tsar à Pantloapés (Kertch).

il est encore remarquable par sa ressemblance avec les plus anciens monuments funéraires de la Grèce, connus sous le nom de *Trésors*. Les caveaux du *Tumulus du Tsar* et de celui des environs de *Boulganak* offrent des modèles d'architecture fort curieux ; on y remarque une voûte ronde, dite fausse voûte, posée sur une base carrée. La chambre elle-même est ordinairement carrée, avec des murs verticaux ; au lieu de plafond ou de voûte, il y a des rangées de dalles de pierres, superposées en encorbellement et ne laissant à leur sommet qu'une petite ouverture, facile à boucher avec une seule dalle. A *Coul-Oba*, la partie inférieure de cette dalle faîtière est taillée de manière à boucher exactement l'ouverture, où elle vient s'insérer dans une partie de son épaisseur. Le sarcophage se trouve quelquefois posé sur un socle de pierre. Le plancher de la chambre est pavé de grandes dalles. Sous celles du tumulus de *Coul-Oba*, on a trouvé une tombe, creusée dans le roc, contenant les dépouilles mortelles d'un personnage qui devait être fort riche, à en juger d'après les parures qui l'ornaient. Dans le mur méridional de ce

même caveau étaient plantés cinq grands clous, supportant des vêtements dont les garnitures d'or furent recueillies sur le sol. Le corridor, qui s'avance parfois jusqu'au pied du tumulus, a souvent une longueur considérable; il est recouvert par



25, 26, 27. Stèles de Panticapée (Kertch), avec bas-reliefs et inscriptions¹.

le même procédé que le caveau. Dans le *Tumulus du Tzar*, l'entrée de la tombe forme une grande galerie, revêtue de dalles de pierre soigneusement ajustées et ornées de saillies en *rustique* du côté extérieur. La partie supérieure de la galerie du *Tumulus d'Or* est peinte en rouge. La présence, dans les murs de la galerie, de mortaises destinées à recevoir les extrémités des poutres, prouve qu'il y avait une

1. Nos 1 et 3, *Compte rendu pour 1876*, p. 214; n° 2, *ibid.*, pour 1877, p. 246, 250.

sorte d'antichambre séparée du caveau par une cloison. L'entrée du corridor était fermée par un mur de pierre. La tombe d'un des tumulus de *Jouz-Oba*, construite de la même manière, se compose d'une galerie et de deux chambres qui se suivent ; dans chacune se trouvait un magnifique sarcophage en bois, contenant un squelette ayant la tête tournée vers l'orient. Un double caveau semblable à celui-là fut découvert au nord de la ville ; la seconde chambre, qui est la plus grande, est surmontée d'une voûte égyptienne ; les murs sont couverts de stuc et ornés de fresques ; en face de l'entrée, on aperçoit deux cavaliers et, sur les murs latéraux, des oiseaux dans un encadrement carré. A en juger d'après les objets trouvés dans ce caveau, il doit appartenir au IV^e-III^e siècle av. J.-C.

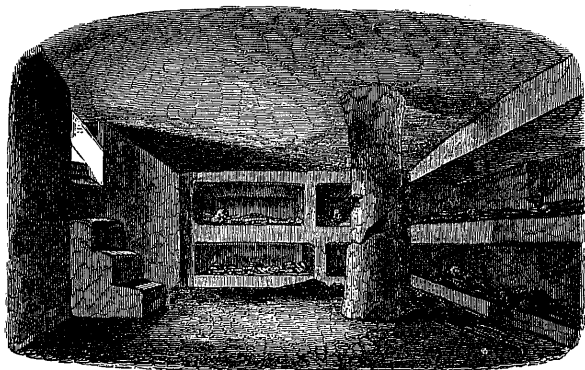
A une époque plus récente, on trouve des catacombes et des caveaux voûtés, dont les ornements et la construction trahissent l'influence du style romain. Une construction fort originale subsiste à Kertch, près de la *Nouvelle Quarantaine* ; c'est une espèce de tertre, entouré d'un mur formé de pierres énormes, et comprenant deux compartiments creusés dans le roc. On a découvert dans ces caveaux deux sarcophages de marbre, l'un simple, l'autre ayant la forme d'une couche somptueuse, sur laquelle reposaient les statues de deux époux, comme on en voit sur les tombeaux étrusques et romains. Malheureusement, ce sarcophage était brisé et beaucoup de morceaux des sculptures n'ont pu être retrouvés.

Dans les environs de Kertch, ainsi que sur la côte asiatique du Bosphore, on rencontre beaucoup de stèles funéraires, ornées de reliefs qui représentent le défunt tantôt à cheval, tantôt au sein de sa famille, tantôt prenant part à un festin, qui rappelle probablement le banquet des funérailles (*perideipnon*).

La partie supérieure de la stèle est couronnée par un fronton, qui lui donne l'aspect d'un *héroon* ou de la façade d'un petit temple. Les monuments de ce genre, trouvés en Grèce et appartenant au IV^e siècle av. J.-C., témoignent d'un haut degré de perfection artistique ; mais aucune des stèles funéraires recueillies sur les rivages du Bosphore ne peut être attribuée à une époque plus ancienne que le III^e siècle, à en juger par leur style et les caractères des inscriptions qu'elles portent. La plupart appartiennent sans doute à l'époque gréco-romaine.

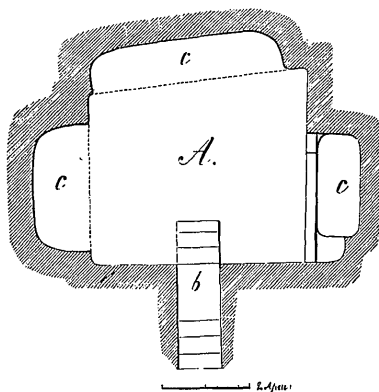
Les catacombes sont assez nombreuses à Kertch, plus rares aux environs de l'ancienne Phanagorie et dans certaines localités de la Chersonèse. Le type ordinaire de ces sépultures, creusées dans les pentes escarpées des collines, diffère fort peu de celui des tombeaux ordinaires en pierre ; seulement, elles sont toujours recouvertes d'un toit et, s'il arrive qu'elles n'ont pas été pillées, l'entrée en est obstruée par un énorme bloc de pierre. Plus tard, on trouve à Panticapée des catacombes creusées dans la couche argileuse du sol : telles sont celles de la pente septentrionale du Mont-Mithridate, qui descendent souvent à une profondeur de 4 à 6 mètres au-dessous de la surface. L'entrée dans la chambre sépulcrale des catacombes était, comme dans les caveaux des tumulus, formée par une galerie, quelquefois

revêtue de dalles en pierres calcaires provenant de la localité même. Aujourd'hui l'on ne distingue plus que des puits profonds, comblés en partie avec de la terre.



28. Vue d'une chambre sépulcrale de Chersonèse.

On déposait les morts tantôt dans des cercueils en bois, tantôt simplement sur une litière formée d'écorce d'arbre, d'herbes, etc. ; les corps étaient placés dans des



29. Plan de la même chambre (fig. 28).

niches creusées dans la terre argileuse des parois. La chambre funéraire était remplie de vases, de différents ustensiles ou d'imitations en petit de ces mêmes objets,

sorte d'antichambre séparée du caveau par une cloison. L'entrée du corridor était fermée par un mur de pierre. La tombe d'un des tumulus de *Jouz-Oba*, construite de la même manière, se compose d'une galerie et de deux chambres qui se suivent ; dans chacune se trouvait un magnifique sarcophage en bois, contenant un squelette ayant la tête tournée vers l'orient. Un double caveau semblable à celui-là fut découvert au nord de la ville ; la seconde chambre, qui est la plus grande, est surmontée d'une voûte égyptienne ; les murs sont couverts de stuc et ornés de fresques ; en face de l'entrée, on aperçoit deux cavaliers et, sur les murs latéraux, des oiseaux dans un encadrement carré. A en juger d'après les objets trouvés dans ce caveau, il doit appartenir au IV^e-III^e siècle av. J.-C.

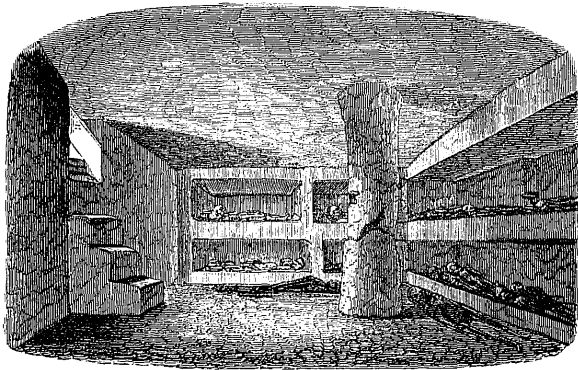
A une époque plus récente, on trouve des catacombes et des caveaux voûtés, dont les ornements et la construction trahissent l'influence du style romain. Une construction fort originale subsiste à Kertch, près de la *Nouvelle Quarantaine* ; c'est une espèce de tertre, entouré d'un mur formé de pierres énormes, et comprenant deux compartiments creusés dans le roc. On a découvert dans ces caveaux deux sarcophages de marbre, l'un simple, l'autre ayant la forme d'une couche somptueuse, sur laquelle reposaient les statues de deux époux, comme on en voit sur les tombeaux étrusques et romains. Malheureusement, ce sarcophage était brisé et beaucoup de morceaux des sculptures n'ont pu être retrouvés.

Dans les environs de Kertch, ainsi que sur la côte asiatique du Bosphore, on rencontre beaucoup de stèles funéraires, ornées de reliefs qui représentent le défunt tantôt à cheval, tantôt au sein de sa famille, tantôt prenant part à un festin, qui rappelle probablement le banquet des funérailles (*perideipnon*).

La partie supérieure de la stèle est couronnée par un fronton, qui lui donne l'aspect d'un *héroon* ou de la façade d'un petit temple. Les monuments de ce genre, trouvés en Grèce et appartenant au IV^e siècle av. J.-C., témoignent d'un haut degré de perfection artistique ; mais aucune des stèles funéraires recueillies sur les rivages du Bosphore ne peut être attribuée à une époque plus ancienne que le III^e siècle, à en juger par leur style et les caractères des inscriptions qu'elles portent. La plupart appartiennent sans doute à l'époque gréco-romaine.

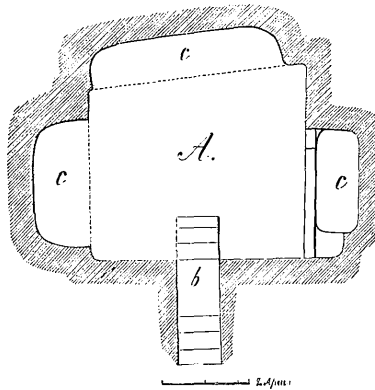
Les catacombes sont assez nombreuses à Kertch, plus rares aux environs de l'ancienne Phanagorie et dans certaines localités de la Chersonèse. Le type ordinaire de ces sépultures, creusées dans les pentes escarpées des collines, diffère fort peu de celui des tombeaux ordinaires en pierre ; seulement, elles sont toujours recouvertes d'un toit et, s'il arrive qu'elles n'aient pas été pillées, l'entrée en est obstruée par un énorme bloc de pierre. Plus tard, on trouve à Panticapée des catacombes creusées dans la couche argileuse du sol : telles sont celles de la pente septentrionale du Mont-Mithridate, qui descendent souvent à une profondeur de 4 à 6 mètres au-dessous de la surface. L'entrée dans la chambre sépulcrale des catacombes était, comme dans les caveaux des tumulus, formée par une galerie, quelquefois

revêtue de dalles en pierres calcaires provenant de la localité même. Aujourd'hui l'on ne distingue plus que des puits profonds, comblés en partie avec de la terre.



28. Vue d'une chambre sépulcrale de Chersonèse.

On déposait les morts tantôt dans des cercueils en bois, tantôt simplement sur une litière formée d'écorce d'arbre, d'herbes, etc.; les corps étaient placés dans des



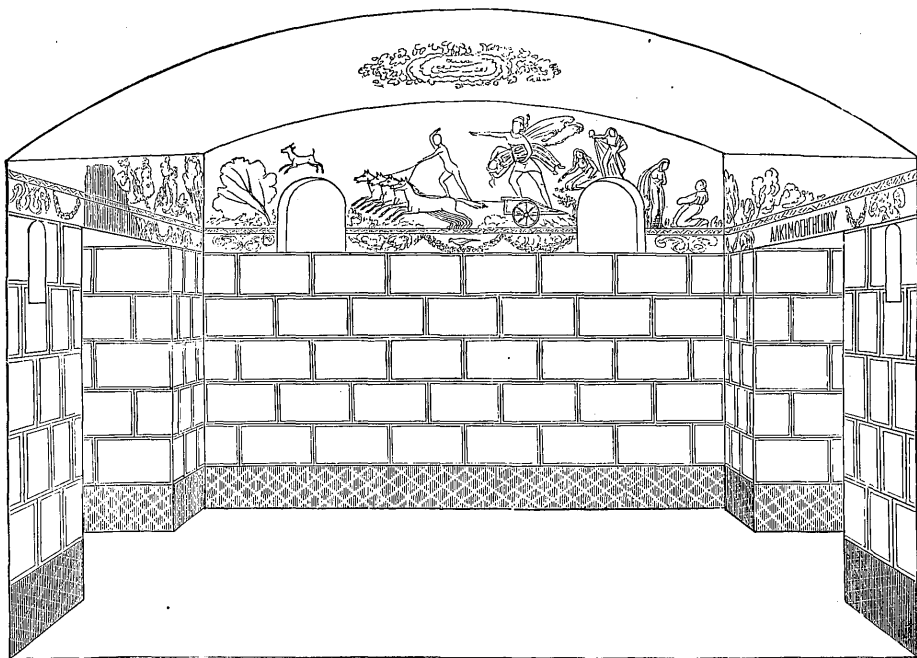
29. Plan de la même chambre (fig. 28).

niches creusées dans la terre argileuse des parois. La chambre funéraire était remplie de vases, de différents ustensiles ou d'imitations en petit de ces mêmes objets,

qui étaient disposés dans les niches. Malheureusement, on ne trouve que très rarement des catacombes intactes.

Le pillage des catacombes commença, en effet, dès une époque fort ancienne; il était facilité par la disposition même de ces sépultures. Quand les voleurs en avaient découvert une, ils faisaient des brèches dans les parois pour passer dans la catacombe voisine, et ainsi de suite.

La plupart des catacombes, appartenant aux ^{II}^e et ^{III}^e siècles ap. J.-C., ne four-



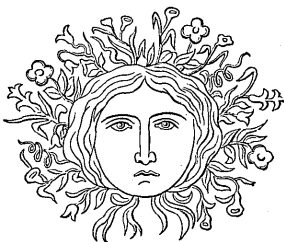
30. Catacombe découverte à Kertch en 1867.

nissent d'ailleurs que des objets d'un travail assez commun. Tels sont les vases, peints à la détrempe, dont les couleurs disparaissent aussitôt qu'on les expose au grand air, de grossières figurines en terre cuite, représentant en général des sujets grotesques, de petites lampes à reliefs, etc.

L'intérêt des catacombes pour l'histoire et pour l'art est dû surtout aux peintures à fresque qui ornent leurs murs, préalablement recouverts d'une couche de stuc.

Une catacombe découverte en 1844 renfermait deux chambres sépulcrales, ri-

chement décorées de deux rangées de peintures, avec de nombreux personnages. On y voit le défunt entouré de sa famille, célébrant au milieu de l'opulence son dernier festin, avant de partir pour une expédition contre les barbares. Plus loin, deux détachements de cavalerie, l'un grec, l'autre barbare, combattent avec furie, foulant aux pieds de leurs chevaux les corps des guerriers tombés ; c'est dans cet engagement que fut probablement blessé à mort le chef de cette riche famille. Enfin, dans la même catacombe, des scènes mythologiques représentant la poursuite et l'enlèvement de Coré par Hadès, Déméter cherchant sa fille un flambeau à la main, l'apparition d'Hermès Psychopompe, le chef de la famille faisant ses adieux aux siens, font allusion à la mort inexorable qui l'a ravi. Plus loin encore, nous voyons sous un riche baldaquin, orné de sculptures et de guirlandes, le défunt enveloppé dans un linceul, soutenu à son chevet par sa femme et aux pieds par son esclave favori. Le baldaquin est porté par quatorze esclaves ; un cortège solennel de citoyens l'accompagne à sa dernière demeure. Après les funérailles viennent les jeux en l'honneur du mort ; d'habiles écuyers rivalisent d'adresse et de courage, poursui-



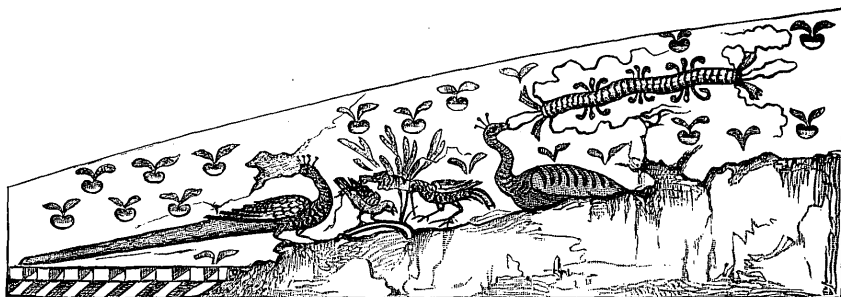
31. Ornement du plafond de la catacombe découverte à Kertch en 1867.

vant, la lance à la main, un ours, une biche, un loup, un onagre ou une panthère. Des gladiateurs barbares de haute stature, coiffés de casques coniques et n'ayant pour tout vêtement qu'une ceinture autour des reins, offrent aux spectateurs le divertissement d'un combat corps à corps, d'une chasse à la panthère ou d'une course équestre à la façon des barbares ; puis viennent des jongleurs qui font paraître leurs talents en escamotant une bourse ou un vase. Le plafond de cette catacombe représente un tapis de verdure parsemé de fleurs, où se promènent deux couples d'oiseaux, l'un de paons, l'autre de pigeons ; au milieu, traversant comme une flèche la voûte du ciel, un canard sauvage se dirige vers le midi.

Dans la catacombe découverte en 1867 (fig. 30), on a trouvé inscrit au-dessus d'une niche, qui avait jadis contenu un sarcophage, le nom d'*Alcime*, fils d'*Hégésippe* ; la peinture des murs représentait l'enlèvement de Coré par Hadès, avec Hermès conduisant le char, derrière lequel paraissent les compagnes de Coré, Artémis, Athéna et Aphrodite. Sur le plafond on aperçoit la tête de Coré, émergeant,

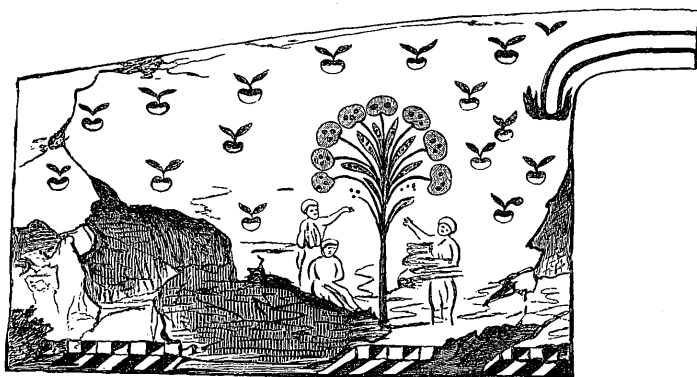
comme sur certains vases italo-grecs, d'une couronne de feuilles et de fleurs (fig. 31).

Les grandes fresques de la catacombe de Kertch, découverte en 1872, illus-



32. Peintures d'une catacombe découverte à Kertch en 1873.

trent la vie et les exploits militaires d'un général de Panticapée dont le nom nous est resté inconnu. Elles ont une grande valeur pour l'étude de la vie intime des peuplades barbares, qui envahirent le royaume du Bosphore pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne.



34. Peintures de la même catacombe.

Dans une autre catacombe explorée en 1873, on voit, sur le mur à gauche de l'entrée, des oiseaux et des paons becquetant des plantes, et une botte de fleurs en forme d'un petit sac allongé; sur le mur opposé sont quatre figures de femmes

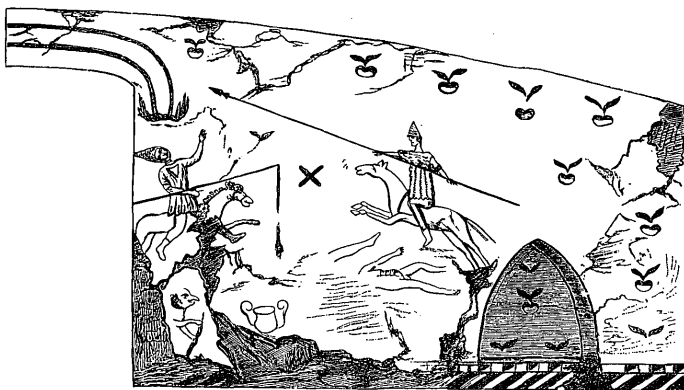
dansant (fig. 32-33). Le fond est décoré de fleurs à deux pétales, peut-être en souvenir de celles dont on parsemait le plancher dans les festins. Sur le mur qui fait face à l'entrée et où se trouve une porte donnant accès dans la chambre sépul-



33. Peintures d'une catacombe découverte à Kertch en 1873.

crée, on remarque un grand arbre (un palmier ?) au pied duquel sont trois hommes (fig. 34); plus loin, il y a une scène de combat entre deux cavaliers, dont l'un, mortellement blessé, tombe de cheval (fig. 35.)

Au milieu du plafond d'une autre catacombe (fig. 36), découverte la même



35. Peintures de la même catacombe.

année, on reconnaît une tête de Gorgone; dans le champ parsemé de roses, un chien à longue queue traînante a été pris pour Cerbère. Tout cet ensemble de catacombes paraît appartenir au ^{II}e siècle de l'ère chrétienne; deux monnaies de cette

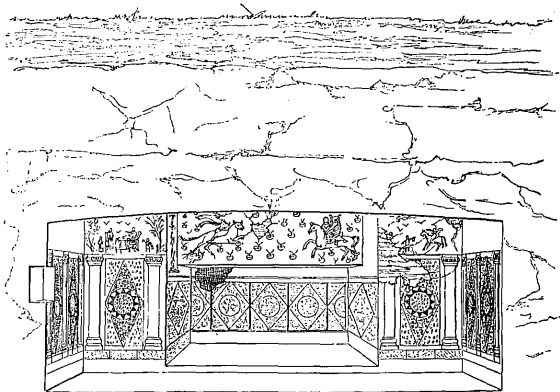
époque ont, en effet, été recueillies dans la catacombe explorée en 1875. Le style des peintures autorise la même conclusion. Sur le mur principal de cette dernière catacombe, en face de l'entrée, on voit Apollon tenant une lyre, à cheval sur un griffon, et une femme (Artémis ?) montée sur un taureau (fig. 37-38.) Les murs latéraux sont décorés de scènes relatives à la vie de famille. Le maître de la maison, vêtu d'une tunique verte avec manches, repose sur une couche richement ornée (fig. 39), près de laquelle est placée une table chargée de vases ; la femme est assise de l'autre côté du lit dans un fauteuil élevé, la tête et le corps drapés dans un *himation*. A droite et à gauche sont deux petits serviteurs, une fille et un garçon. La scène se passe dans un jardin, figuré par des arbres qui l'encadrent. Une autre peinture,



39. Plafond d'une catacombe découverte à Kertch (1873).

malheureusement fort détériorée, représente le maître de la maison à cheval, en costume sarmate, l'arc à la main, au moment où il part pour la chasse ou pour la guerre et où un serviteur lui offre le *coup de l'étrier* (fig. 442).

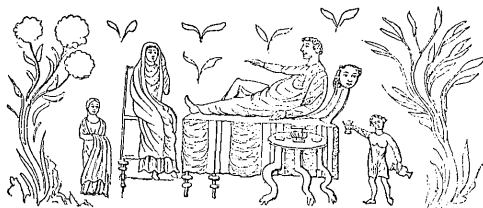
La catacombe découverte sur le Mont-Mithridate, en 1877, date du 1^{er} ou du 11^e siècle ap. J.-C. ; elle appartenait, d'après l'inscription, à un certain Anthéstérios, fils d'Hégésippe, qui l'avait acquise pour sa famille et pour lui. La peinture dont elle est ornée représente une scène de la vie domestique des nomades qui erraient dans les steppes de la Russie méridionale. Une tente en feutre sert ici d'habitation ; la mère de famille est assise tout auprès avec ses enfants ; non loin de la tente



37

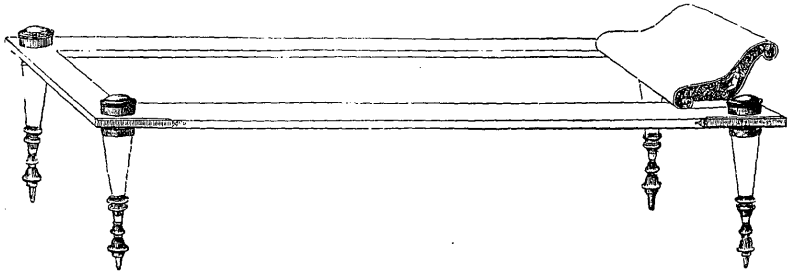


38



37-38-39. Peintures d'une catacombe découverte à Kertch en 1875.

paissent les chevaux ; le chef de famille, de retour d'une course dans la steppe, rentre chez lui ; il est armé d'un petit arc et porte le carquois scythe appelé *goryte*.



40. Lit funéraire découvert dans un tumulus près de Phanagorie.

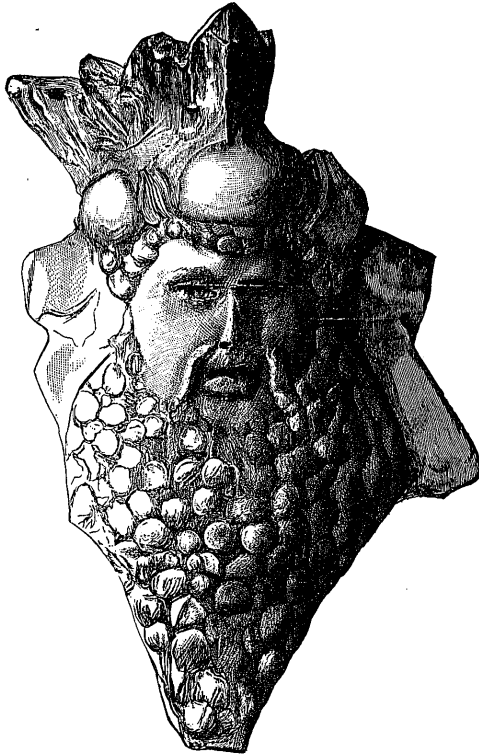
L'époque à laquelle appartiennent les tombes de la nécropole de Panticapée



41. Masque en terre cuite (Kerich).

ne peut être fixée, en général, que par l'étude de leur emplacement et de leur forme,

jointe naturellement à celle de leur contenu. Le remblai en terre qui entoure la



42. Masque de Dionysos en terre cuite (Kertch).

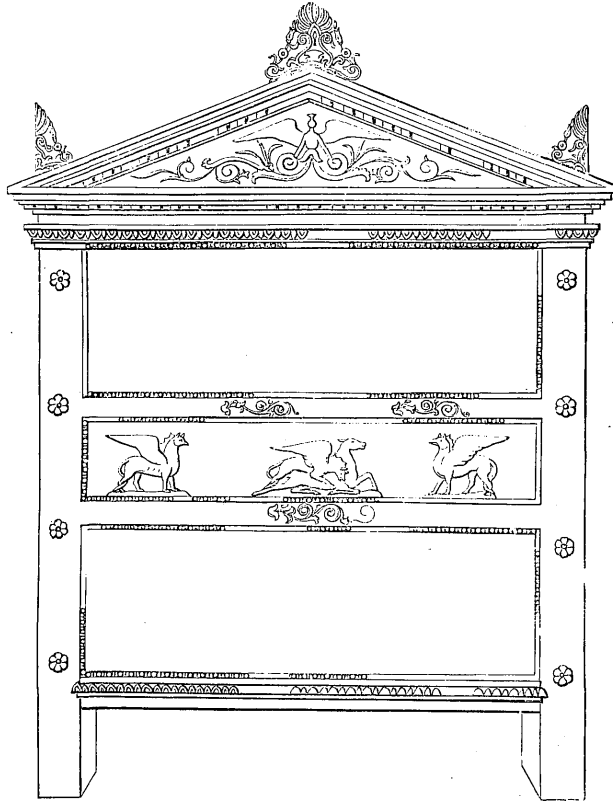
colline du *Pain de Sucre* contenait les tombes de la plus belle époque (v^e-iv^e siècle



43. Tête de griffon en or (tumulus de la Grande-Bliznitsa).

av. J.-C.). Les sépultures en pierre qui renferment des vases peints (iv^e-iii^e siècle av.

J.-C.) s'étendent jusqu'au *tumulus d'Or* ; elles se dirigent en ligne droite vers l'ouest de l'ancienne acropole du Mont-Mithridate. Mais les cimetières creusés dans les pentes méridionales de cette montagne et dans le terrain bas de *Glinichtché* (à Kertch), où l'on découvre des vases en verre, se rapportent à une époque plus



44. Sarcophage d'un tumulus de la presqu'île de Taman.

récente (III^e-II^e siècles av. J.-C.). Les nécropoles de la *Nouvelle-Quarantaine* ont fourni toute une série de vases d'un type plus ancien (à peintures noires) que celui que l'on rencontre ordinairement à Kertch. On découvre des tertres funéraires formés exclusivement de terre dans les environs d'Olbie, de Phanagorie, de Théodosie et près du littoral septentrional de la mer d'Azow.

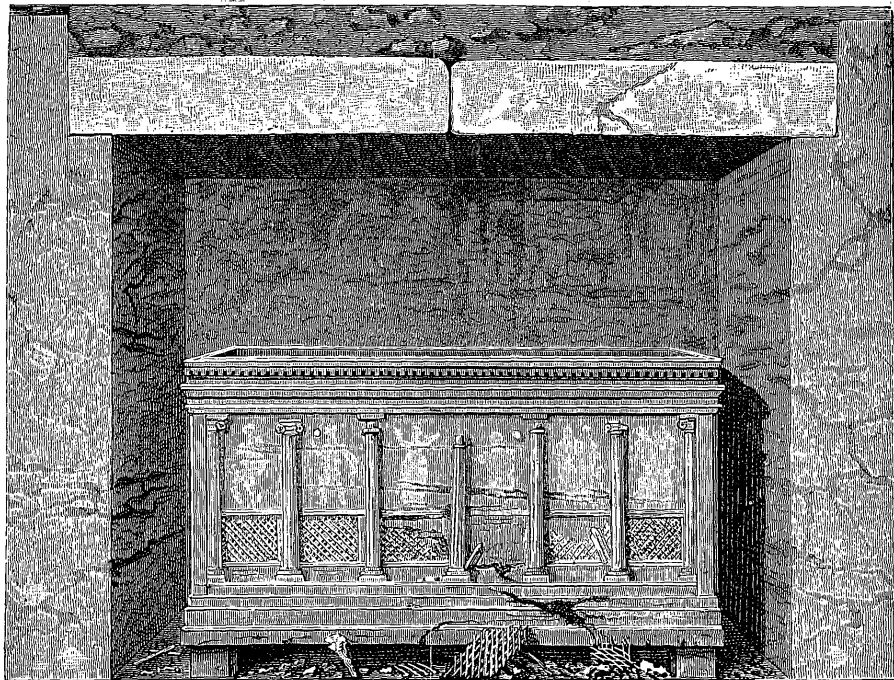
Les objets contenus dans les tombes sont de deux sortes : ceux qui servaient spécialement aux funérailles et ceux dont le défunt avait fait usage pour les besoins quotidiens de son existence. Le nombre des objets de la première espèce se réduit souvent, dans les tombes pauvres (celles en terre), à la monnaie de cuivre ou *obole de Charon* placée entre les dents du mort. En revanche, dans les tombes riches, c'est-à-dire dans les grands caveaux, ces objets sont parfois assez nombreux pour former un véritable *musée funéraire*. On les rencontre, plus ou moins endommagés, dans les couches de terre du remblai, près du caveau, dans le sol même, dans des cavités spécialement creusées pour les recevoir et sous des couches de pierres destinées à les protéger. Dans le caveau même étaient déposés les objets les plus précieux, tels que le lit funéraire en bois, qui cependant était le plus souvent brûlé aux funérailles. Des restes de bois sculpté, ouvragé et doré, provenant de la couche du mort, ont été fréquemment recueillis, avec les débris des piliers de son baldaquin, en explorant l'endroit où avait eu lieu le festin des funérailles. Jusqu'à présent on n'a réussi à reconstruire qu'un seul lit, à l'aide de fragments retrouvés en 1879 aux environs de l'ancienne Phanagorie, près de la station de Sennaïa, dans la pres-



45. Sarcophage d'un tumulus de Taman.

qu'île de Taman (fig. 40). Dans les amas de terre qui recouvraient une grande tombe de pierres, soigneusement revêtue de stuc à l'intérieur et renfermant les dépouilles mortelles d'un homme et d'une femme, on a recueilli, entassés les uns sur les autres, les débris de la garniture en bronze de cette couche. Le bois avait été brûlé ou détruit par le temps, et l'on n'a pu en retrouver que des fragments. La comparaison des restes de cette couche funéraire avec les lits découverts à Pompéi a permis de restaurer les parties de bois qui manquaient (voir la fig. 40). Une des garnitures du dossier est ornée au milieu d'une figure d'Aphrodite, protectrice des époux, accompagnée de quatre Éros musiciens ; à ses extrémités sont deux médaillons, dont l'un présente le buste d'un Éros enfant et l'autre celui d'un Éros adolescent. Dans presque toutes les tombes des individus plus ou moins aisés, la dépouille mortelle est enfermée dans un sarcophage, que l'on retrouve rarement intact. Les formes artistiques des couvercles, des balustrades, des colonnettes et des pilastres de ces monuments sont en rapport avec le goût exquis de l'époque à laquelle ils appartiennent. On décorait les sarcophages non seulement avec des

motifs d'architecture, mais encore avec des peintures et des sculptures en relief. Les panneaux d'un sarcophage du tumulus de *Coul-Oba* sont couverts de peintures représentant l'enlèvement des filles de Leucippe par les Dioscures. Les masques en plâtre, qui servaient aussi à décorer les tombeaux, présentent des types fort variés, appartenant au cycle bachique ; on les appliquait aussi bien aux murs du caveau qu'au sarcophage lui-même. Sur l'un de ces sarcophages, les places des différentes

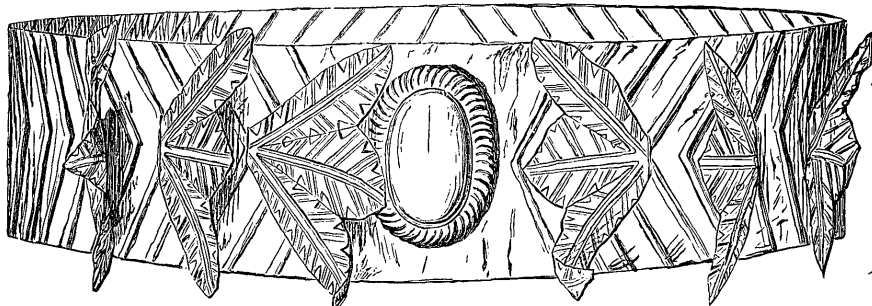


46. Sarcophage d'un tombeau du Mont-Mithridate.

appliques étaient marquées par des lettres, afin que l'ouvrier n'intervertît pas l'ordre dans lequel elles devaient être rangées. Ces ornements étaient tantôt peints, tantôt rehaussés de dorure.

Le masque ou fragment de buste représenté par la figure 44 est celui d'Ariane ou d'une Bacchante ; c'est ce que permet de reconnaître la couronne qu'elle porte et ses cheveux bouclés en forme de raisins. On a trouvé dans une tombe du Mont-

Mithridate un masque barbu de Dionysos, d'un type et d'un style analogues au précédent (fig. 42). Les masques bachiques paraissent avoir été destinés, en général, à protéger les morts contre les influences mauvaises d'outre-tombe. Les sarcophages étaient parfois décorés de figurines d'applique en or ; telles sont, à ce qu'il semble, les neuf petites têtes de griffons trouvées en 1868 dans le caveau de la *Grande-Bliznitsa* (fig. 43).



47. Couronne d'or en feuilles d'ache.

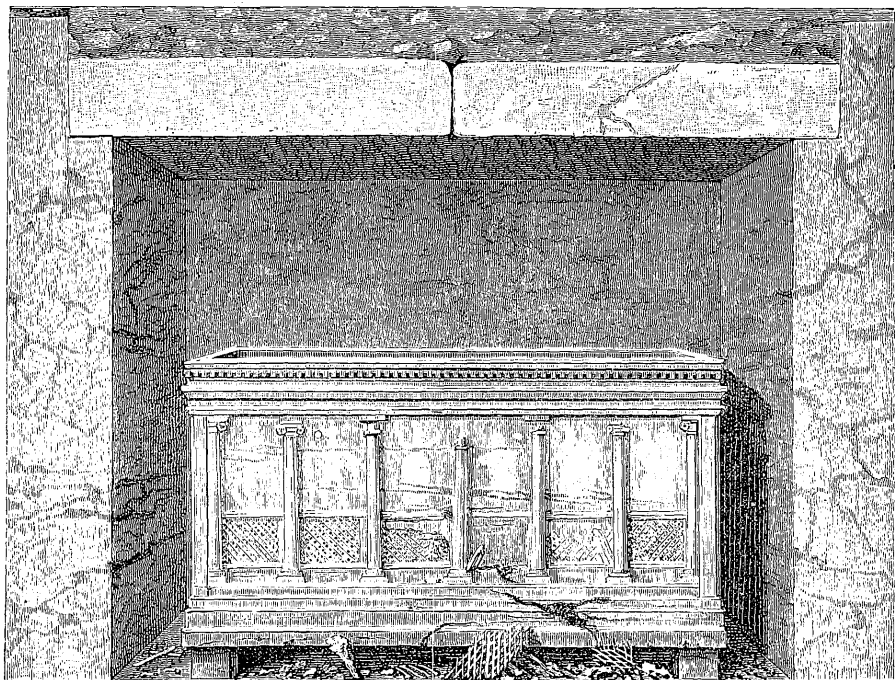
Le sarcophage de ce dernier caveau est complètement détruit ; il n'en reste absolument que des clous en bronze et des ornements en or. Le sarcophage du tumulus de *Taman* était couvert de peintures et orné de griffons sculptés, destinés peut-être, comme les masques de Gorgone, à protéger le repos du défunt contre le *mauvais œil*.



48. Couronne avec l'empreinte d'une monnaie de l'empereur Philippe.

La figure 46 représente un sarcophage découvert en 1874 sur le Mont-Mithridate, dans un caveau taillé dans le roc et recouvert de deux dalles. Ce sarcophage, dont le couvercle ne s'est point conservé, a la forme d'un petit temple ; extérieurement, il est orné de trois colonnes ioniques entre lesquelles s'élèvent des pilastres reliés

motifs d'architecture, mais encore avec des peintures et des sculptures en relief. Les panneaux d'un sarcophage du tumulus de *Coul-Oba* sont couverts de peintures représentant l'enlèvement des filles de Leucippe par les Dioscures. Les masques en plâtre, qui servaient aussi à décorer les tombeaux, présentent des types fort variés, appartenant au cycle bachique; on les appliquait aussi bien aux murs du caveau qu'au sarcophage lui-même. Sur l'un de ces sarcophages, les places des différentes

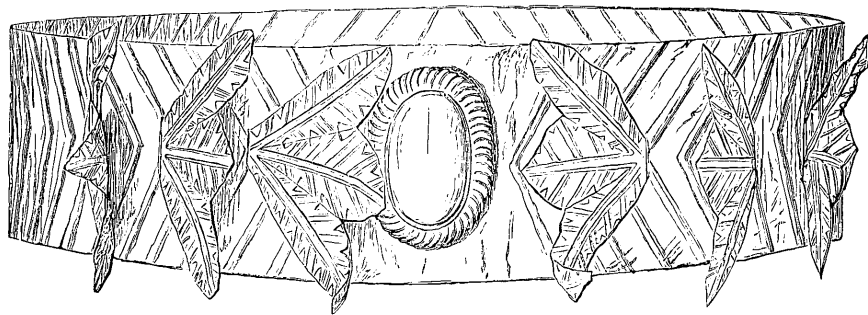


46. Sarcophage d'un tombeau du Mont-Mithridate.

appliques étaient marquées par des lettres, afin que l'ouvrier n'intervertît pas l'ordre dans lequel elles devaient être rangées. Ces ornements étaient tantôt peints, tantôt rehaussés de dorure.

Le masque ou fragment de buste représenté par la figure 41 est celui d'Ariane ou d'une Bacchante; c'est ce que permet de reconnaître la couronne qu'elle porte et ses cheveux bouclés en forme de raisins. On a trouvé dans une tombe du Mont-

Mithridate un masque barbu de Dionysos, d'un type et d'un style analogues au précédent (fig. 42). Les masques bachiques paraissent avoir été destinés, en général, à protéger les morts contre les influences mauvaises d'outre-tombe. Les sarcophages étaient parfois décorés de figurines d'applique en or ; telles sont, à ce qu'il semble, les neuf petites têtes de griffons trouvées en 1868 dans le caveau de la *Grande-Bliznitsa* (fig. 43).



47. Gouronne d'or en feuilles d'aché.

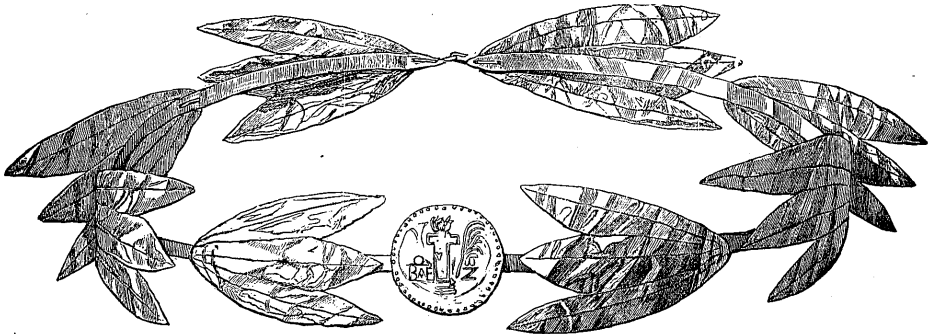
Le sarcophage de ce dernier caveau est complètement détruit ; il n'en reste absolument que des clous en bronze et des ornements en or. Le sarcophage du tumulus de *Taman* était couvert de peintures et orné de griffons sculptés, destinés peut-être, comme les masques de Gorgone, à protéger le repos du défunt contre le *mauvais œil*.



48. Gouronne avec l'empreinte d'une monnaie de l'empereur Philippe.

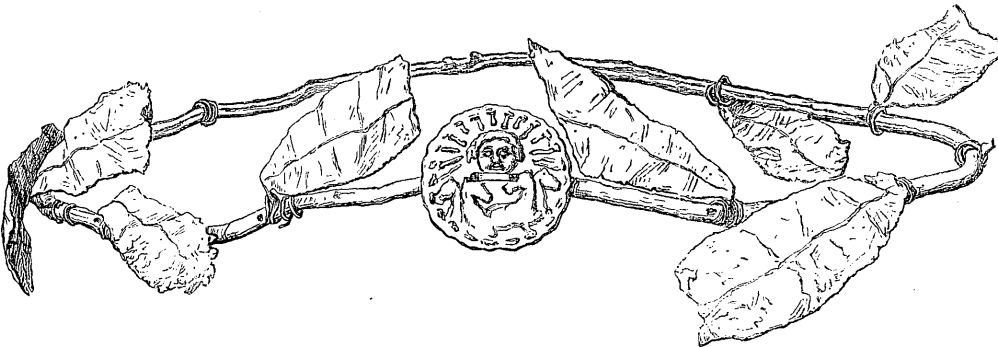
La figure 46 représente un sarcophage découvert en 1874 sur le Mont-Mithridate, dans un caveau taillé dans le roc et recouvert de deux dalles. Ce sarcophage, dont le couvercle ne s'est point conservé, a la forme d'un petit temple ; extérieurement, il est orné de trois colonnes ioniques entre lesquelles s'élèvent des pilastres reliés

par des arcades. Dans une de ces arcades s'est conservée une figurine d'applique en plâtre peint ; des bas-reliefs semblables étaient fixés sur les parois des autres arcades et l'on a trouvé le sol du caveau jonché de leurs débris. Ces figurines se rapportent à la fable des enfants de Niobé ; elles étaient ainsi placées, sur le sarco-



49. Couronne avec l'impreinto d'une monnaie attribuée à Mithridate Empator.

phage, à l'imitation des groupes en marbre disposés sous les colonnades des temples. La grille figurée entre les colonnes rappelle aussi les cloisons des temples, destinées à contenir la foule. Ce sarcophage appartient au iv^e ou au commencement du iii^e siècle av. J.-C. Plus tard apparaissent les sarcophages en pierre



50. Couronne avec médaillon d'Hélios.

et les cercueils en bois. Les sarcophages en pierre avaient tantôt la forme d'une caisse, que l'on déposait simplement dans la terre, tantôt celle d'une sorte de maison, c'est-à-dire d'une caisse ayant un couvercle en forme de toit à double pente ;

parfois enfin — comme le sarcophage en marbre de Paros trouvé à la *Nouvelle-Quarantaine*, — ils affectaient l'aspect d'une couche somptueuse, aux montants chargés de bas-reliefs, sur laquelle étaient placées les statues des deux époux. Les morts reposaient généralement sur une litière de feuilles de laurier, d'herbes marines ou de copeaux de bois ; l'étoffe des matelas ou des oreillers, que l'on rembourrait avec ces matières, a naturellement été détruite par le temps. On revêtait le mort de ses plus beaux habits, garnis de précieux ornements ; les vêtements paraissent souvent avoir été faits exprès pour la cérémonie des funérailles.

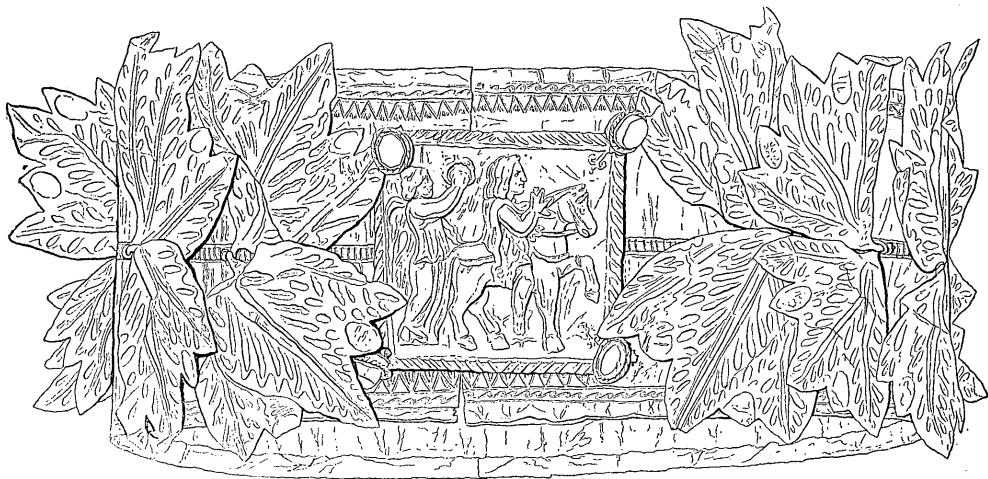


51. Couronne avec médaille en grenat à l'effigie d'Artémis.

Les parures en or et les bijoux sont plus fréquents dans les nécropoles de la Russie méridionale que partout ailleurs. Cependant des objets analogues ont été découverts en Étrurie et en Grande-Grèce, bien que plus rarement et en plus petit nombre. Cette prédilection pour les parures en or a survécu chez les tribus de la Russie du Sud et indique une certaine communauté de goût entre elles et leurs prédécesseurs hellénisés. Le grand intérêt des objets en or trouvés dans le Bosphore, c'est qu'ils nous offrent les plus beaux spécimens connus de la bijouterie grecque. Au point de vue de la technique, nous pouvons y étudier les procédés de la fonte,

de la ciselure et de la gravure, ainsi que deux espèces de filigranes : l'une, le filigrane proprement dit, en fils métalliques composés de grains soudés les uns aux autres ; l'autre, où les fils d'or sont tressés à la manière d'une corde. On obtenait ainsi des ornements divers, feuilles, fleurs, etc., tantôt en filigrane granulé, tantôt en filigrane tressé, que l'on appliquait comme des décorations sur un fond d'or. L'émail et les pierres précieuses servaient encore à rehausser l'éclat de ces bijoux.

La tête du mort était souvent ornée d'un bandeau ou d'une couronne en or dont on a conservé d'assez nombreux spécimens. Ces couronnes se composent généralement de feuilles, celles du laurier, de l'olivier, parfois de l'ache¹ ; il arrive aussi



52. Couronne avec médaillon d'un roi samarite.

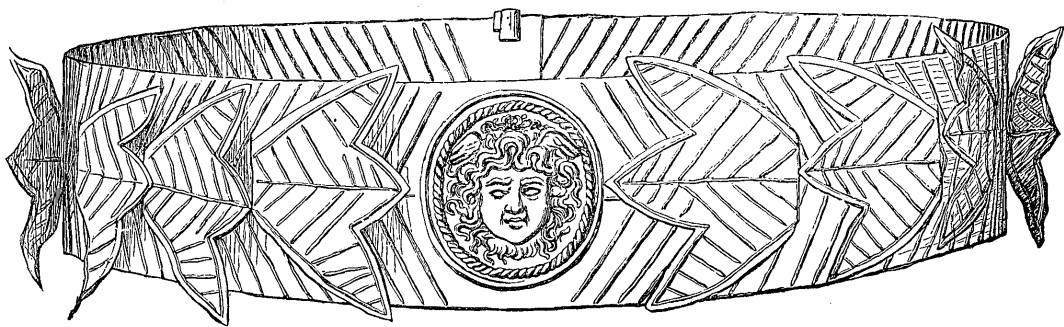
qu'on ne peut reconnaître l'espèce végétale à laquelle ces feuilles sont empruntées. Le milieu de la couronne est ordinairement une plaque ou un médaillon orné d'une image en relief, ou une feuille d'or très mince, de forme circulaire, avec l'empreinte d'une monnaie contemporaine.

La couronne parfaitement conservée que l'on a découverte en 1838, à Kertch (fig. 51), se distingue par la perfection de son travail ; elle imite avec art deux branches d'olivier entrelacées, avec les fruits ou baies que porte cet arbre. Le milieu

1. Sur le rôle de l'ache, employé dans les cérémonies funéraires des anciens, voir Pline, *Hist. Nat.*, XX, 44 (t. II, p. 17 de l'édition Littré).

est orné d'un grenat, sur lequel est gravée une figure de femme, peut-être celle d'Artémis tenant un arc.

La couronne d'or que représente la figure 52 a été trouvée à Kertch en 1844, dans un cercueil en plomb; c'est un bandeau en or (*tauvis*), doublé de cuir pour plus de solidité et couvert de feuilles d'ache; au milieu est fixée une plaque sur laquelle est gravé un cavalier couronné par une Victoire; les quatre angles de cette plaque sont ajustés au bandeau par une cornaline sertie d'or. La même tombe a fourni une monnaie du III^e siècle ap. J.-C., au nom de Rhescouporis IV; c'est peut-être ce prince que représente le cavalier de la plaque. Les feuilles d'ache se retrouvent, bien que moins exactement dessinées et d'un type plus conventionnel, sur deux couronnes de Kertch, dont l'une est décorée au milieu d'une plaque avec une tête de Gorgone, et l'autre porte comme ornement central l'empreinte d'une monnaie de l'empereur Philippe (fig. 53 et 48). Les femmes et les hommes étaient également parés de couronnes semblables.

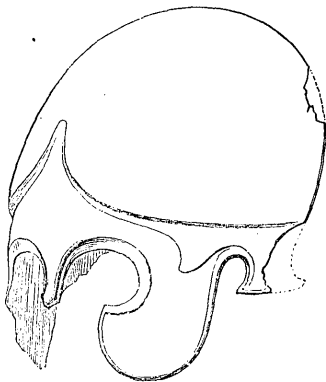


53. Couronne avec tête de Gorgone.

Les guerriers étaient ensevelis avec leurs casques, entourés assez souvent d'une couronne de laurier en or; le *calathos* ou couronne de Déméter, qu'on a trouvé sur la tête de quelques femmes, marque sans doute qu'elles avaient été, de leur vivant, attachées au culte mystérieux de cette déesse.

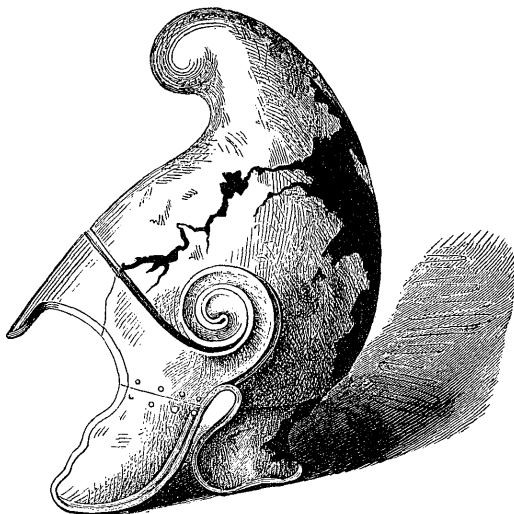
On a découvert en 1863, dans le tumulus de la *Grande-Bliznitza* (presqu'île de Taman), un caveau renfermant un squelette de guerrier. Il reposait dans un splendide sarcophage en bois, incrusté d'ivoire, mais malheureusement tombé en pourriture; sur sa tête était un casque en bronze doré, entouré d'une lourde couronne de feuilles de laurier également en or. Ce casque, dont le sommet se recourbe légèrement, ressemble à un bonnet phrygien (fig. 55). La tombe dans laquelle on l'a recueilli appartient à la seconde moitié du IV^e siècle avant J.-C., d'après le style des autres objets qu'elle contenait.

Il faut rapporter à la même époque une autre tombe de guerrier, non moins



54. Casque en bronze de Nymphée.

remarquable, explorée en 1875 dans un tumulus de Kertch, près de la batterie de



55. Casque de la Grande-Bliznitsa.

Pavlovsk; l'époque peut en être fixée avec quelque précision grâce à la trouvaille

d'une monnaie d'Alexandre le Grand, ramassée au milieu des restes du bûcher funéraire. On y a découvert, en outre, une amphore panathénaique, prix donné à Athènes dans les jeux des Panathénées, où le défunt avait sans doute remporté la victoire.

Il n'est resté de son armure que des débris, mais on a eu le bonheur de trouver intact son riche couvre-chef en or, pesant plus de 800 grammes ; il est également décoré, à la partie inférieure, d'une couronne en or. Le dessin des ornements à jour de cette coiffure se répète trois fois et figure une fleur de lys encadrée de



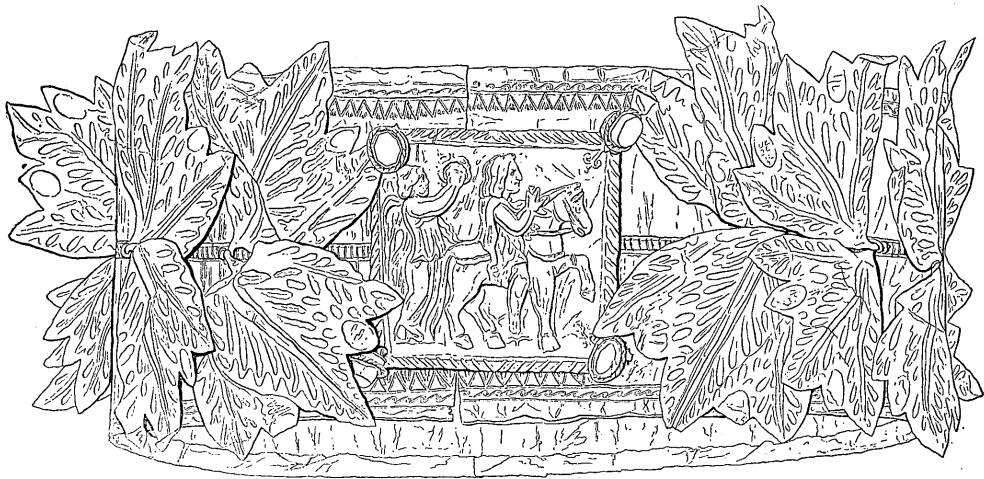
56. Couvre-chef en or du tumulus d'Ak-bouroun.

deux feuilles recourbées, sortant du milieu de deux spirales d'un type de convention. La forme de la fleur et le style des ornements attestent l'origine asiatique de cet objet ; sa doublure intérieure, en feutre et en cuir, répondait au type du *pilos*, qui, en Asie, était souvent recouvert d'une broderie d'or.

Le caractère barbare de ce bonnet a fait supposer que le défunt était le chef d'une tribu sarmate.

de la ciselure et de la gravure, ainsi que deux espèces de filigranes : l'une, le filigrane proprement dit, en fils métalliques composés de grains soudés les uns aux autres ; l'autre, où les fils d'or sont tressés à la manière d'une corde. On obtenait ainsi des ornements divers, feuilles, fleurs, etc., tantôt en filigrane granulé, tantôt en filigrane tressé, que l'on appliquait comme des décorations sur un fond d'or. L'émail et les pierres précieuses servaient encore à rehausser l'éclat de ces bijoux.

La tête du mort était souvent ornée d'un bandeau ou d'une couronne en or dont on a conservé d'assez nombreux spécimens. Ces couronnes se composent généralement de feuilles, celles du laurier, de l'olivier, parfois de l'ache¹ ; il arrive aussi



52. Couronne avec médaillon d'un roi sarmate.

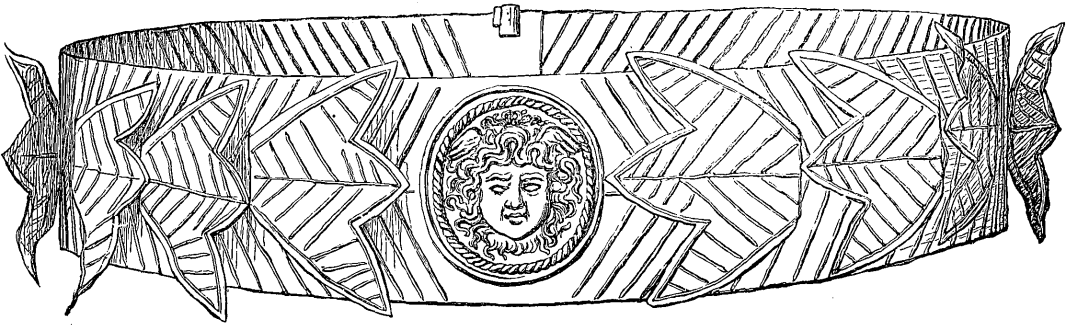
qu'on ne peut reconnaître l'espèce végétale à laquelle ces feuilles sont empruntées. Le milieu de la couronne est ordinairement une plaque ou un médaillon orné d'une image en relief, ou une feuille d'or très mince, de forme circulaire, avec l'empreinte d'une monnaie contemporaine.

La couronne parfaitement conservée que l'on a découverte en 1838, à Kertch (fig. 51), se distingue par la perfection de son travail ; elle imite avec art deux branches d'olivier entrelacées, avec les fruits ou baies que porte cet arbre. Le milieu

1. Sur le rôle de l'ache, employé dans les cérémonies funéraires des anciens, voir Pline, *Hist. Nat.*, XX, 44 (t. II, p. 17 de l'édition Littré).

est orné d'un grenat, sur lequel est gravée une figure de femme, peut-être celle d'Artémis tenant un arc.

La couronne d'or que représente la figure 52 a été trouvée à Kertch en 1841, dans un cercueil en plomb ; c'est un bandeau en or (*ταυρία*), doublé de cuir pour plus de solidité et couvert de feuilles d'ache ; au milieu est fixée une plaque sur laquelle est gravé un cavalier couronné par une Victoire ; les quatre angles de cette plaque sont ajustés au bandeau par une cornaline sertie d'or. La même tombe a fourni une monnaie du III^e siècle ap. J.-C., au nom de Rhescouporis IV ; c'est peut-être ce prince que représente le cavalier de la plaque. Les feuilles d'ache se retrouvent, bien que moins exactement dessinées et d'un type plus conventionnel, sur deux couronnes de Kertch, dont l'une est décorée au milieu d'une plaque avec une tête de Gorgone, et l'autre porte comme ornement central l'empreinte d'une monnaie de l'empereur Philippe (fig. 53 et 48). Les femmes et les hommes étaient également parés de couronnes semblables.

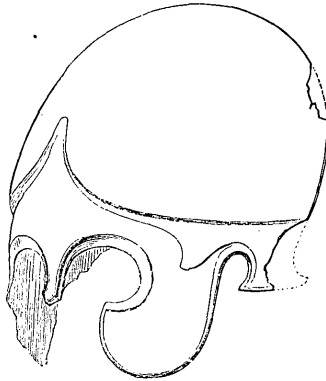


53. Couronne avec tête de Gorgone.

Les guerriers étaient ensevelis avec leurs casques, entourés assez souvent d'une couronne de laurier en or ; le *calathos* ou couronne de Déméter, qu'on a trouvé sur la tête de quelques femmes, marque sans doute qu'elles avaient été, de leur vivant, attachées au culte mystérieux de cette déesse.

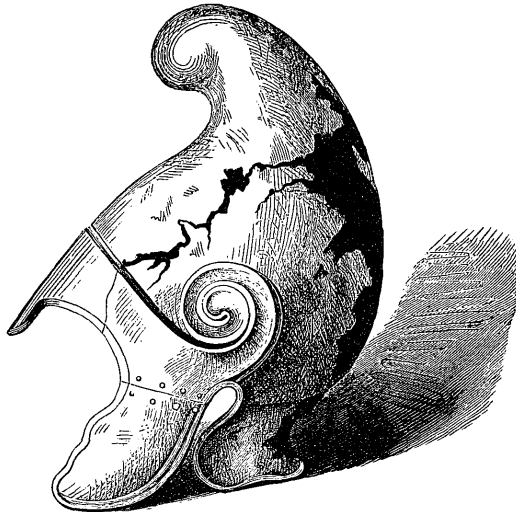
On a découvert en 1863, dans le tumulus de la *Grande-Bliznitza* (presqu'île de Taman), un caveau renfermant un squelette de guerrier. Il reposait dans un splendide sarcophage en bois, incrusté d'ivoire, mais malheureusement tombé en pourriture ; sur sa tête était un casque en bronze doré, entouré d'une lourde couronne de feuilles de laurier également en or. Ce casque, dont le sommet se recourbe légèrement, ressemble à un bonnet phrygien (fig. 55). La tombe dans laquelle on l'a recueilli appartient à la seconde moitié du IV^e siècle avant J.-C., d'après le style des autres objets qu'elle contenait.

Il faut rapporter à la même époque une autre tombe de guerrier, non moins



54. Casque en bronze de Nymphée.

remarquable, explorée en 1873 dans un tumulus de Kertch, près de la batterie de



55. Casque de la Grande-Bliznitsa.

Pavlovsk; l'époque peut en être fixée avec quelque précision grâce à la trouvaille

d'une monnaie d'Alexandre le Grand, ramassée au milieu des restes du bûcher funéraire. On y a découvert, en outre, une amphore panathénaïque, prix donné à Athènes dans les jeux des Panathénées, où le défunt avait sans doute remporté la victoire.

Il n'est resté de son armure que des débris, mais on a eu le bonheur de trouver intact son riche couvre-chef en or, pesant plus de 800 grammes; il est également décoré, à la partie inférieure, d'une couronne en or. Le dessin des ornements à jour de cette coiffure se répète trois fois et figure une fleur de lys encadrée de



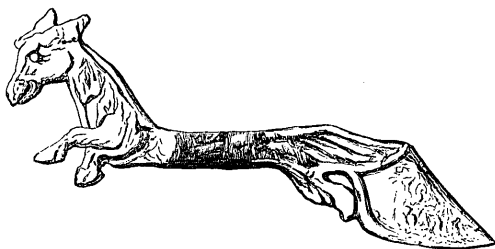
56. Couver-chef en or du tumulus d'Ak-houm.

deux feuilles recourbées, sortant du milieu de deux spirales d'un type de convention. La forme de la fleur et le style des ornements attestent l'origine asiatique de cet objet; sa doublure intérieure, en feutre et en cuir, répondait au type du *pilos*, qui, en Asie, était souvent recouvert d'une broderie d'or.

Le caractère barbare de ce bonnet a fait supposer que le défunt était le chef d'une tribu sarmate.

Les tombes du Bosphore ont aussi fourni quelques casques ordinaires (fig. 54), ainsi que plusieurs paires de cuissards, des lances, des boucliers, des glaives, des flèches, des cuirasses, des objets de harnachement, etc.

Mais c'est surtout dans les tombes barbares du Bosphore cimmérien qu'on a



57. Mors de cheval du tumulus des Sept-Frères.

découvert tout l'attirail du harnachement, mors ouvragés, freins à ornements métalliques, plaques à jour, pendeloques et phalères. Les trouvailles les plus remarquables de ce genre, et qui rappellent par leur caractère général les objets scythiques des tumulus d'*Alexandropol*, de *Tchertomlik*, etc., ont été faites dans les tumulus



58. Petite tête de cerf en bronze du même tumulus.

du groupe des *Sept-Frères*, situés sur la rive escarpée du Couban, dans le district de *Témriouk*.

Dans l'une de ces tombes, on a trouvé deux mors en bronze, dont une extrémité affecte la forme d'un cheval et l'autre celle d'un sabot de cheval; il y avait aussi

dix petites têtes de cerf en bronze, qui avaient orné le harnachement (fig. 57 et 58).

Dans d'autres tumulus du même groupe, on a découvert plusieurs plaques en bronze, portant un cerf, un sanglier, ou quelque animal fantastique (fig. 59-62).

Ces ornements offrent une curieuse analogie avec les ornements en bronze d'un harnais découvert en 1876, dans un large tumulus assez plat sur l'emplacement

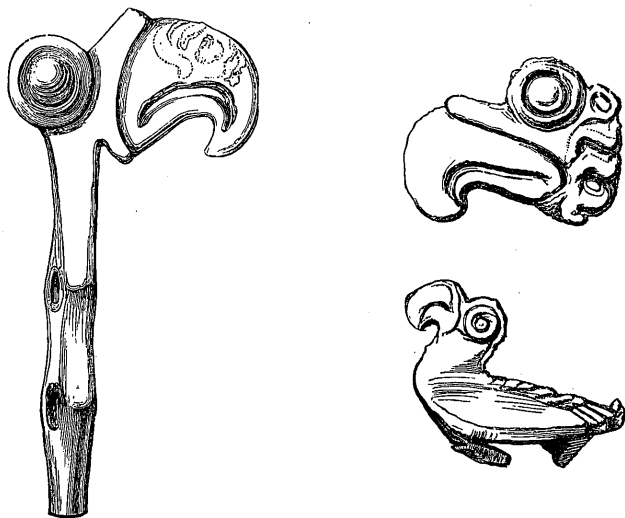


59-62. Plaques de bronze du même tumulus.

de l'ancienne Nymphée et qui recouvrait les restes d'un guerrier (fig. 63-65). Ils ressemblent eux-mêmes aux ornements que l'on rencontre, à l'époque des invasions, dans les tombes de l'Europe occidentale.

Les parures de tête de deux femmes, probablement deux prêtresses de Déméter, ensevelies dans le tumulus de la *Grande-Bliznitsa*, occupent, sans contredit, le premier rang parmi les ornements féminins découverts dans la Russie méridionale.

Ce tombeau, exploré en 1869, avait heureusement échappé au pillage et c'est ainsi qu'il a pu fournir une quantité d'objets précieux du meilleur style, appartenant au IV^e siècle av. J.-C. Parmi ces objets est une couronne en or (fig. 66), composée de treize plaques disposées en cercle et ornées de reliefs où sont figurés des Scythes luttant contre des griffons. Ces reliefs sont fixés aux plaques par de petits clous en or. Le bord supérieur de la couronne, dont la figure 66 représente une partie, est orné d'une bordure d'oves. Les rosaces de la bordure inférieure, placées au milieu de méandres, sont recouvertes d'émail bleu. La couronne va s'élargissant vers le haut, comme la corbeille en osier ou *calathos* que portait Déméter.



63-65. Ornaments en bronze faisant partie du harnachement du cheval de Nymphée.

D'anciennes légendes faisaient des griffons les gardiens des mines d'or de l'Oural et de l'Altaï et les représentaient comme en lutte continuelle avec les Arimaspes. Ce motif artistique passa de l'Orient en Grèce où il a été souvent reproduit, depuis le VI^e siècle avant l'ère chrétienne jusqu'à la fin de la civilisation antique. L'Arimaspe figuré sur notre *calathos* porte le costume phrygien, que l'art grec donnait par convention à tous les barbares de l'Asie.

La composition qui orne cette couronne se divise en six groupes, dont cinq comprennent un Scythe et un griffon et le sixième (fig. 66), qui est le principal, représente deux griffons et un barbare. Les guerriers des cinq premiers groupes

sont chaussés de souliers, portent des pantalons étroits et une espèce de justaucorps. Le guerrier du groupe principal porte en outre un manteau. Les dessins de l'étoffe des pantalons sont reproduits avec beaucoup de soin ; c'est tantôt un quadrillé (comme sur la figure 66), tantôt une série de rayures ou des ornements floraux. Le jeune homme de la figure 66 est armé d'une hache, attribut ordinaire des guerriers du Bosphore, du Caucase et de la Perse.

Le *calathos* d'une jeune fille, trouvé dans une autre tombe de la *Grande-Bliznitsa* en 1868, était en bois ou en cuir, orné de figurines d'applique en or fixées sur le fond par de petits clous également en or (fig. 67). Toutes les petites figures de ce



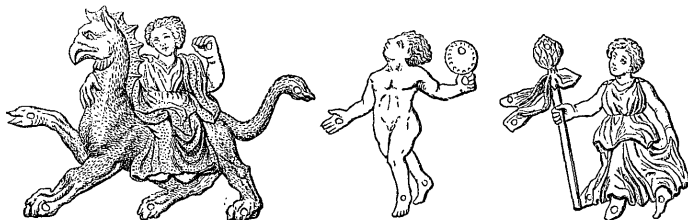
66. Partie de la couronne de la Grande-Bliznitsa.

calathos forment un seul groupe bachique ; elles sont au nombre de neuf, dont trois représentent des Satyres et six des Ménades. On voit, sur notre figure 67, une Ménade montée sur un griffon, un petit Satyre tenant un tympanon et une Ménade dansant, un thyrses à la main. Ici le griffon, qui n'est pas ailé, fait partie, avec la panthère, du cortège de Dionysos.

Les *calathos* des deux prêtresses semblent avoir été la coiffure des grandes cérémonies, car on a trouvé dans ces deux tombes, ainsi que dans celle du tumulus de *Pavlovsk*, des coiffures plus simples, ayant entre elles une grande ressemblance.

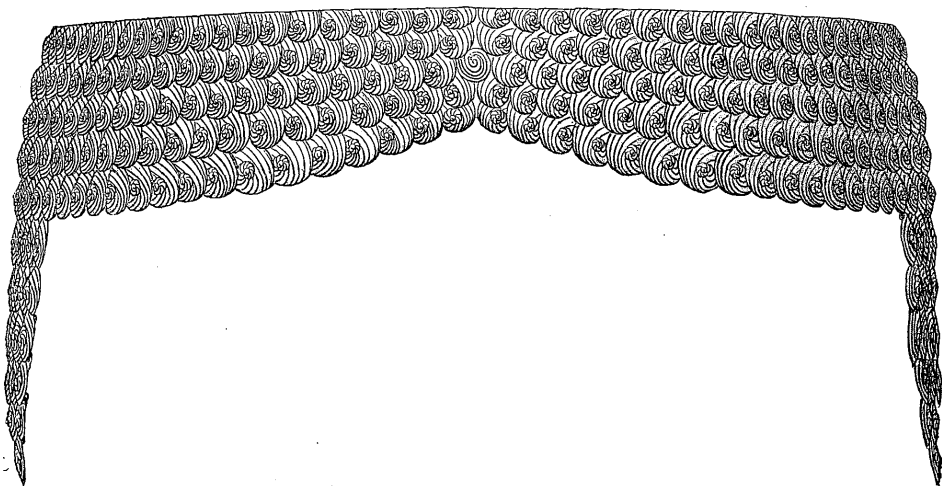
La parure que reproduit notre figure 68 a été découverte dans la même tombe

de femme de la *Grande-Blizniza*, à côté des figurines d'applique que nous venons de décrire. Cet ornement est probablement celui que les anciens appelaient *stlengis*, à cause de sa ressemblance avec une étrille. L'aspect général est celui d'une coiffure frisée, ou plutôt d'une perruque à bandeaux, formée de cheveux *en tire-bouchon* qui retombent de part et d'autre sur les tempes.



67. Ornaments d'un calathos (*Grande Blizniza*).

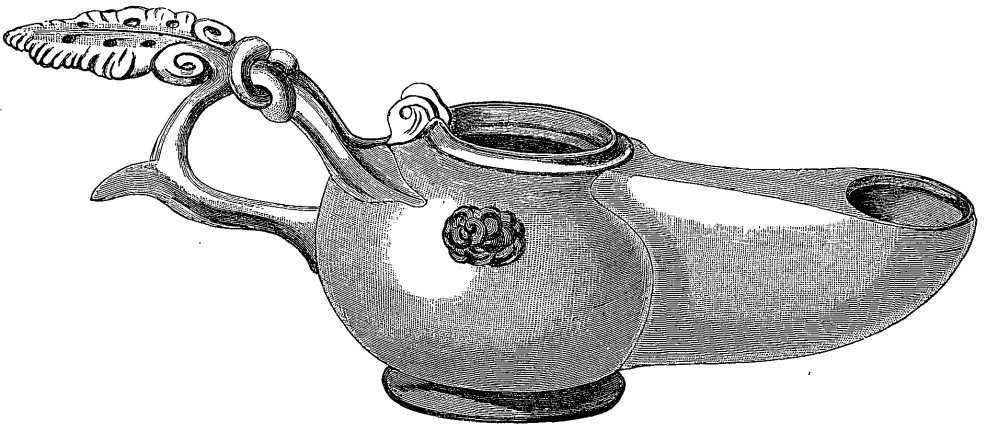
Le travail de ces trois parures permet de supposer qu'elles remontent au *iv^e* siècle avant J.-C.



68. *Stlengis* en or du même tumulus.

La plus belle et la plus riche coiffure connue jusqu'à ce jour est le diadème (pesant environ 240 grammes) qui a été trouvé en 1879, dans une sépulture en pierre d'un tumulus de l'ancienne Phanagorie; ce tombeau, qui appartient au

III^e siècle avant J.-C., renfermait le squelette d'une femme. Le même tumulus a fourni trois sépultures remarquables, appartenant évidemment aux membres d'une même famille; elles contenaient un grand nombre d'objets précieux et d'un excellent travail. Dans l'une d'elles se trouvaient trois colliers, l'un en or, l'autre formé de cornalines et le troisième de grenats; puis de petites amulettes en émail, des perles en verre, un diadème, une chaîne et un cercle en or pour porter au cou, trois bracelets, trois boucles d'oreilles, trois bagues et un médaillon en or, une épingle, de petites plaques en or, un vase et un gobelet en argent, une *pyxis*, une petite tasse, un flacon à parfums, une quenouille en argent, un miroir en bronze, un vase en argile, une flûte en ivoire et les fragments d'un cadenas en fer. Dans la seconde tombe, où reposaient deux squelettes, on a trouvé une coupe en bronze, une boucle et



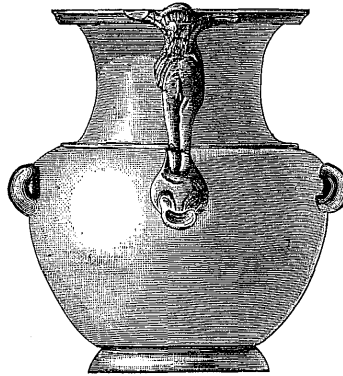
69. Lampe en bronze du tumulus d'Artoukhov.

un cure-oreille de même métal, un tamis en argent, les fragments d'un strigile en fer et plus d'une dizaine de vases divers. Sur le squelette d'homme, on a découvert en outre une couronne en or, une bague, un médaillon, quatre anneaux en argent et une monnaie de Périssade. Le squelette de femme portait aussi une couronne en or, un bandeau et un cercle pour le cou du même métal, une chaîne en or, un collier, une quantité de plaques et d'ornements en or, un collier de perles en verre, un médaillon en or, une épingle, une paire de boucles d'oreilles et deux bracelets en or, dont l'un en forme de serpent et l'autre en forme de corde, sept bagues, une monnaie d'or du temps de Lysimaque, roi de Thrace, dix vases en argent, une petite cuiller, un miroir en bronze doré et une lampe en bronze.

La troisième tombe contenait une couronne en or, un strigile en fer, une bague et une lame de couteau à charnière ; parmi les vases en bronze, il y en avait un dont l'anse était décorée d'une figure barbue et ithyphallique (fig. 70).

Les monnaies d'or de Lysimaque et de Périade, trouvées dans la seconde tombe, prouvent que la date de ce groupe de sépultures ne peut être antérieure à l'an 281 av. J.-C. Cette année est celle de la mort de Lysimaque ; or, la monnaie d'or dont nous parlons est de celles qui ont été frappées à Byzance après la mort de ce roi.

Le diadème du tumulus d'*Artioukhov* est composé de trois pièces réunies à l'aide de charnières ; les anneaux placés aux extrémités sont destinés à recevoir les bandelottes avec lesquelles on attachait le diadème. L'intérieur est rempli de résine noire ; l'extérieur, travaillé avec beaucoup d'élégance, est décoré d'ornements en



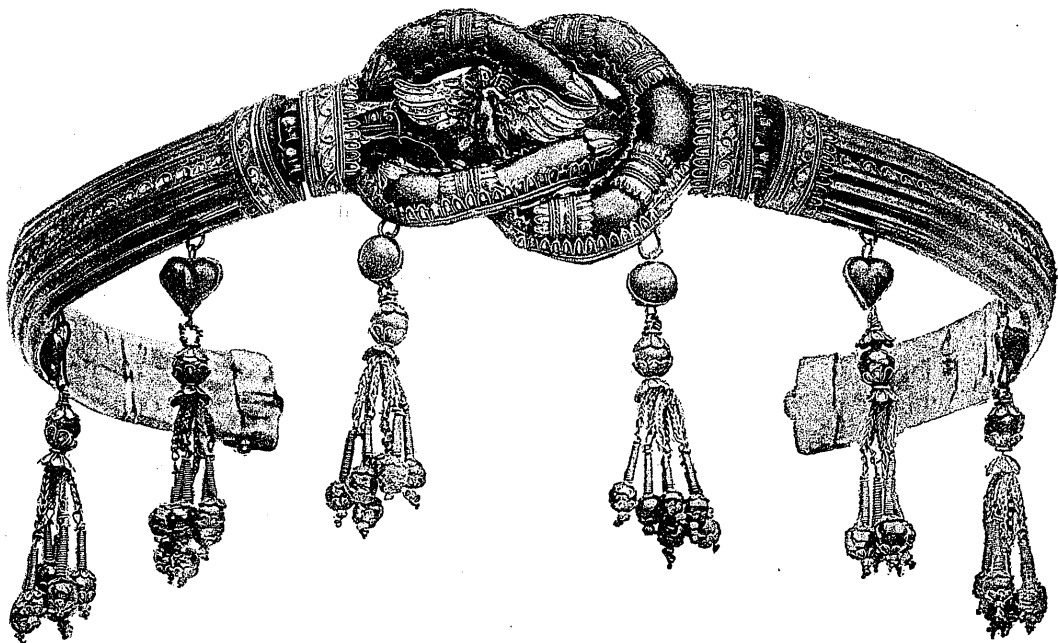
70. Vase en bronze du tumulus d'*Artioukhov*.

filigrane rehaussés d'émail bleu et rose. Des grenats de Syrie, en forme de boules et de cœurs, sont suspendus au cercle et portent eux-mêmes d'autres pendeloques formées de grenats attachés avec des chaînettes, ornés de filigrane et de fils d'or tressés. Le milieu du diadème présente l'aspect d'un nœud composé de six grands grenats cylindriques, montés en or émaillé. Le nœud est un motif que l'on retrouve assez souvent sur des objets de parure. Sans sortir de la région qui nous occupe, nous pouvons citer comme exemples deux colliers (fig. 72) découverts dans le sud de la Russie ; l'un se compose de onze chaînons en forme de nœuds, l'autre de vingt-deux. Le milieu des nœuds est quelquefois orné d'une rosace en filigrane. Il est possible que ce soit le nœud dit d'*Héraclès*, auquel les anciens attribuaient une vertu magique.

Le nœud du diadème d'*Artioukhov* (fig. 71) porte au milieu un aigle aux ailes

éployées, tenant dans ses serres un Éros ailé; les ailes de l'oiseau sont rehaussées d'émail polychrome. Ce groupe rappelle celui de l'enlèvement de Ganymède par l'aigle de Zeus, mais ici, comme ailleurs, Ganymède est remplacé par Éros.

Les boucles d'oreilles étaient portées non seulement par les femmes, mais parfois même par les hommes, qui, toutefois, n'en mettaient qu'à une seule oreille, comme le prouvent les trouvailles faites dans les tombes du Bosphore. Il va sans dire que les boucles d'oreilles les plus élégantes et les plus riches se trouvent tou-



71. Diadème du tumulus d'Artikoukhov.

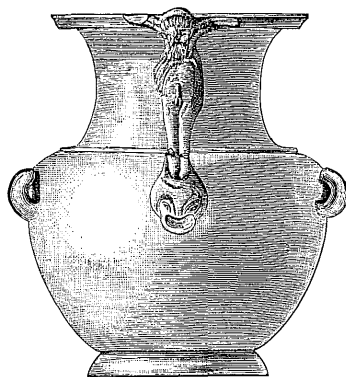
jours dans les tombes de femmes : une boucle d'oreille d'homme n'était alors, comme aujourd'hui, qu'un tout petit anneau.

Les boucles d'oreilles du Bosphore présentent dans leurs formes toute la variété des types usités dans le monde antique : le simple anneau tout uni, l'anneau s'épaississant vers son extrémité, l'anneau terminé par un masque de lion ou de quelque autre animal, l'anneau orné de figurines représentant une divinité quelconque (comme Artémis ou Éros), des génies, des oiseaux et des animaux; ces anneaux portent souvent des pendeloques en forme de rosaces, de molettes, de grappes de

La troisième tombe contenait une couronne en or, un strigile en fer, une bague et une lame de couteau à charnière ; parmi les vases en bronze, il y en avait un dont l'anse était décorée d'une figure barbue et ithyphallique (fig. 70).

Les monnaies d'or de Lysimaque et de Périjade, trouvées dans la seconde tombe, prouvent que la date de ce groupe de sépultures ne peut être antérieure à l'an 281 av. J.-C. Cette année est celle de la mort de Lysimaque ; or, la monnaie d'or dont nous parlons est de celles qui ont été frappées à Byzance après la mort de ce roi.

Le diadème du tumulus d'*Artionkhov* est composé de trois pièces réunies à l'aide de charnières ; les anneaux placés aux extrémités sont destinés à recevoir les bandelettes avec lesquelles on attachait le diadème. L'intérieur est rempli de résine noire ; l'extérieur, travaillé avec beaucoup d'élégance, est décoré d'ornements en



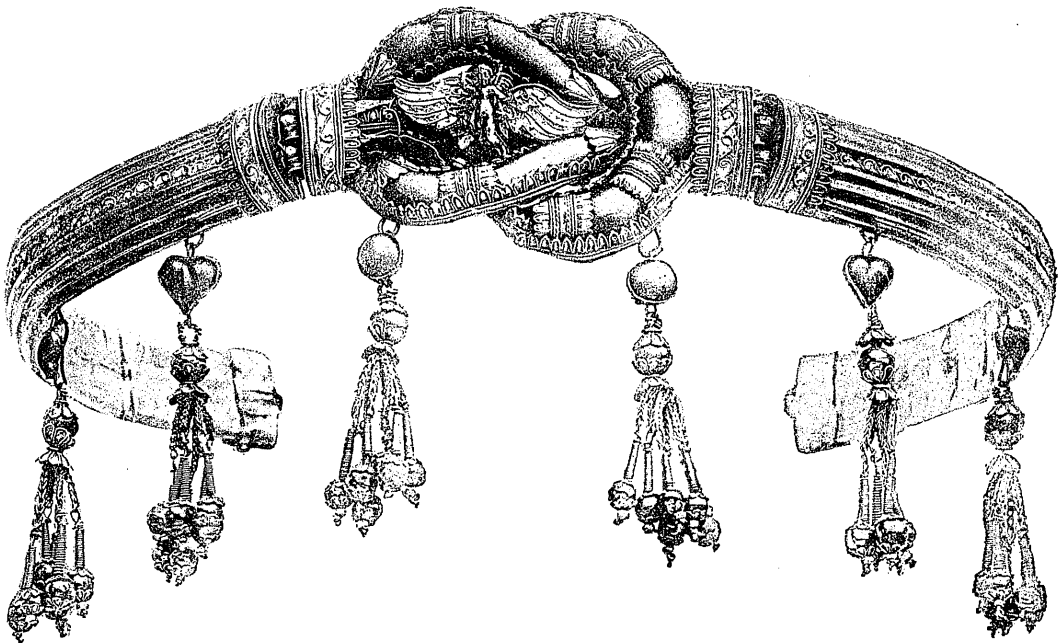
70. Vase en bronze du tumulus d'Artionkhov.

filigrane rehaussés d'émail bleu et rose. Des grenats de Syrie, en forme de boules et de cœurs, sont suspendus au cercle et portent eux-mêmes d'autres pendeloques formées de grenats attachés avec des chaînettes, ornés de filigrane et de fils d'or tressés. Le milieu du diadème présente l'aspect d'un nœud composé de six grands grenats cylindriques, montés en or émaillé. Le nœud est un motif que l'on retrouve assez souvent sur des objets de parure. Sans sortir de la région qui nous occupe, nous pouvons citer comme exemples deux colliers (fig. 72) découverts dans le sud de la Russie ; l'un se compose de onze chaînons en forme de nœuds, l'autre de vingt-deux. Le milieu des nœuds est quelquefois orné d'une rosace en filigrane. Il est possible que ce soit le nœud dit d'*Héraclès*, auquel les anciens attribuaient une vertu magique.

Le nœud du diadème d'*Artionkhov* (fig. 71) porte au milieu un aigle aux ailes

éployées, tenant dans ses serres un Éros ailé ; les ailes de l'oiseau sont rehaussées d'émail polychrome. Ce groupe rappelle celui de l'enlèvement de Ganymède par l'aigle de Zeus, mais ici, comme ailleurs, Ganymède est remplacé par Éros.

Les boucles d'oreilles étaient portées non seulement par les femmes, mais parfois même par les hommes, qui, toutefois, n'en mettaient qu'à une seule oreille, comme le prouvent les trouvailles faites dans les tombes du Bosphore. Il va sans dire que les boucles d'oreilles les plus élégantes et les plus riches se trouvent tou-



71. Diadème du tumulus d'Artioukhov.

jours dans les tombes de femmes : une boucle d'oreille d'homme n'était alors, comme aujourd'hui, qu'un tout petit anneau.

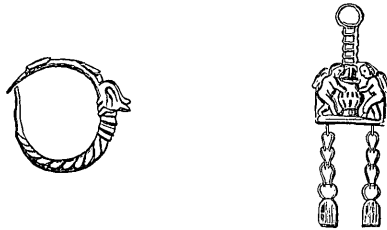
Les boucles d'oreilles du Bosphore présentent dans leurs formes toute la variété des types usités dans le monde antique : le simple anneau tout uni, l'anneau s'épaississant vers son extrémité, l'anneau terminé par un masque de lion ou de quelque autre animal, l'anneau orné de figurines représentant une divinité quelconque (comme Artémis ou Éros), des génies, des oiseaux et des animaux ; ces anneaux portent souvent des pendeloques en forme de rosaces, de molettes, de grappes de

raisin, ayant l'aspect de petites pyramides de grains renversés. Ces types dominent depuis le ^v^e jusqu'au ⁱ^{er} siècle av. J.-C. Les boucles d'oreilles de l'époque ro-



72. Colliers découverts dans la Russie méridionale ¹.

maine, qu'on trouve fréquemment en Italie, font ici complètement défaut. En



73-74. Boucles d'oreilles de Kertch.

1. L'endroit précis où l'on a recueilli ces bijoux est inconnu.

revanche, à partir du 1^{er} siècle av. J.-C., les tombeaux de Kertch fournissent des modèles qui, dans la suite, passèrent avec les barbares de la Russie méridionale dans l'Europe occidentale ; telles sont les boucles d'oreilles en forme d'un croissant renversé, orné de pierreries, qui sont nombreuses dans les collections de bijoux



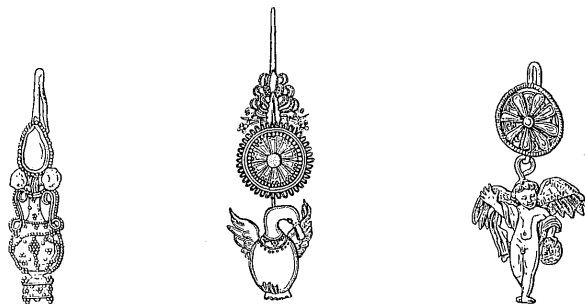
57. Pendent d'oreille (tomulus de la *Grande-Bliznitsa*.)

appelés mérovingiens ou francs. Le type général de ce genre d'ornements est encore grec, mais avec les traces incontestables d'une influence orientale.

On employait pour les boucles d'oreilles l'or, l'argent, les pierres dures et les perles ; le choix des pierreries atteste les relations du Bosphore avec l'Orient et

Alexandrie. De nombreuses boucles d'oreilles trouvées à Kertch appartiennent à ces modèles lourds et surchargés de pendeloques, dont l'usage, originaire d'Orient, excitait les railleries des écrivains grecs et romains à cause de la fatigue inutile que causait leur poids.

Certains pendants étaient tellement grands et massifs qu'ils ne pouvaient être portés aux oreilles, mais devaient être attachés à la parure du front. Nous citerons comme exemple une paire de magnifiques boucles, faisant partie du costume d'apparat d'une prêtresse de Déméter, dont le tombeau a été découvert en 1864 (fig. 73). Ces ornements, par leurs dimensions et par leur style, se rapprochent des pendeloques décorées d'une tête d'Athéna qu'on a découvertes dans le tumulus de *Coul-Oba*. L'anneau placé à la partie supérieure de la pendeloque prouve qu'on l'attachait au diadème de manière à recouvrir entièrement l'oreille. Le médaillon central présente en relief l'image de Thétis, traversant la mer sur un hippocampe et portant à son fils Achille sa cuirasse et ses armes. La coiffure de la déesse est un



76-77-78. Boucles d'oreilles (Kertch), IV^e-III^e siècle av. J.-C.

calathos; le voile dont le *calathos* est surmonté convient aussi à Déméter, dont le type était sans doute présent à la pensée de l'artiste. Le charmant ensemble de chaînettes et de pendeloques que forme la partie inférieure de ce bel objet reproduit des motifs dont les orfèvres grecs se sont souvent inspirés. La bordure du médaillon central est rehaussée d'émail bleu.

Une jolie boucle d'oreille découverte à Kertch en 1831 (fig. 76) a pour pendant une petite amphore décorée de filigrane, qui est suspendue à un anneau orné d'un grenat. On retrouve des boucles d'oreilles de ce type jusque dans les tombeaux de l'époque romaine.

D'autres boucles d'oreilles découvertes dans un tumulus de Kertch (fig. 77) sont remarquables autant par leur parfait état de conservation que par la beauté de leur travail, qui permet de les rapporter au IV^e ou au III^e siècle av. J.-C. Le milieu de

chaque pendant se compose d'une rosace recouverte d'émail bleu ; la pendeloque est un canard agitant ses ailes, dont les plumes sont recouvertes d'un émail bleu ; le cou de l'oiseau est également semé d'un granulé d'or fin. Il est douteux que les bijoutiers d'aujourd'hui puissent reproduire exactement ce genre de travail. L'émail qui couvrirait le corps de l'oiseau est encore visible par endroits. Les boucles d'oreilles trouvées dans la seconde tombe de femme du tumulus d'*Artioukhov* présentent aussi des rosaces d'une grande élégance et se terminent par des colombes en émail blanc, aux ailes en émail vert.

Sur l'emplacement du bûcher funéraire du grand tumulus d'*Hadji-Mouchkaï* près de Kertch, on a recueilli une magnifique boucle d'oreille, dont le pendant représente un petit Éros, tenant de sa main droite un masque tragique (fig. 78). Kertch a fourni beaucoup de pendants d'oreilles en forme d'Éros ; les meilleurs spécimens appartiennent à l'époque où l'art grec atteignit son apogée, c'est-à-dire au iv^e et au iii^e siècle av. J.-C. Éros, sous les mille aspects divers que revêt ce petit dieu, était l'ornement préféré des parures de femme ; le masque tragique figure ici comme un jouet dans la main du divin enfant.



79. Boucle d'oreille (Kertch.)

Un autre modèle de boucles d'oreilles d'une charmante invention est la tête de femme reproduite par la figure 79. Cette tête, creuse à l'intérieur, est coiffée d'une couronne ou *stephanos*¹ ; elle est parée de grands pendants d'oreilles et d'un collier où l'on distingue une tête de taureau, qui passait peut-être pour une amulette, comme le fait supposer un autre collier portant le même ornement. Les cheveux, rejetés en arrière, sont noués d'une manière très simple, disposition qui indique à elle seule une bonne époque de l'art ; car l'on sait que dans la Grèce alexandrine la mode des chevelures féminines compliquées prévalut de plus en plus, et qu'elles devinrent parfois presque monstrueuses à l'époque romaine.

Les hommes, chez les Grecs de la Grèce propre, ne portaient pas de colliers, mais les Grecs de l'Orient se distinguaient de leurs congénères par la richesse exubérante de leurs parures. Dans les tombes du Bosphore on a souvent trouvé au cou

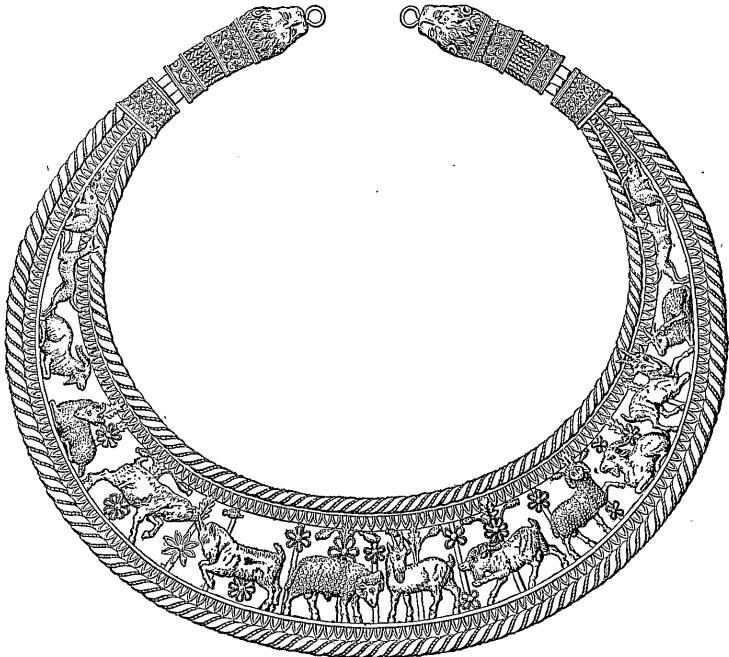
1. C'est la forme primitive du *kakochnik* russe.

des squelettes d'hommes de grands cercles en métal, semblables à ces *torques* que portaient les Perses, les Étrusques et les barbares de l'Europe occidentale. Ces



80. Collier du tumulus de Kouï-Oba.

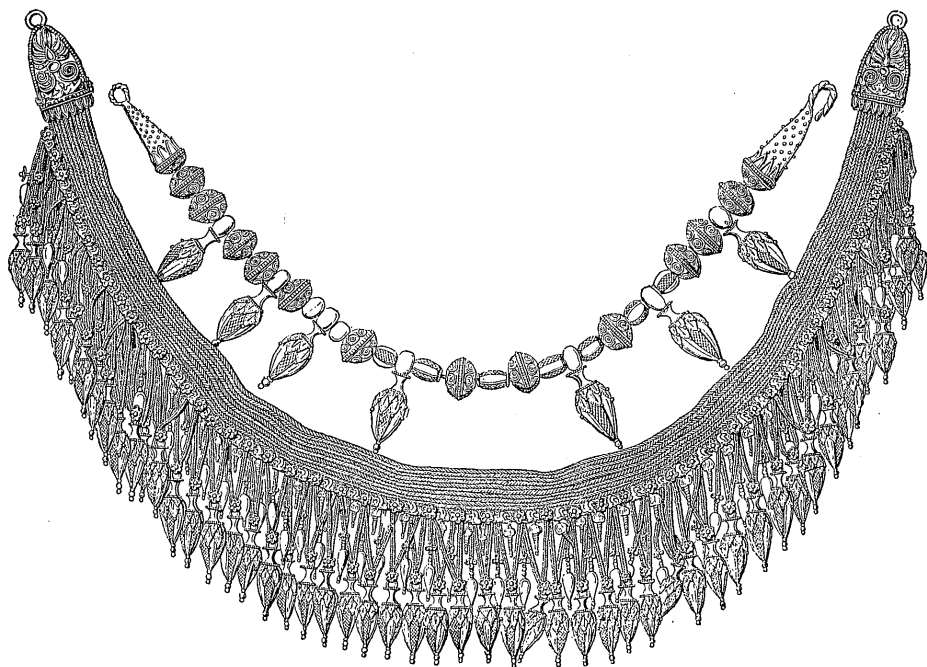
mêmes ornements étaient naguère encore très répandus en Russie, où on les nommait *grivna*.



81. Collier de la Grande-Bliznitza.

La forme ordinaire des colliers du Bosphore est celle d'une tige métallique unie ou torse, présentant l'aspect d'un cercle dont les extrémités se terminent par

des ornements divers. Parmi les parures funéraires, on rencontre des *torques* dont les ornements terminaux sont en or, tandis que le cercle lui-même est en bronze. Ici, au contraire, les colliers sont toujours entièrement en or. On peut citer comme spécimen le collier d'un roi, trouvé dans le tumulus de *Coul-Oba* et pesant 460 grammes. Le cercle est formé par une torsade de six gros fils métalliques, dont les extrémités sont entourées de feuilles en or formant une sorte de bouton, décoré de filigrane avec des rehauts d'émail bleu et azur ; de l'intérieur de ces appendices



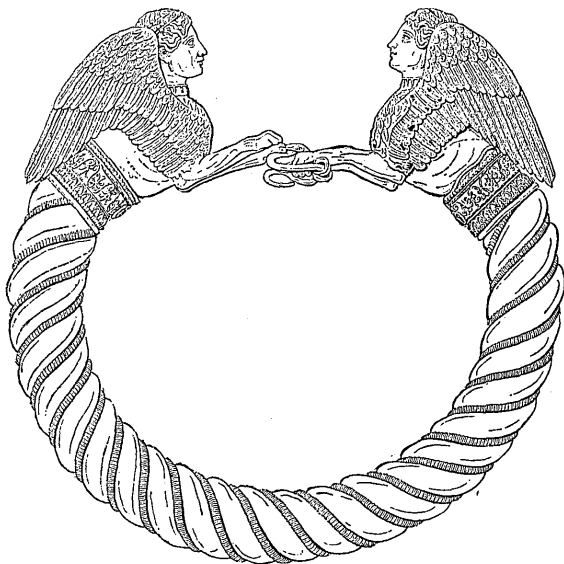
82. Colliers découverts à Théodosio.

s'élançant deux cavaliers scythes, montés sur des chevaux dont on n'a figuré que la partie antérieure (fig. 80). Le style de cette belle parure est celui du commencement du m^e siècle av. J.-C. Un squelette de femme, trouvé dans le même caveau de *Coul-Oba*, portait aussi au cou un collier d'or, d'un poids inférieur, dont les deux extrémités étaient ornées d'une tête de lion.

Le merveilleux collier de la prêtresse de Déméter, enterrée dans le tumulus de la *Grande-Bliznitsa*, trahit l'influence de motifs locaux empruntés à la vie pastorale

des steppes russes. La matière est de l'or, mais avec un fort alliage. Aux deux extrémités on voit une tête de lion d'un très beau style. Le cercle du collier, travaillé à jour, représente une scène rustique, boucs, moutons et bédouins s'ébattant dans une prairie figurée par des fleurs. Aux angles de cette gracieuse composition, un chien poursuivant un lièvre rappelle les plaisirs de la chasse auxquels se livraient les Scythes. Ce chef-d'œuvre remonte probablement au III^e siècle av. J.-C.

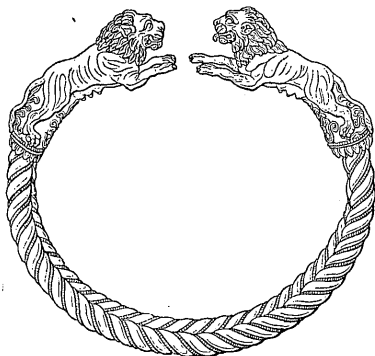
Deux autres colliers de la même prêtresse étaient composés l'un d'amulettes, l'autre de perles, de rosaces et de glands. Un superbe collier, découvert en 1853 près de Théodosie (fig. 82), montre avec quelle élégance les bijoutiers du Bosphore



82. Bracelet de *Coul-Oba*.

savaient combiner des motifs d'ornementation très simples. La ganse de la chaîne se compose de huit rangées de fils d'or tressés ; le bord inférieur de cette ganse est orné de fleurs et de tout petits griffons. La partie inférieure du collier est une frange de chaînettes, auxquelles sont suspendues un grand nombre de glands en forme d'amphores. D'autres petites pendeloques, qu'on ne peut bien étudier qu'à la loupe, présentent l'aspect d'idoles sans bras ; c'est peut-être l'image de l'Artémis éphésienne dont le culte, comme nous l'avons dit plus haut, existait fort anciennement dans le Bosphore.

Les sphinx qui décorent le bracelet de Coul-Oba se trouvent souvent réunis aux griffons et les remplacent quelquefois ; comme aux griffons, on leur attribuait une vertu prophylactique. Ces sphinx, qui tiennent dans leurs pattes un petit serpent enroulé, sont du plus pur style attique ; la décoration du bracelet, un filigrane cordé, est rehaussé d'émail bleu et de couleur turquoise.



84. Bracelet de la Grande-Bliznitza.

Le bracelet en or trouvé dans le caveau de la *Grande-Bliznitza* consiste en une double torsade, dont les extrémités sont décorées de lionnes bondissantes, auxquelles la fantaisie de l'artiste a attribué de longues crinières (fig. 84).

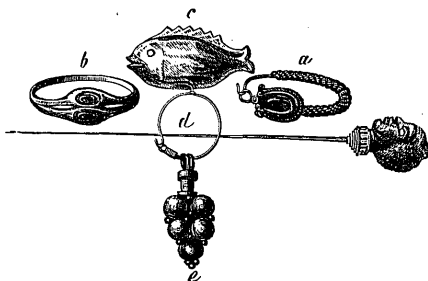
L'usage des bagues était très répandu dans la Grèce propre à partir du III^e siècle av. J.-C. ; les nécropoles du Bosphore en ont fourni une quantité de modèles très variés.



85. Bracelet et pierre gravée (tombe de femme sur le Mont-Alithridato, à Kertch.)

Ces bagues avaient parfois la forme d'un simple anneau ; parfois aussi elles étaient ornées de pierreries et même de cachets gravés sur métal ou sur pierre dure. Les gravures de ce genre découvertes dans les tombes du Bosphore ont une grande importance, tant par leur caractère d'authenticité que parce que plusieurs

d'entre elles appartiennent à la période la plus florissante de l'art grec, c'est-à-dire au IV^e et au III^e siècle av. J.-C. Les plus intéressantes figurent des motifs indigènes, tels que des barbares, des oiseaux et des animaux des steppes. Les pierres gravées portant une signature d'artiste sont particulièrement précieuses pour l'histoire de l'art.



86. Bijoux en or découverts à Kertch (a, b, bagues; c, poisson; d, épingle; e, boucle d'oreille.)

La célèbre bague que reproduit la figure 87 a été découverte en 1860 dans un tumulus de la chaîne de *Jouz-Oba*; il ornait, avec deux autres anneaux en or, la main gauche d'un squelette d'homme. Sur une calcédoine mobile autour de son axe, on voit une grue au vol, d'une variété encore fréquente dans le sud de la Russie.



87. Bague avec intaille
(*Jouz-Oba*.)



88. Bague d'une tombe
de femme (Mont-Mithridate.)



89. Anneau avec cylindre
(Panticapée.)



90. Développement
de l'impression du même.

Le dessin est exécuté en creux et l'intérieur de la gravure n'est pas poli, suivant la pratique des artistes antérieurs à l'époque romaine. Certaines particularités épigraphiques de l'inscription (*Dexamène de Chios a fait*) donnent à supposer qu'elle appartient encore au IV^e siècle av. J.-C.

En 1864 on a trouvé, dans un sarcophage en pierre d'un des petits tumulus des bords de la baie de Taman, une autre bague ornée d'une agate, sur laquelle

était gravée une grue debout sur une seule patte et ayant devant elle une cigale. Elle est également signée du nom de Dexamène et d'une exécution non moins parfaite que la précédente.

La fameuse bague en or que reproduisent notre figure 88 et la vignette du titre, où l'on voit en outre le fragment d'un collier, porte sur son chaton l'image en creux d'un grand seigneur scythe, assis sur un pliant (*diphros*) et examinant avec attention une flèche. La signature du graveur se lit *Athénadès*; comme celle de *Dexamène*, elle est tracée de gauche à droite, alors que les noms des possesseurs des gemmes, qui ne devaient pas être renversés sur l'empreinte, sont généralement gravés dans le sens inverse.

Les cylindres de style asiatique nous offrent d'autres spécimens de gravures, non moins importantes au point de vue historique, quoique moins belles d'exécution que les précédentes. A Babylone et à Ninive, on donnait aux cachets tantôt la forme d'une bague, tantôt celle d'un cylindre tournant sur son axe. En faisant rouler ces cylindres sur de la cire, on obtenait l'empreinte en relief de la gravure. Ce genre de cachet a été aussi adopté par les Perses et les Grecs, témoin les nombreuses trouvailles faites dans les tombes du Bosphore. Quelques-uns de ces cylindres sont de fabrication orientale, comme le prouvent les sujets et les inscriptions, mais d'autres sont décorés de motifs purement grecs. On en trouve encore qui portent des dessins de style oriental, dus à l'imitation de modèles étrangers par des artistes grecs. Un cylindre en calcédoine de cette dernière espèce, malheureusement endommagé par le feu, a été recueilli à Panticapée parmi les restes d'un banquet funéraire (fig. 89 et 90). Ce cylindre est fixé par son axe à une monture en or, dont la forme prouve qu'il n'était point destiné à être porté au doigt, mais bien à la ceinture ou au cou. Le dessin représente un roi oriental combattant des guerriers grecs; il a déjà percé d'une flèche l'un de ses adversaires et attaque le second qui s'avance vers lui la lance en arrêt; au-dessus de la scène plane le disque ailé du soleil, protecteur de la maison royale, qui paraît très souvent sur les monuments de l'Assyrie et de la Perse. Le travail de ce cylindre autorise à croire que c'est une imitation grecque d'un type oriental.

Le Bosphore était si riche en or et ses habitants avaient des goûts si luxueux qu'ils employaient le noble métal à rehausser quantité d'autres objets. Sur les lincoeurs et les draps mortuaires, on trouve de minces plaques d'or ornées des motifs estampés les plus divers. Les uns sont simplement décoratifs et représentent des animaux, tantôt réels, tantôt fantastiques, des oiseaux tels que l'aigle, le coq, le hibou, etc.; d'autres sujets paraissent avoir quelque rapport avec la condition du défunt; ainsi les plaques des vêtements d'une prêtresse de Déméter portaient l'image de jeunes filles coiffées du *calathos* et celle de Scythes exécutant une danse sacrée. Les têtes de lion ou de Gorgone que l'on trouve aussi sur des plaques de ce genre peuvent être considérées comme des amulettes.

Dans la tombe d'une prêtresse de Déméter, découverte en 1864, on a recueilli 210 petites plaques et 16 grandes, toutes décorées de la tête d'une Gorgone (fig. 91); l'ensemble des plaques trouvées dans cette sépulture s'élève à deux milliers. La Gorgone est figurée ici tirant la langue, seul caractère du type archaïque qu'elle ait conservé; mais sur les 54 plaques du tumulus de *Coul-Oba* (fig. 92), elle a déjà l'aspect ordinaire d'une femme, couronnée de feuilles d'ache et de lierre. Les serpents entrelacés dans ses cheveux suffisent à indiquer la signification mythologique de cette tête.

Les plaques en or estampées qu'on a trouvées près de Théodosie représentent le masque du dieu Pan, celui qui inspire la terreur *panique* (fig. 93); comme aux têtes de Gorgone, on leur attribuait une vertu prophylactique.

Le travail soigné de ces plaques nous permet de les rapporter au III^e siècle av. J.-C. L'usage de garnir les vêtements de petites plaques en or s'est conservé du reste jusqu'à l'époque romaine. On trouve des plaques semblables, mais d'un travail



91-93. Plaques en or historiées (*Grande-Bliantza, Coul-Oba, Théodosie.*)

grossier et sommaire, dans les tumulus scythiques du sud de la Russie. La collection de l'Ermitage Impérial comprend environ 10,000 exemplaires de ces objets. Diverses statues et les peintures des vases, ainsi que les représentations de costumes orientaux, nous montrent que ces plaques étaient disposées sur les bordures et les coutures des vêtements : les plaques triangulaires servaient généralement de franges et l'on en disposait de carrées sur la ceinture.

Parmi les anciennes étoffes grecques dont les nécropoles du Bosphore nous ont conservé quelques spécimens, découvertes depuis Kertch jusqu'au Caucase et dans l'île de Khortitza, on en trouve quelques-unes qui représentent des scènes mythologiques tissées, brodées ou peintes sur l'étoffe.

Les lambeaux d'un vêtement de femme extraits du tumulus de *Pavlovsk* sont de précieux échantillons de la broderie grecque du IV^e-III^e siècle av. J.-C. Sur un tissu de laine de couleur violette, qui constituait la qualité inférieure de la pourpre (la

vraie couleur pourpre tirait sur le brun), on remarque une broderie à points plats en fils de laine de différentes couleurs, dont le motif représente une Amazone et des ornements végétaux tout autour. Les restes d'un chapeau bordé de fourrure, découvert dans le tumulus des *Sept-Frères* (district de *Témriouk*), offrent un excellent échantillon d'étoffe tissée. Sur un fond brun-cerise on voit, tissés dans l'étoffe, des canards diaprés et des têtes de cerfs. Cette étoffe a cela de remarquable qu'elle réunit à la fois deux sortes de tissus, d'un côté le reps, de l'autre le satin ; le dessin est pareil des deux côtés, comme dans les tapisseries des Gobelins.

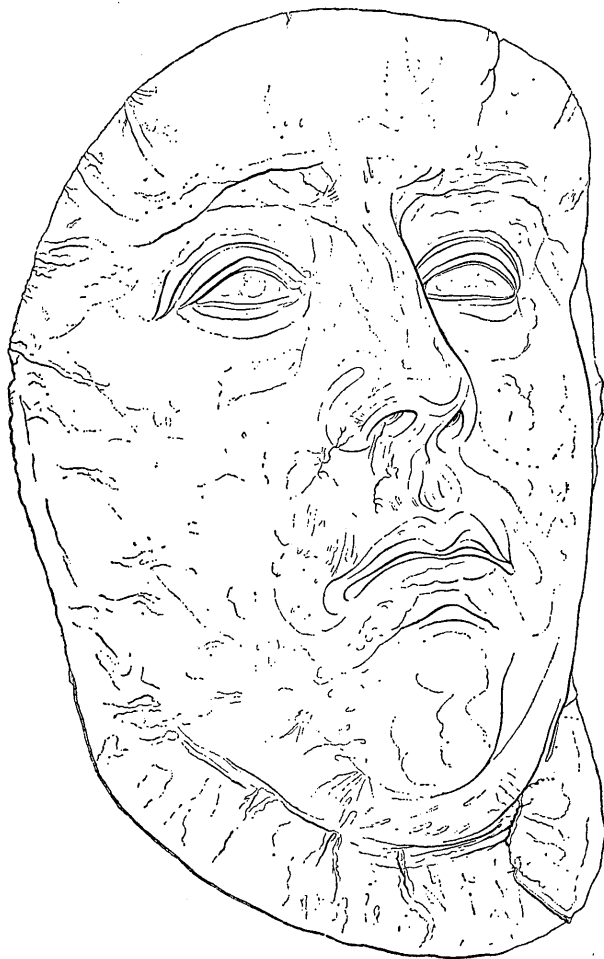
Un procédé plus simple d'orner les étoffes consistait à les peindre ; le drap mortuaire trouvé sur le cercueil d'un guerrier dans un des tumulus des *Sept-Frères* peut servir d'exemple de ce procédé (iv^e ou iii^e siècle av. J.-C.). Ce drap mortuaire est composé de différents morceaux d'étoffe de laine qui avaient déjà servi, comme le prouvent les reprises faites sur l'étoffe. Les peintures qui la décorent sont médiocres et rappellent celles des vases ; il ne s'est conservé que quelques figures avec des noms. On connaît aussi des étoffes brodées avec des fils d'or qui servaient de garniture aux vêtements.

Quelques chapeaux, une calotte en feutre, un fichu, des sandales et des bottes ont été trouvés dans le tumulus de *Pavlovsk*, mais assez mal conservés.

Une trouvaille faite à Kertch en 1837, à l'endroit nommé *Glinichtché*, nous offre un rare spécimen de parure funéraire ; le tumulus renfermait un sarcophage en marbre, avec un couvercle en forme de toit à double pente, dont les frontons étaient ornés d'acrotères. Il contenait un squelette de femme, paré d'un grand nombre d'objets précieux ; parmi les offrandes funéraires se trouvait un grand plat d'argent portant d'un côté le nom d'Antiochus roi de Syrie, ou celui d'Antigone de Macédoine, et, sur le revers, le nom du roi Rhescouporis. La couronne qui ornait ce squelette ne diffère de celle qui est reproduite sur notre figure 52 que par un détail : le cavalier représenté sur la plaque n'est point accompagné d'une Victoire. Le travail excellent de la vaisselle en argent porte le cachet du goût romain des premiers temps de l'empire, de même que le rapprochement, ou plutôt la réunion sur les manches en or des couteaux, de filigrane cordé purement hellénique et d'animaux grossièrement ciselés dans le style barbare, indique le premier siècle ap. J.-C. et le règne de Rhescouporis 1^{er} comme terme extrême de la fabrication de cette vaisselle d'après les modèles gréco-romains.

Le masque en or qui couvrait le visage de la défunte (fig. 94) est d'autant plus intéressant pour nous qu'il atteste un usage funéraire dont les auteurs grecs ne font pas mention. Ce masque est formé d'une feuille d'or martelée, dont la ténuité est par endroits extrême ; l'intérieur porte encore des vestiges de l'étoffe que l'on avait mise sur l'enclume pour amortir les coups de marteau. L'artiste a dû travailler d'après un masque en plâtre, moulé sur le visage de la défunte immédiatement après sa mort ; c'est ce que prouvent la légère contraction des muscles de la face, la

dépression du coin de la bouche à droite et enfin la position des yeux ; selon toute vraisemblance, le visage n'avait pas eu le temps de prendre l'expression placide de la



94. Masque en or d'un tumulus de Kertch.

mort. On a découvert à Olbie un masque semblable en or, mais d'un travail grossier et d'une époque incertaine. Plusieurs masques en or d'un style barbare, remontant à

une antiquité très reculée, ont été trouvés en 1880 à Mycènes ; on en possède également qui proviennent d'Égypte et de Ninive. En Sibérie, dans le district de Minousinsk, on connaît de nombreux tombeaux d'une époque postérieure à l'ère chrétienne où sont ensevelis des squelettes portant un masque de plâtre peint sur la face.

Dans toute l'étendue du Bosphore, ainsi qu'à Olbie, à Tyras, à Chersonèse et vers le nord jusqu'à Kiev et Tchernigov, les produits de la céramique grecque ont reparu en grand nombre à la lumière ; on les recueille dans les tombes, dans les caveaux, dans les tumulus, sur l'emplacement des bûchers funéraires.

Comme les colonies grecques ne se sont établies sur le Bosphore qu'au ^{vi}^e siècle av. J.-C., aucun de ces vases n'appartient à la classe des poteries primitives que l'on connaît surtout par des découvertes faites à Hissarlik, à Mycènes et dans les îles de l'Archipel. Il n'en est pas de même des vases dits *corinthiens*, dont la fabrication a dû se prolonger au delà du ^{vi}^e siècle. Les vases de ce style étaient modelés avec de l'argile jaunâtre ; après la cuisson on les décorait de dessins, dont les contours étaient tracés au moyen d'un poinçon, puis on les peignait en brun, en rouge et en blanc. Les céramistes aimaient à orner ces vases de frises d'animaux ; c'étaient souvent des animaux fantastiques, tels que les sphinx et les griffons. La figure humaine est d'abord rare, d'un type raide et conventionnel, mais bientôt elle devient plus fréquente et l'on voit paraître sur les vases des scènes de chasses, de batailles, des épisodes de la mythologie. Les vases de ce style, où l'influence de l'Orient est encore sensible, sont fort rares dans le Bosphore Cimmérien. Cependant, en 1870, on en a trouvé un spécimen de grande taille dans une tombe du *Mont-Témir*, au nord-est de Kertch. Ce vase est couvert de peintures représentant des lièvres, des biches, des panthères et des renards. Mais la classe de poteries que l'on rencontre le plus souvent dans le Bosphore est celle qui était fabriquée à Athènes même, pendant la plus brillante époque de son histoire ; Athènes avait presque le monopole de la belle céramique et en répandait les spécimens dans tous les pays qui avaient commerce avec elle.

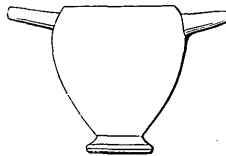
Les plus anciens vases étaient en argile, colorée en rouge avec du minium ou de l'oxyde de fer. Sur ce fond on dessinait des silhouettes de figures, avec une belle couleur noire que les modernes n'ont pas réussi à reproduire ; les contours intérieurs des figures étaient gravés au poinçon. Ensuite, on recouvrait le vase d'un vernis qui, après la seconde cuisson, devenait le brillant engobe dont les siècles n'ont pas diminué l'éclat. Après la cuisson, on ajoutait parfois d'autres couleurs, notamment du blanc sur les parties nues des corps de femmes, quelques rehauts violets, rouges, bruns, blancs, etc. sur les vêtements, les armes et les divers accessoires. Ces couleurs de rehaut, qui n'ont pas subi la cuisson, se sont moins bien conservées que les autres. On connaît un assez grand nombre de vases que le potier ou le peintre (quelquefois les deux à la fois) ont signés de leurs noms. Les sujets des peintures étaient empruntés à la mythologie ou à la vie familière, aux exer-

cices des éphèbes dans les gymnases, aux divertissements des femmes et des enfants. Parmi les vases à figures noires découverts dans la région du Bosphore, nous signalerons l'amphore *panathénaïque* exhumée en 1875 du tombeau d'un guerrier au promontoire d'*Akbouroun*, près de Kertch. L'inscription montre que ce vase a été donné en prix à Athènes ; le vainqueur l'aura transporté à Kertch et l'aura fait



95. Amphore peinte découverte à Jounz-Oba.

placer comme un trophée dans sa tombe. Les figures représentent trois coureurs et une Athéné de style archaïque ; cette dernière image paraît toujours sur les vases donnés en prix aux fêtes des Panathénées. On a aussi trouvé dans le Bosphore deux petites amphores de date plus récente, dont le style est imité de celui des vases panathénaïques.



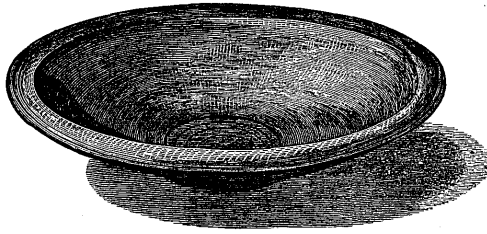
96. Vase dit *Cyathos*.

Dès la fin du *vi*^e siècle avant J.-C.', on avait commencé à peindre des figures rouges sur fond noir : cette nouvelle variété de la céramique athénienne se développa surtout au *v*^e siècle. Le style des peintures à figures rouges est plus libre,

1. Cette date résulte des découvertes récentes faites sur l'Acropole d'Athènes.

plus élégant ; la technique n'est pas moins parfaite que celle des vases à figures noires, dont la fabrication continua d'ailleurs assez longtemps, concurremment avec celle des vases du nouveau style.

La plupart des vases peints trouvés à Kertch ont la forme de petites amphores ; nous pouvons citer comme spécimen de ce type celle qu'on a découverte dans une



97. Patera.

tombe du versant méridional de *Jouz-Oba*. La peinture qui orne ce joli vase représente des Néréïdes montées sur des chevaux marins et Éros planant au milieu d'elles (fig. 95).

Les anciens ne nous ayant pas donné de renseignements sur le rôle des vases peints dans les cérémonies funéraires, nous sommes réduits sur ce point à des conjectures.

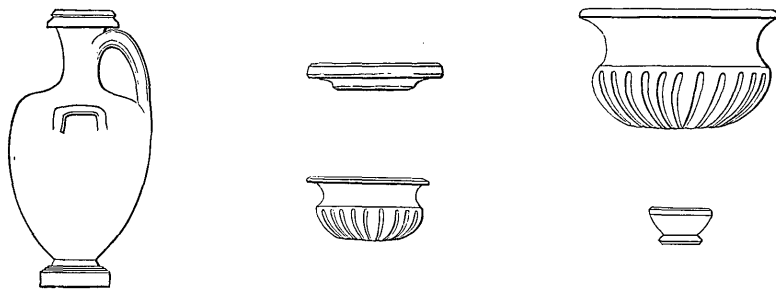


98. Vase dit alabastron.

Il paraît cependant certain que les vases, même les plus beaux et les plus grands, étaient souvent brisés au moment des funérailles et que leurs débris étaient dispersés dans la terre environnante. C'est ainsi que presque tous les tumulus importants ont fourni en quantité considérable des tessons de poterie peinte, sans qu'il ait jamais été possible de reconstituer entièrement un de ces grands vases munis d'un pied que

l'on nomme *cratères*, où se faisait le mélange de l'eau avec le vin. Les fouilles des tumulus de *Pavlovsk*, de *Jouz-Oba* et de *Bacsy*, près de Kertch, ont donné des tessons dont les peintures sont fort remarquables.

On possède, dans les différents musées de l'Europe, plus de trente mille vases antiques, de formes et de dimensions très variées. Les types des vases, qui ont fait l'objet d'études spéciales, sont eux-mêmes au nombre de plus de cent. Nous connaissons, par les auteurs anciens, beaucoup de noms qui désignent ces différents types, mais il est assez difficile de savoir, la plupart du temps, à quel modèle particulier s'applique chaque nom et l'on a de bonnes raisons de penser que les anciens eux-mêmes n'attribuaient pas à tous ces termes un sens très précis. Aussi les catalogues de vases antiques, tels que celui des vases du musée impérial de l'Ermitage, dressé par feu Stephani, se terminent-ils généralement par des planches gravées où l'on a réuni, en les numérotant, les différentes formes des poteries; dans



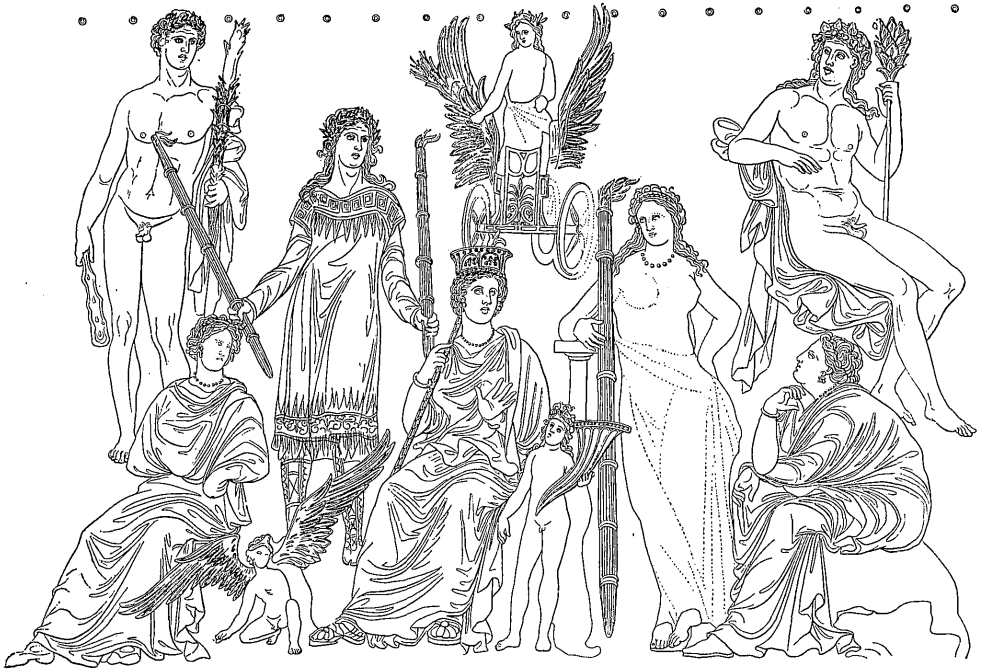
99-103. Formes des vases en argile découverts dans le tumulus de la *Grande-Bliznitsa*.

la description de chacune d'elles, on se réfère au numéro d'ordre que porte le type de ce vase, au lieu de le désigner par un nom antique qui pourrait être inexact ou obscur. Nous reproduisons ici (fig. 99 et suiv.) quelques-uns des types céramiques les plus fréquents dans le Bosphore cimmérien. Ajoutons que tous les vases ne sont pas des *vases à boire*; il y en a aussi qui étaient destinés à contenir des parfums, de l'huile, des onguents ou qui répondaient aux divers besoins de la toilette féminine. Il arrive souvent que les peintures qui décorent les poteries de ce genre se rapportent à la vie, aux habitudes et aux divertissements ordinaires des femmes grecques.

Les plus beaux vases peints trouvés sur les rivages du Bosphore sont des produits importés d'Athènes ou, du moins, sortis des mains de céramistes attiques. La magnifique *pélîké* découverte dans le tumulus de *Pavlosk* (fig. 104) est un des

spécimens les plus achevés d'un style de peinture particulier à Athènes, style caractérisé par l'usage des rehauts blancs (notamment sur les parties nues du corps des femmes), par l'emploi de la dorure, enfin par l'exécution en relief de divers accessoires et ornements.

L'intérêt de ce vase ne réside pas seulement dans le style, mais dans le sujet des peintures qui le décorent. D'un côté l'on s'accorde à reconnaître le retour



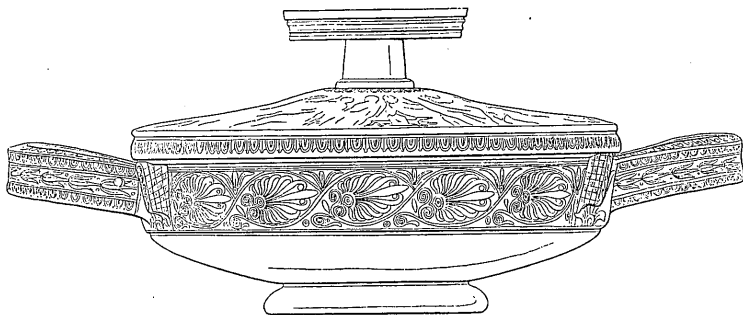
104. Peinture d'un vase découvert à Kertch, près de la hatterio de Pavlosk.

d'Iacchos; de l'autre, on voit une scène mythologique compliquée. A gauche paraît Héraclès, tenant sa massue abaissée et un rameau de la main gauche. Devant lui, plus près de Déméter, qui occupe le centre du tableau, se tient un personnage revêtu d'habits magnifiques, tenant un flambeau dans chaque main. A droite, faisant pendant à Héraclès, Dionysos assis tient un thyrsos de la main gauche. Au milieu est assise Déméter, la tête ornée d'un *calathos*, ayant auprès d'elle l'enfant Ploutos, son fils, le dieu de la richesse, qui tient une corne d'abondance en or. A droite

de la déesse, appuyée sur une petite stèle et tenant un flambeau à la main, on distingue Coré ou Perséphone, sa fille, drapée dans un himation qui laisse sa poitrine à découvert. Le tableau est complété par une déesse indéterminée assise à droite et, à gauche, par Aphrodite accompagnée d'Éros. Au-dessus de Déméter on voit Triptolème, debout sur son char ailé et paraissant présider à toute la scène, qui est certainement relative à l'institution des mystères d'Éleusis.

Un grand couvercle de *lécane*, ayant 0^m,56 de diamètre, nous offre un admirable échantillon de la peinture athénienne au iv^e siècle avant J.-C. ; il a été découvert en 1859 dans un caveau à voûte égyptienne d'un des tumulus de *Jouz-Oba* (fig. 105, 106 et 107).

L'exécution technique est la même que celle du vase que nous venons de décrire. Le sujet est emprunté à la vie domestique de la femme grecque ; il est vrai que l'on aperçoit de petits Éros mêlés aux mortelles, mais ce sont comme des gé-



105. Vase (*lécane*) découvert à Jouz-Oba.

nies familiers de la toilette féminine, que l'on trouve souvent figurés ainsi sur des peintures dont les sujets appartiennent bien à la vie réelle.

Le groupe principal représente un jeune homme qui vient d'offrir à une jeune femme une cassette contenant des bijoux ; un petit Éros est comme suspendu au bâton que le jeune homme tient à la main. Les jeunes filles qui entourent ce groupe sont occupées des soins de leur toilette, avec l'assistance de petits Éros ; d'autres jouent auprès d'une table ; l'une d'elles est au moment de couronner un hermès, c'est-à-dire une tête d'homme barbu posée sur une gaîne ; derrière cet hermès s'élance un lévrier, qui menace un petit Éros portant un vase ; plus loin, une femme, peut-être une servante, plonge ses mains dans une grande vasque de marbre. Les figures sont ornées de couronnes et de bandeaux en or ; les fibules ou agrafes, qui retiennent les vêtements sur les épaules, sont en or également. Les accessoires de cette gracieuse peinture nous donnent une idée de la manière dont les gynécées

d'Athènes étaient meublés et décorés; on y voit représentés des coffrets, des vases, des cages avec des oiseaux, un brûle-parfums (*thymiaterion*), etc. Sur la terre se promène un oiseau familier, sans doute un canard.

Au iv^e siècle, on fabriquait à Athènes des vases couverts d'un beau vernis noir, parfois ornés de dessins obtenus au moule. On a trouvé dans le double caveau de *Jouz-Oba* deux amphores noires de ce genre, décorées de cannelures et de guir-



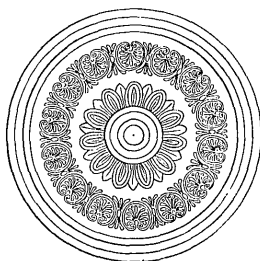
106. Peinture décorant le vase précédent.

landes dorées; un des tumulus des *Sept-Frères* a fourni aussi un petit vase, couvert d'ornements imprimés en creux d'un dessin très élégant.

Les potiers du iv^e siècle associaient parfois le bas-relief à la peinture dans la décoration des vases. Les environs de Kertch ont fourni quatre vases de cette espèce, fort remarquables par la perfection du travail.

En 1872, dans une tombe en pierre, au pied de la montagne dite le « *Pain de Sucre* », on découvrit une hydrie avec un couvercle en argile rouge qui était adhérent

au goulot. Cette hydrie contenait des os calcinés et une pierre à aiguiser; des morceaux d'un glaive de fer, entièrement rouillé, se trouvaient tout auprès. Le



107. Décor de l'anse du vase précédon.

vase, recouvert d'un vernis noir et brillant, est orné sur un côté d'une peinture devenue rapidement célèbre (fig. 108), qui représente la querelle entre Athéna (Mi-



108. Athéna et Poséidon, peinture d'un vase de Kertsch.

nerve) et Poséidon (Neptune), querelle également figurée sur le fronton occidental du Parthénon à Athènes.

Les principaux personnages de la scène qui nous occupe sont tout entiers en relief; dans les autres, les seules parties saillantes sont les attributs dorés, tels que le thyrses de Dionysos, à gauche, et le sceptre de l'homme assis sur la droite. Au centre du tableau on voit un olivier doré, au pied duquel se dresse un serpent qui menace Poséidon. Niké (la Victoire) descend du sommet de l'arbre pour couronner Athéna. Poséidon, dont le corps est d'un ton brun-clair, n'est vêtu que d'un manteau rougeâtre rejeté derrière lui. De sa main droite il lève son trident en or, dont il va frapper le sol de l'Acropole pour en faire jaillir une source; de sa main gauche il tient par la bride un cheval blanc qui se cabre; à ses pieds on voit bondir un dauphin. Derrière le cheval paraît Amphitrite, épouse de Poséidon, vêtue d'une tunique ou *chiton* rougeâtre et d'un *himation* vert jeté par-dessus sa tunique. De sa main droite elle relève un bout de sa tunique, geste habituel aux femmes grecques et très fréquent dans la statuaire. De l'autre côté de l'olivier, on admire la figure d'Athéna, dont la tête est malheureusement brisée; le vêtement de la déesse est de couleur verte, rehaussé d'une égide en or; elle s'avance d'un pas rapide, tenant un grand bouclier de la main gauche et élevant sa lance de la main droite. D'après la tradition, c'est en frappant la terre de sa lance qu'Athéna en fit sortir l'olivier, bienfait qui lui assura la victoire sur Poséidon et fit d'elle la déesse tutélaire d'Athènes. A droite d'Athéna marche le jeune Dionysos, tenant son thyrses baissé vers la terre, accompagné de la panthère, son animal favori; le corps de la panthère est peint en blanc et semé de points noirs. Les deux autres personnages sont probablement une divinité locale (en haut à gauche) et le roi Cécrops, juge de la querelle (en bas à droite). Un temple avec acrotères est peint dans le champ au-dessus de Cécrops.

Cette peinture est d'une importance exceptionnelle pour l'histoire de l'art, car le fronton occidental du Parthénon, où le même sujet était figuré, a, comme l'on sait, été détruit en grande partie. Il n'est guère douteux que le peintre du vase ne se soit inspiré du sculpteur, mais il l'a fait avec cette liberté que les Grecs portaient en toutes choses et qui n'a rien de commun avec la servilité des copies modernes. Les figures de Dionysos et de Cécrops sont des additions du peintre et n'existaient pas dans le fronton du Parthénon.

Un autre vase avec figures en relief est le célèbre *aryballe* de Xénophante, qui a environ 0^m,37 de haut; il a été trouvé en 1836 dans le jardin de Dubrux près de Kertch. La forme des lettres de l'inscription principale, qui est la signature de l'artiste, ainsi que l'excellence du style, permettent d'affirmer que ce chef-d'œuvre date au plus tard du commencement du iv^e siècle avant J.-C. (fig. 109).

Le milieu de la composition est occupée par un grand dattier (qui était doré) et par deux hautes colonnes affectant la forme de la plante nommée *silphium*, peintes en blanc et en rouge et portant des trépieds dorés. De part et d'autre, on voit des lauriers à feuilles blanches. Douze harbares, vêtus comme les Perses et les Phrygiens, chassent des sangliers, des biches et des griffons. Les sangliers et les biches

sont reproduits avec beaucoup de vérité; les griffons ont naturellement un aspect fantastique, avec leur corps bleu, leurs ailes et leurs cornes dorées. L'attitude uniforme de ces animaux est celle que les artistes étaient convenus de leur attribuer. Au-dessus on lit les noms des chasseurs : *Abrocomas*, *Seïsamès*, *Atramis*, *Darcios*, *Euryalos*, *Clytios*, *Cyros*, en tout cinq noms perses et deux noms grecs.

Les scènes de chasse sont fréquentes sur les monuments de l'art hellénique; la plupart représentent des chasses organisées en Grèce par des Grecs, bien que les héros soient souvent mythiques. Mais, d'autre part, le commerce avait introduit de bonne heure en Grèce des étoffes et des tapis orientaux, où étaient figurées des chasses royales, avec des animaux fantastiques et une végétation étrangère aux pays grecs. C'est sans doute une de ces scènes de chasse que le peintre de notre vase a imitée; le dattier et le *silphium* indiquent une région en dehors du monde hellé-



109. Vase de Korymbos, dit de la Chasse de Darius.

nique, mais qu'il n'est guère possible de déterminer d'après d'aussi faibles indices. Il ne faut pas oublier que les peintres de vases étaient très libres dans leur fantaisie et qu'on s'expose à des erreurs lorsqu'on veut serrer de trop près certains détails dont le caprice seul a souvent dicté le choix.

Un petit bas-relief, rehaussé de dorures et représentant des héros grecs, entoure le col du vase. Autour du goulot, on lit l'inscription : *Xénophante athénien a fait*. Elle paraît prouver que ce vase avait été fabriqué à Panticapée même, car l'ouvrier travaillant à Athènes ne se désignait pas lui-même comme Athénien. L'émigration de Xénophante et d'autres céramistes de talent vers les rives du Bosphore explique l'abondance des beaux produits de la poterie attique dans ce pays; elle explique aussi le caractère particulier des vases du même groupe, où paraît l'influence du goût des acheteurs indigènes qui, par leur origine et leur manière de vivre, se rapprochaient beaucoup plus des barbares que des Grecs.

Dans le grand tumulus dit *du Serpent*, construit en blocs massifs, qui termine la crête accidentée de *Jouz-Oba*, on a trouvé récemment deux petits aryballes ornés de bas-reliefs, sous une couche de pierres voisine d'un caveau découvert



110. Vase découvert à Phanagorie.

antérieurement. L'un de ces vases porte la copie exacte du groupe principal de la chasse de Darius, figurée sur le vase de Xénophante, mais sans les inscriptions et les personnages secondaires. L'autre vase représente une scène de la vie d'Aphro-

dite et se distingue par la beauté de son style. Ces petits vases avaient été brisés au festin des funérailles, mais on avait déposé leurs fragments loin du feu, en les abritant sous un amas de pierres ; avec eux, on a recueilli au même endroit dix petites salières, les tessons d'une oénochoé, les morceaux d'un plat commun, etc.



111. Vaso découvert à Phanagorio.

A côté des vases que nous venons de mentionner, on en trouve un certain nombre qui, par leur forme, appartiennent plutôt au domaine de la sculpture. Parmi ces derniers, les plus simples étaient les rhytons, vases à boire présentant l'aspect

de têtes d'animaux, auxquelles s'ajuste un goulot figurant leur cou. L'idée première en appartient à l'art oriental. Le commencement de la fabrication grecque des rhytons date de la première période de la céramique à figures rouges. Les auteurs anciens mentionnent les rhytons et les désignent sous les noms des animaux dont ils reproduisaient partiellement l'image, *aigle, bouc, griffon, Pégase*, etc.

Les rivages du Bosphore nous ont conservé beaucoup de petits vases de formes variées, représentant des Sirènes, des Ménades, des Scythes dansant, des têtes, des bustes, des chiens, des oiseaux, etc. Les plus beaux échantillons de cette série sont deux vases grecs exhumés en 1869 dans un grand tumulus près de l'ancienne Phanagorie. La tombe qui contenait ces objets était construite en briques non cuites et recouverte de poutres. L'un de ces vases représente Aphrodite (fig. 111), l'autre un sphinx (fig. 110). Tous les deux sont d'un travail très soigné remontant au IV^e-III^e siècle avant J.-C.; les couleurs qui les recouvrent sont remarquables par la substance adhérente qu'elles contenaient. Cette espèce de colle protégeait la peinture et lui donnait l'apparence de la porcelaine.

Le col et l'anse seuls révèlent la destination de l'objet et sont, comme d'habitude, couverts d'un beau vernis noir. Les fleurs de la couronne rouge du sphinx, ses cheveux, son collier, sa queue et ses ailes sont en partie dorés; ses ailes sont blanches, avec des raies bleu foncé et bleu clair. Le corps aussi est blanc, mais, à partir de la poitrine, il prend une teinte rosâtre, qui se transforme en couleur de chair sur le visage; les lèvres sont d'un rouge foncé, les cils et les sourcils bruns, les yeux bleus. La partie du vase comprise entre les pattes du sphinx est ornée de palmettes blanches sur un fond rouge; la partie supérieure du piédouche est peinte en bleu, les côtés en rouge. Toutes ces couleurs ont conservé une remarquable fraîcheur. Le type du sphinx est d'origine égyptienne; toutefois, tandis que le sphinx égyptien était toujours mâle et sans ailes, le sphinx grec était généralement un animal ailé, avec une poitrine et une tête de femme. Ce type plastique n'est pas venu directement de l'Égypte en Grèce, mais a passé d'abord par la Phénicie. En imitant des modèles importés d'Égypte, les Phéniciens avaient omis d'indiquer la petite barbe dont le sphinx égyptien était toujours pourvu; de là, chez les artistes grecs, l'habitude de figurer le sphinx sous les traits d'une femme.

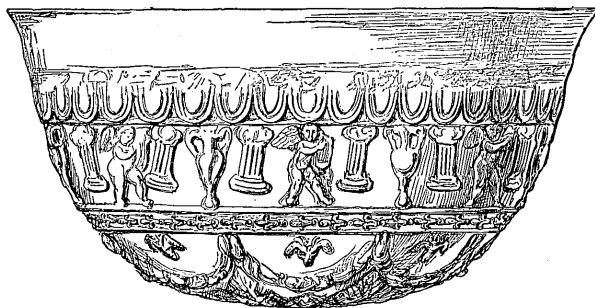
Le second vase (fig. 111) représente le buste d'Aphrodite émergeant d'une coquille bivalve. La coquille est blanche extérieurement, écarlate à l'intérieur; tout le corps de la déesse est rose, ses yeux sont bleus; ses cheveux et la parure de sa tête, ainsi que les ornements de son cou et de sa poitrine, sont dorés. Le bas du vase, où sont figurées des vagues, et la partie inférieure du buste de la déesse sont de couleur bleue. Mais ces couleurs sont moins bien conservées que celles du vase précédent et le goulot de celui-ci est brisé. L'artiste a représenté, sous une forme originale, la naissance d'Aphrodite, sortant d'une coquille qui symbolise la mer. On sait que ce gracieux épisode avait été figuré par Phidias sur

la base du colosse de Zeus à Olympie. Le même sujet paraît assez souvent, en pein-



112. Relief sur vaso (Kertch).

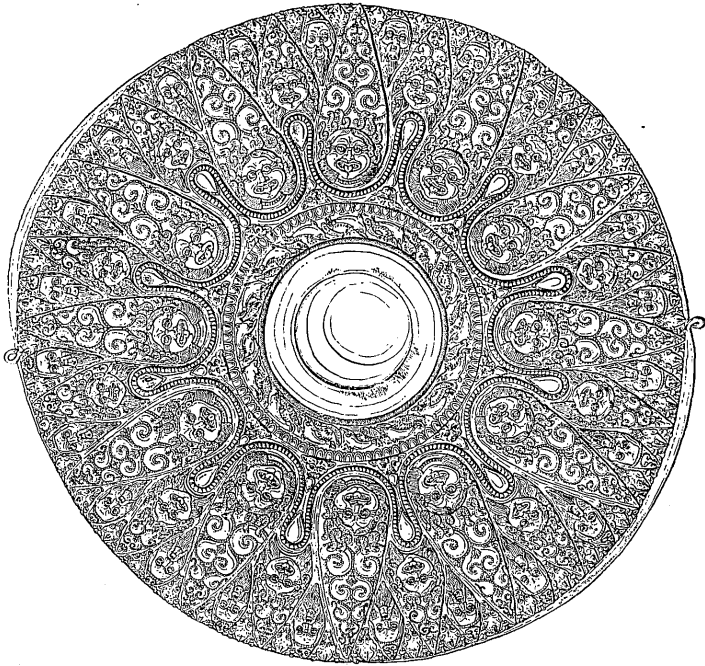
ture ou en sculpture, sur les objets de toilette à l'usage des femmes ; les vases dont nous venons de parler sont certainement de ce nombre.



113. Vase à reliefs (Kertch).

La décadence de la céramique grecque a pour indices la complication des peintures, la multiplicité des couleurs et des rehauts ; la correction sévère du

dessin fait place à un laisser-aller qui trahit un savoir et un goût moins sûrs. Nous connaissons encore assez mal la chronologie de la céramique grecque, mais il est probable que la décadence dont nous parlons s'accusait déjà nettement vers le milieu du III^e siècle av. J.-C. De la fin de ce siècle et du siècle suivant, datent des vases d'une espèce particulière, qu'on ne trouve guère que sur les rives du Bosphore et où l'ancienne technique est remplacée par une peinture à la détrempe

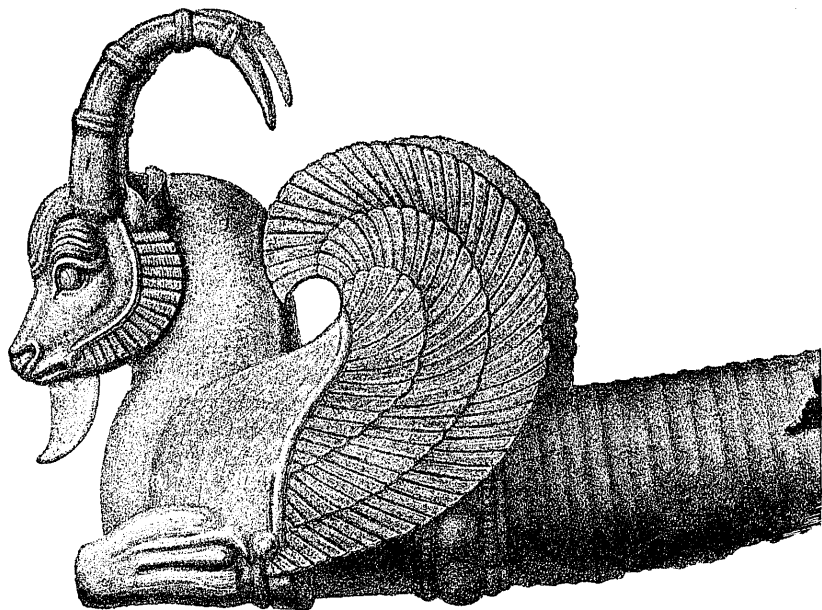


114 Plaque ou *phiale* en or découverte à Kouli-Olia.

naturellement peu durable. Les couleurs sont très variées et se détachent généralement sur un fond noir plus ou moins solide. La forme dominante, dans cette série de vases, est celle de l'amphore (fig. 93.)

Dès le début du II^e siècle, peut-être même à la fin du III^e, nous voyons apparaître, à la place des vases peints, une vaisselle ornée de reliefs obtenus au moule et couverts d'un émail rouge ou noir. C'est ce qu'on appelle très improprement la

poterie samienne ; la désignation qui lui convient le mieux est celle de *poterie arétine*. En Italie, la fabrication de ces vases était surtout active à Aretium, aujourd'hui Arezzo, mais elle ne tarda pas à se répandre sur tout le monde romain. Les chimistes modernes, malgré de nombreuses tentatives, n'ont pas encore réussi à reproduire la brillante couverte de la céramique d'Aretium. Il est probable que les bas-reliefs qui ornent ces vases étaient copiés sur des modèles en métal, parfois même obtenus en surmoulant les vases métalliques à reliefs dont les Grecs et les Romains faisaient grand cas.



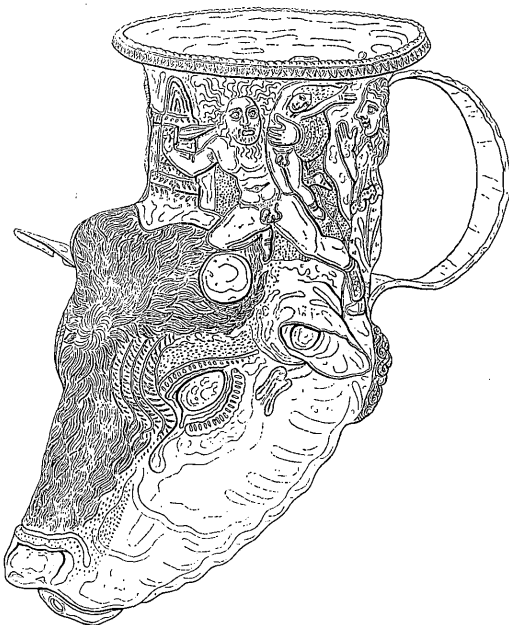
115. Extrémité d'un rhyton en argent (tumulus des *Sept-Frères*).

Parmi les monuments qui appartiennent au 1^{er} et au 11^e siècle ap. J.-C., époque où l'influence romaine s'exerça sur le Bosphore, on trouve beaucoup de coupes de ce genre en terre noirâtre, rouge ou jaune. Les noms ou les monogrammes des potiers, de Ménémachos par exemple, dont la marque a été aussi trouvée en Italie, prouvent que cette vaisselle était importée. On peut citer comme échantillon une coupe trouvée dans un tumulus sur le rivage de la baie de *Taman*, près de l'ancienne Phanagorie (fig. 113). Les reliefs figurent des colonnes ioniques, de petits vases, des

Éros jouant de la lyre et des ornements divers, qui se répètent tous à plusieurs reprises. Le dessous du vase est décoré d'un masque tragique.

A la même époque on voit apparaître des vases en verre, qui deviennent de plus en plus fréquents dans les sépultures opulentes, à côté des vases en métaux précieux. Les vases en argile perdent alors toute valeur artistique ; ce sont le plus souvent de simples patères sans décoration.

Dans le Bosphore, où la population était très riche, on a trouvé une quantité considérable de vases en or et un nombre encore bien plus grand de vases en



116. Rhyton en argent découvert à Kertch.

argent. Le célèbre tumulus de *Coul-Oba* en contenait toute une série ; le plus curieux est un petit vase en *électron* (alliage d'or et d'argent), orné de figures représentant des Scythes. C'est là aussi qu'on a découvert un objet circulaire¹ en or, décoré avec une richesse et une élégance extraordinaires (fig. 114) ; l'or est au titre de 84/96 et pèse environ 700 grammes. La partie extérieure de ce remarquable objet

1. Cet objet a généralement été considéré comme la bosse centrale ou *umbo* d'un bouclier ; Olivier Rayet a proposé d'y reconnaître une *patère* ou *phiale* servant à des libations.

est ornée d'une fleur épanouie en nombreux pétales ; la bordure de la partie centrale présente une série de poissons et de dauphins. Chacun des pétales des deux premières rangées est rehaussé d'un décor bosselé imitant le filigrane et d'un masque de Gorgone du type archaïque, mais dont les formes un peu lourdes trahissent le style grec de la décadence. Les pétales de la troisième rangée sont ornés de têtes de barbares à longue barbe pointue, coiffés de bonnets brodés de forme conique. Les intervalles entre les pétales sont parsemés de tout petits masques de panthères et de sangliers.

Le travail des métaux précieux atteint le plus haut degré de perfection au temps des Séleucides en Syrie et des Ptolémées en Egypte ; il exerça alors une grande influence sur le développement de l'art grec. Les fouilles des tombes du Bosphore et de la Scythie ont fourni beaucoup de beaux modèles de cette industrie ; en première ligne, un grand vase en argent, également remarquable par l'excellence de son travail et par le curieux sujet qui le décore. Il a été découvert en 1863 dans le tumulus de *Tchertomlitsk* (près de *Nicopol*, dans le gouvernement d'*Ekatérinoslaw*). Il faut attribuer à la même époque, c'est-à-dire au ⁱⁱⁱ siècle av. J.-C., les vases métalliques qu'on a trouvés en 1873 dans l'un des tumulus dits des *Sept-Frères*, sur les bords du *Couban*. L'un de ces vases représente une corne en or, terminée par une tête de bélier ; une autre corne se termine par le corps d'un chien ; on y recueillit encore plusieurs vases en bronze et une grande corne en argent représentant la partie antérieure d'un bouquetin ailé (fig. 115). Les dimensions de cette corne dépassent celles de tous les rhytons connus jusqu'à présent. Le style (en particulier les ailes recoquillées) trahit une influence orientale et l'ensemble rappelle assez certains motifs décoratifs connus par l'architecture de la Perse.

Citons aussi un magnifique rhyton en argent, décoré de figures en reliefs et de ciselures (fig. 116), qui provient des environs de Panticapée. Plusieurs parties de ce rhyton étaient dorées, entre autres les figures sculptées sur le col, les cornes du taureau, l'intérieur de ses oreilles, quelques mèches de sa crinière, le rebord supérieur du vase, etc. La tête du taureau est rendue avec une admirable vérité, mais les personnages de la scène sculptée sur le goulot sont d'un style fort lourd. Cette scène comprend deux épisodes : le meurtre d'un enfant sur une tombe et la lutte du meurtrier contre deux femmes. On n'en a point encore proposé d'explication satisfaisante tirée de la mythologie grecque. A en juger par la minutie du travail, ce rhyton doit appartenir au ⁱⁱⁱ ou au ^{iv} siècle av. J.-C.

L'usage de la vaisselle d'argent commença à se répandre chez les Romains vers les derniers temps de la République ; les ouvrages en métal des bons artistes grecs étaient alors fort recherchés par les amateurs. Plus tard, les ciseleurs de l'époque impériale firent eux-mêmes des vases d'argent d'après les anciens modèles helléniques, mais sans jamais parvenir à les égaler.

On a trouvé en Moldavie, dans le district de *Dorogoï*, au bord du *Pruth*, deux

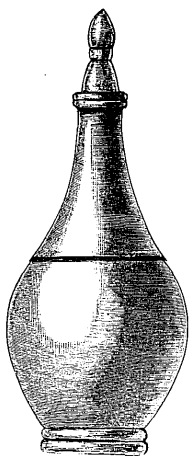
vases en argent très riches, bien que d'un style lourd et d'un travail assez médiocre. L'un d'eux, reproduit par notre figure 117, est un bon spécimen de ces vases de



117. Vase en argent découvert en Moldavie.

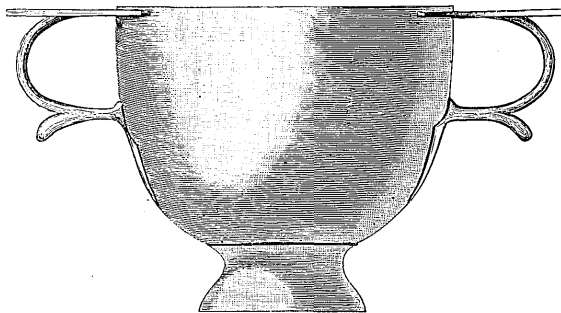
luxe, surchargés d'ornements et de ciselures, dont on décorait les tables opulentes vers le premier siècle de l'ère chrétienne. Les figures qui servent d'anses repré-

sentent des Centaures, portant sur leurs épaules des amphores à vin. A la partie supérieure sont sculptées deux scènes pleines de mouvement, une chasse au sanglier et une chasse au cerf. Le registre du milieu nous offre un des sujets favoris



118. Vaso en argent du tumulus d'Artioukhov.

de l'art grec, particulièrement fréquent sur les vases découverts dans la région du Bosphore, le combat des Grecs et des Amazones. Plusieurs Grecs sont repré-

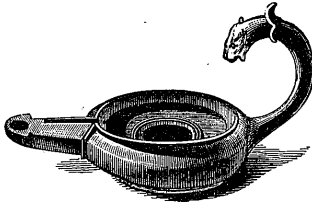


119. Vaso en argent du tumulus d'Artioukhov.

sentés avec des armures romaines, détail qui suffirait à marquer l'époque de ce travail. La partie inférieure du vase est décorée d'une frise de Néréides, assises sur des monstres marins du type habituel.

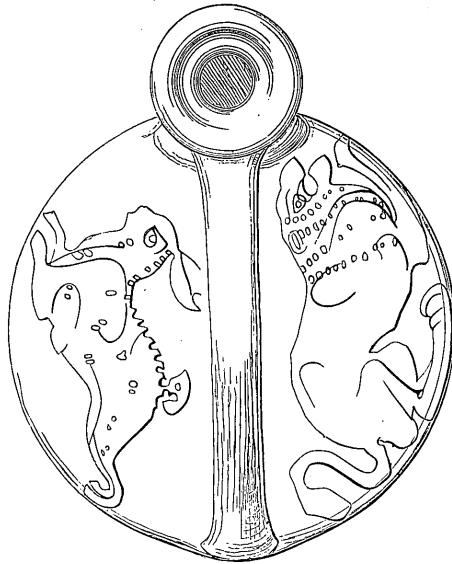
En fouillant les couches supérieures des tumulus qui recouvrent des sépultures

de Scythes ou d'autres barbares et qui ne fournissent, en général, que des flèches, on trouve quelquefois des fragments de beaux vases en bronze qui sont évidemment de provenance étrangère.



120. Lampo en bronze de Tanaïs.

Ces vases sont fréquemment dorés et ornés de figures d'applique ; leurs anses surtout ont souvent la forme de personnages. L'anse d'un vase de ce genre, trouvé

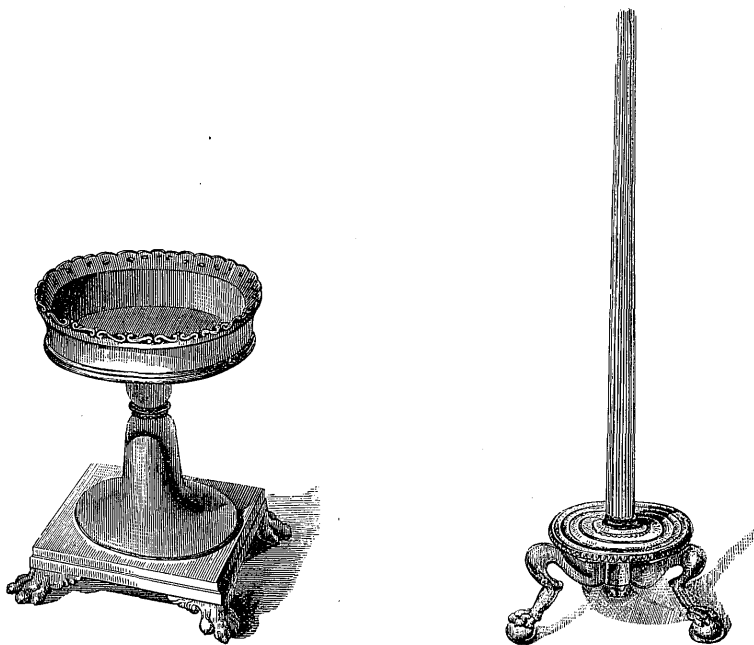


121. Vaso point du tumulus des *Sept-Frères*.

dans le tumulus dit des *Sept-Frères*, représente un jeune homme nu, debout sur une tête de bélier et tenant un bélier sur chacune de ses mains levées ; on peut

y reconnaître un sacrificateur ou *Hermès criophore*. Dans un autre tumulus faisant partie du groupe des *Sept-Frères*, où était enterré, au milieu de ses nombreux chevaux, un grand seigneur barbare, on a trouvé un grand vase en bronze, de 0^m,34 de diamètre, dont les trois pieds ont la forme de pattes de lion ; les deux anses figurent un lion et un serpent.

Les vases en bronze furent en usage pendant plusieurs siècles ; ainsi une hydrie en bronze doré, servant d'urne cinéraire, a été trouvée dans le tumulus



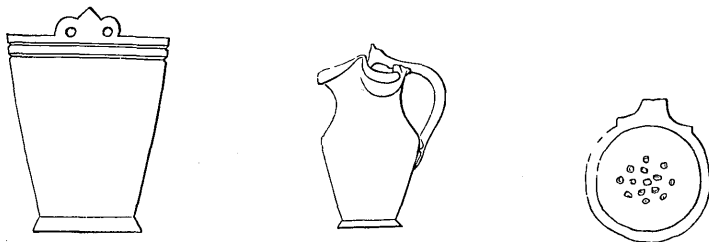
122-223. Objets en bronze de Tanais.

de *Coul-Oba*, qui remonte au troisième siècle av. J.-C., tandis que deux petits vases en bronze du tombeau d'une femme, qui était ornée d'un masque en or, se rapportent au 1^{er} siècle après notre ère.

Les vases en verre deviennent assez nombreux dans les tombes grecques du 11^e siècle av. J.-C. Bien que les Grecs connussent le verre depuis longtemps, ils n'en fabriquaient pas eux-mêmes et tiraient leur verrerie de la Phénicie et de l'Égypte. A l'époque où la décadence de la céramique était complète, les Grecs commencèrent

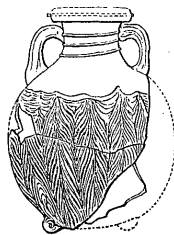
à fabriquer des vases de verre et montrèrent, sur ce domaine nouveau pour eux, toutes leurs qualités de goût et d'invention.

Dans les tombes plus anciennes, on trouve parfois de petits flacons étroits (dits à tort *lacrymatoires*), qui étaient destinés à contenir des parfums. On les suspendait quelquefois à des bracelets ou à une chaînette qu'on portait au bras ; parfois aussi ils servaient pour la toilette, comme les *alabastra* ordinaires. Ces fioles se



124-126. Vases et tamis en argent (*Grande-Bliznitza*).

faisaient généralement en verre bleu opaque, décoré de veines jaunes, vertes, violettes et bleu-clair qui dessinaient des zigzags. On les rencontre non seulement dans le Bosphore, mais dans presque tout le monde antique, particulièrement en Grèce, en Phénicie, dans les îles de Rhodes et de Chypre, etc. Quelques verreries précieuses fabriquées d'abord, à ce qu'il semble, en Phénicie, portent dans l'épaisseur de leurs parois un charmant réseau de filets multicolores ; les archéologues



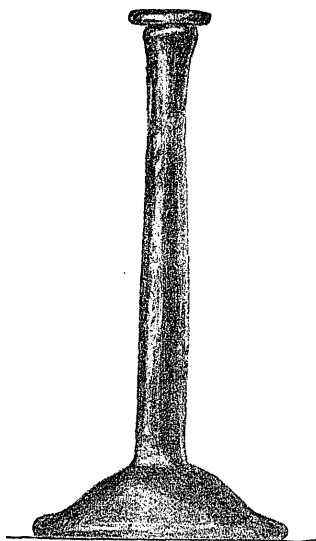
127. Vase en verre de la *Grande Bliznitza*.

italiens les ont appelés *millefiori*, du nom qui désigne les produits analogues de l'industrie moderne à Venise. Les formes des vases en verre sont en partie empruntées aux modèles en argile ; toutefois, la plupart de ces objets affectent des types particuliers, en rapport avec les usages spéciaux auxquels ils étaient destinés. C'est ainsi que l'on trouve des bouteilles, des carafons, des tasses, des soucoupes, des flacons quadrangulaires, des gobelets évasés, etc. Les petites fioles à parfums se

rencontrent dans presque toutes les tombes, même dans les moins riches ; elles sont caractérisées par l'étroitesse de leur col et leur hauteur varie entre 2 et 30 centimètres (fig. 128).

On a découvert dans une tombe du Bosphore un vase signé du nom du fabricant *Ennius*, qu'on retrouve sur des verreries italiennes. Il y avait donc, à l'époque impériale, un commerce dont la verrerie de luxe était l'objet.

L'irisation des verres antiques est due à la décomposition de leur surface par suite d'un séjour prolongé dans la terre humide. C'est une erreur de croire que les vases dont les anciens se servaient fussent irisés par l'effet d'une préparation spéciale.



128. Verre à long col de Kertch.

Dans toutes les régions du monde grec, les tombes ont fourni des statuettes en terre cuite, dont la présence s'explique par les idées des anciens sur la vie future. Le mort était assimilé à un dieu dont la tombe était le temple ; à l'exemple des sanctuaires, elle était décorée d'offrandes diverses, entre autres de figurines. D'autres croyances intervinrent sans doute pour généraliser et pour préciser cet usage : on voulut placer le mort sous la protection de certaines divinités bienveillantes, on peupla d'images riantes la solitude de sa demeure souterraine. Les plus belles figurines en terre cuite ont été découvertes à Tanagra en Béotie, à Myrina près de Smyrne et dans l'île de Chypre : on en a recueilli aussi un grand nombre en

Cyrénaïque, dans l'Italie méridionale, sur plusieurs points de la Grèce propre, de l'Archipel et de la côte asiatique.

Quoique les terres cuites trouvées au Bosphore soient inférieures par leur valeur artistique à celles qu'on a découvertes dans quelques autres contrées grecques, elles ne laissent pas de prouver la grande influence que l'art de l'Attique a exercée sur ce pays, qui, arrivé à l'apogée de son développement, entretenait, comme nous l'avons dit plus haut, des relations très suivies avec Athènes.

Les statuettes étaient fabriquées au moule, puis retouchées à l'ébauchoir et rehaussées de couleurs ou de dorure. La face antérieure de chaque figurine était moulée séparément et le revers restait souvent lisse; on y pratiquait une ouverture dite *trou d'évent* pour donner passage à la vapeur développée dans l'argile humide pendant la cuisson. A côté des terres cuites imitant ainsi des statues en ronde bosse, il y avait de simples reliefs d'un style commun. En général, les figu-



129. Verro romain.



130. Vase en verre de Kertoh.

rines modelées des deux côtés sont aussi celles dont le mérite artistique est le plus grand.

La peinture et la dorure n'étaient pas appliquées directement sur l'argile, mais sur une couche de lait de chaux dont on la couvrait d'abord. L'adhérence des couleurs employées était telle qu'elles ont résisté à de longs siècles d'humidité et présentent encore aujourd'hui un vif éclat.

Parmi les types plastiques que les fabricants de terres cuites ont reproduits, il y en a de très anciens, qui remontent à l'art oriental. Ainsi, les statuettes grecques représentant une mère tenant un enfant dans ses bras ont sans doute pour prototype l'Isis égyptienne. Des séries de petites idoles à bon marché conservèrent un aspect archaïque jusqu'à l'époque romaine; elles peuvent souvent induire en erreur sur la date d'une sépulture où elles se rencontrent, si l'on ne tient pas compte de la persistance des types traditionnels dans cette industrie.

Beaucoup de statuettes représentent des divinités ou leurs symboles; d'autres, telles que les têtes de Gorgone, les masques tragiques et comiques, les têtes d'animaux, etc., peuvent aussi avoir été considérées comme des amulettes, des objets

prophylactiques, bien qu'il ne faille pas abuser de cette interprétation trop com-
mode. Il faut être plus circonspect encore dans l'explication symbolique de
certaines figures où l'on a vu des allusions à la renaissance de l'âme dans une
existence nouvelle; telles sont les Néréides, Éros et Psyché, Aphrodite sortant
d'une coquille, etc. On ne doit pas perdre de vue que les Grecs, en plaçant ces
figurines dans leurs tombes, s'inspiraient sans doute d'un ancien usage bien plutôt
que d'une croyance philosophique.

La signification des statuettes en terre émaillée et en bronze qu'on trouve dans



131. Masque tragique en terre cuite de Karch.

les tombes de l'Égypte est connue par les inscriptions qu'elles portent : tantôt elles
représentaient le défunt lui-même, tantôt c'étaient des serviteurs qui devaient tra-
vailler avec lui dans l'autre monde. A cette dernière idée se rapportent, dans les
tombes grecques, les imitations des ustensiles et objets divers de la vie commune.
On peut citer comme exemples les poupées à membres articulés, que l'on déposait
dans les tombes des enfants. Avec le temps, le nombre des sujets religieux diminua
dans le mobilier des tombes et celui des figurines relatives à la vie ordinaire aug-
menta en proportion. On trouve aussi fréquemment des représentations d'ani-
maux familiers, en particulier de chiens et d'oiseaux, qui jouaient un grand rôle

dans la vie privée des familles grecques et étaient surtout très appréciés des femmes et des enfants.

Pendant la seconde période de l'hellénisme, les cultes mystérieux de Déméter et de Dionysos prirent une importance croissante ; les séries des terres cuites, comme les peintures des vases de la décadence, portent des traces irrécusables de ces influences. Aussi rencontre-t-on souvent des images de Déméter, Coré, Aphrodite, Éros, Dionysos, les Satyres, les Ménades, etc. ; les caricatures, les acteurs comiques et tragiques, les danseurs, les génies bachiques appartiennent au cycle de Dionysos. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que Déméter, Coré, Aphrodite et Dionysos étaient aussi, par certains aspects de leurs légendes, des divinités du monde infernal.



132. Masque de Satyre en terre cuite de Kertch.

Les terres cuites grecques ou gréco-romaines ont été imitées plus ou moins maladroitement par les barbares ; on en trouve en Gaule, en Afrique et même dans l'Asie centrale, où les fouilles faites sur l'emplacement de l'ancienne Aphrosiaba (près de Samarcande) ont fourni beaucoup de terres cuites d'un style grossier, mais évidemment inspirées de modèles dus aux artistes grecs du royaume gréco-bactrien.

Dans les tombes bosporanes du IV^e et du III^e siècle av. J.-C., on plaçait une ou deux statuettes en terre cuite avec des vases en argile aux pieds du mort ou à ses côtés ; les sarcophages mêmes étaient décorés de reliefs en terre cuite ou en stuc peints ou dorés. A partir du I^{er} siècle, époque où les vases en verre se multiplient, on rencontre rarement des terres cuites, qui sont pour la plupart d'un travail gros-

sier ; les types les plus fréquents sont la Fortune (*Tύχη*), la Victoire (*Νίκη*), Harpocrate, Priape, des hermès et des masques. Les tombes et les catacombes des deux premiers siècles av. J.-C. ont fourni beaucoup de figurines grotesques.



133. Statuette en terre cuite de Kertch.

En explorant à Kertch, dans le voisinage de la nécropole, un amas de décombrés où se trouvaient des fragments de statuettes, on a constaté qu'il y avait eu là autrefois une boutique ou un atelier de céramique. Les fouilles de 1888 ont fait découvrir à Chersonèse un atelier de potier avec son four, précédé d'une boutique où l'on a recueilli environ 50 modèles de statuettes, de masques, de médaillons, de couvercles moulés et d'autres ornements analogues. Ainsi la fabrication des

figurines en terre cuite était locale, mais il est probable que l'on importait parfois des moules. On a remarqué que les plus belles terres cuites du Bosphore rappellent les produits de la Grèce propre, tandis que les figurines de genre et les caricatures ont surtout leurs analogues en Asie Mineure.



134. Groupe en terre cuite d'Eros et Psyché (Kertch).

Parmi les terres cuites du type hiératique découvertes au Bosphore, il faut citer d'abord les statuettes d'Aphrodite-Astarté, représentée assise et voilée sur un trône élevé, tenant une patère et des fruits dans les mains. On rencontre aussi fréquemment le buste de Coré, la tête enveloppée d'un voile et tenant une grenade ; comme dans les modèles du type archaïque, la déesse porte les mains à

sa poitrine. On reconnaît aisément Cybèle à ses attributs : une couronne murale, un lion suivant la déesse, ou un lionceau qu'elle tient dans ses bras.

Une statuette en terre cuite trouvée sur le Mont-Mithridate présente une curieuse variante du type grec d'Hermès Criophore ; c'est un jeune pâtre, portant un chevreau sur ses épaules, figuré dans le costume du pays (fig. 133).

Les représentations d'Aphrodite sont très variées ; on la trouve associée à Éros, placée auprès d'un rocher ou d'un terme de Priape, sortant de l'onde, montée sur un bouc. Les Éros eux-mêmes, comme à Tanagra et à Myrina, forment une nombreuse tribu d'enfants rieurs et turbulents, qui jouent avec des dauphins, des boucs, des cygnes, des coqs et tiennent compagnie à différents personnages, notamment à Aphrodite. Souvent, comme sur les vases peints, la personnalité mythologique des Éros est tout à fait oubliée et l'on doit simplement voir dans les groupes



133. Groupe en terre cuite de Kertsch.

qu'ils forment l'image poétisée des jeux de l'enfance. Placés auprès de femmes (et non de déesses), ce sont, comme les génies ailés des vases peints, les serviteurs et les conseillers de leur vie intime, plus semblables à des lutins qu'à des dieux.

On rencontre aussi des exemplaires du groupe d'Éros et de Psyché, fréquent plus tard sur les sarcophages où il prend une signification symbolique en rapport avec les croyances à la vie future.

Le cycle bachique est représenté par des figures et des masques du jeune Dionysos, de sa compagne Ariane, de Silène, de Ménades, d'acteurs comiques. Beaucoup de scènes de la vie réelle, surtout de la vie des enfants, empruntent un caractère bachique à la présence des attributs de Dionysos, feuilles de lierre, grappes de raisin, etc. On voit Silène, père nourricier de Dionysos, berçant le petit dieu emmaillotté ; on le voit aussi ivre, tenant une coupe et couché sur une outre pleine de

vin. Les Ménades sont parfois figurées dans une attitude très calme, presque majestueuse, portant une couronne de lierre sur le front.

Au même cycle se rattachent les danseurs et les danseuses, les joueurs et les joueuses de flûte, qui sont très nombreux dans les tombes de Panticapée.

La tombe d'une prêtresse de Déméter, découverte en 1868 dans le tumulus de la *Grande-Bliznitsa*, a fourni toute une collection de figurines comiques, un Héraclès ivre, de vieux Silènes, une joueuse de flûte ivre, de vieilles femmes dans des attitudes immodestes, des hommes grotesques parodiant les gestes des athlètes. On trouve aussi dans les tombes des statuette de nains difformes, d'hommes et de vieillards au regard hébété, de nègres, d'esclaves barbares dans des postures ridicules. Ces figurines ne doivent pas être confondues avec les statuette d'acteurs,



136. Terre cuite de Kertch.

qui sont toujours reconnaissables aux accessoires du costume de la comédie, tels que le masque et le ventre postiche.

Notre figure 135, malheureusement fragmentée, représente un vieux pédagogue portant un enfant; sa coiffure et ses moustaches prouvent que c'est un esclave barbare, comme en possédaient toutes les familles riches du Bosphore. Cette statuette a été trouvée avec un vase du meilleur style, qui peut être attribué au ^{III}^e siècle av. J.-C.

Un autre fragment, appartenant à peu près à la même époque, représente un nègre, vêtu d'une tunique sans manches (fig. 136).

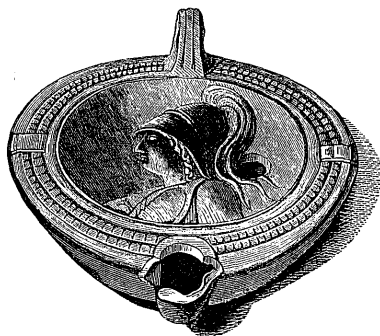
On pense que les statuette comiques ou indécentes placées dans les tombes répondaient à une idée superstitieuse des anciens, d'après laquelle les choses risibles et grotesques (*γελοῖον καὶ ἥτοπον*) étaient douées d'une puissance préservatrice contre le *mauvais œil*, c'est-à-dire contre les influences pernicieuses de l'autre vie.



137. Terre cuite de Kertch (style tanagra).

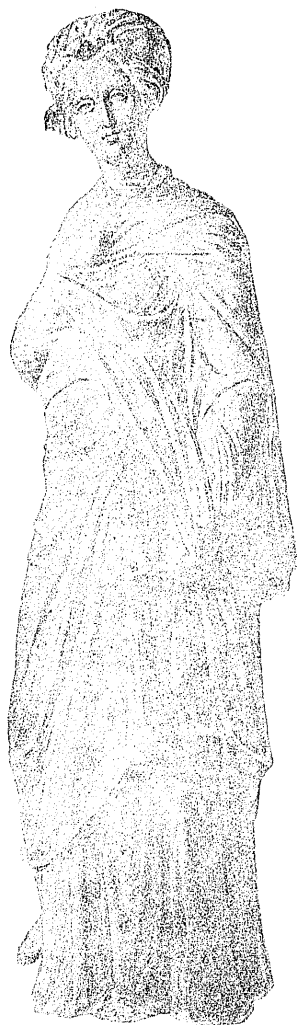
Certaines statuettes de style oriental, telles que celles où l'on voit l'horrible figure du dieu Bès, étaient aussi considérées comme des amulettes.

Les représentations de la femme dans sa vie intime forment un groupe remarquable parmi les terres cuites de Kertch ; les statuettes de ce genre se rapprochent des produits de la nécropole de Tanagra, dont les modeleurs du Bosphore se sont évidemment inspirés. On trouve la femme occupée à sa toilette, tenant un coffret à bijoux, se lavant, jouant à la balle ou aux dés ; parfois la jeune fille, vaincue au jeu, porte sur son dos celle qui a gagné la partie ; parfois elle joue de la flûte, de la lyre ou du triangle. Souvent la femme ou la jeune fille tient dans sa main une pomme, qui était un don et un symbole d'amour chez les Grecs ; des Éros, voltigeant autour de jeunes femmes, leur soufflent à l'oreille des conseils d'amour ou les aident à se parer. Tous ces sujets sont traités avec beaucoup de grâce et d'enjouement. Nous voyons aussi la jeune fille et la matrone se promenant à pas lents, s'arrêtant pensives ou se reposant, assises sur une pierre ou sur un rocher. Leur vêtement se compose



138. Lampo de Chersonèse.

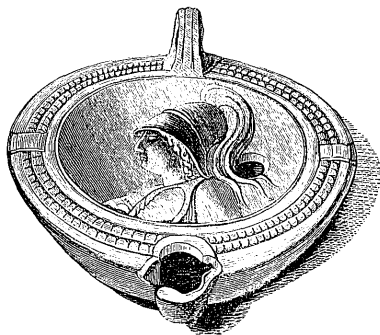
d'un *chiton* bleu ou brun-violet très long et d'un *himation* souvent rose, avec une bordure rehaussée d'or ou de couleurs variées. Les matrones portent un voile qui leur couvre souvent toute la tête ; un chapeau léger, à larges bords et à coiffe conique, sert à les protéger contre les rayons du soleil. Les femmes tiennent souvent à la main un éventail, qui a la forme d'une feuille de lierre ou de palmier ; leurs pieds sont chaussés de sandales de couleur. Notre figure 137 représente une femme dans une attitude pleine de grâce, la tête couronnée de lierre. On pourrait se demander si c'est une mortelle ou une Ménade ; on pourrait supposer aussi que c'est une mortelle reçue dans le cortège divin de Dionysos ; mais toutes ces discussions risquent d'être oiseuses, car l'artiste qui a modelé la charmante statue dont il s'agit n'a sans doute pas eu d'idée bien précise à cet égard. Une mélancolie discrète, contrastant avec la gaieté exubérante des figures comiques, est répandue sur les statuettes du genre de celle que nous venons de décrire.



137. Terre cuite de Kerch (style tanagréen).

Certaines statuettes de style oriental, telles que celles où l'on voit l'horrible figure du dieu Bès, étaient aussi considérées comme des amulettes.

Les représentations de la femme dans sa vie intime forment un groupe remarquable parmi les terres cuites de Kertch ; les statuettes de ce genre se rapprochent des produits de la nécropole de Tanagra, dont les modelleurs du Bosphore se sont évidemment inspirés. On trouve la femme occupée à sa toilette, tenant un coffret à bijoux, se lavant, jouant à la balle ou aux dés ; parfois la jeune fille, vaincue au jeu, porte sur son dos celle qui a gagné la partie ; parfois elle joue de la flûte, de la lyre ou du triangle. Souvent la femme ou la jeune fille tient dans sa main une pomme, qui était un don et un symbole d'amour chez les Grecs ; des Éros, voltigeant autour de jeunes femmes, leur soufflent à l'oreille des conseils d'amour ou les aident à se parer. Tous ces sujets sont traités avec beaucoup de grâce et d'enjouement. Nous voyons aussi la jeune fille et la matrone se promenant à pas lents, s'arrêtant pensives ou se reposant, assises sur une pierre ou sur un rocher. Leur vêtement se compose



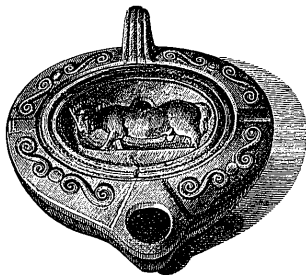
LES. Lampe de Chersonèse.

d'un *chiton* bleu ou brun-violet très long et d'un *himation* souvent rose, avec une bordure rehaussée d'or ou de couleurs variées. Les matrones portent un voile qui leur couvre souvent toute la tête ; un chapeau léger, à larges bords et à coiffe conique, sert à les protéger contre les rayons du soleil. Les femmes tiennent souvent à la main un éventail, qui a la forme d'une feuille de lierre ou de palmier ; leurs pieds sont chaussés de sandales de couleur. Notre figure 137 représente une femme dans une attitude pleine de grâce, la tête couronnée de lierre. On pourrait se demander si c'est une mortelle ou une Ménade ; on pourrait supposer aussi que c'est une mortelle reçue dans le cortège divin de Dionysos ; mais toutes ces discussions risquent d'être oiseuses, car l'artiste qui a modelé la charmante statue dont il s'agit n'a sans doute pas eu d'idée bien précise à cet égard. Une mélancolie discrète, contrastant avec la gaieté exubérante des figures comiques, est répandue sur les statuettes du genre de celle que nous venons de décrire.

Une terre cuite trouvée à Kertch représente deux femmes à la promenade ; l'une d'elles s'est retournée pour regarder un passant ; toute sa figure respire la coquetterie, mais une coquetterie de femme distinguée et non de courtisane. L'art grec a montré un tact admirable dans l'indication de ces délicates nuances de sentiment.

Les scènes de l'enfance ne sont pas moins caractéristiques. Les enfants sont représentés jouant à la balle, aux dés, avec des chiens, des oies, des lièvres, des boucs, etc. Parfois ils luttent ensemble, ou se promènent dans un petit chariot, ou sont montés sur des oies ou des boucs ; ailleurs, ils sont couchés dans leurs berceaux, accompagnés de leurs mères, de leurs nourrices ou de leurs pédagogues. Ici encore, on peut se demander si ce sont des enfants ou des Éros et répondre que l'artiste qui les a modelés ne le savait peut-être pas lui-même.

Quelques figurines représentent des jeunes gens tenant une grappe de raisin



139. Lampe de Chersonèse.

ou une pomme, présent de l'amour, ou jouant avec un petit chien qui bondit à leurs pieds. Mais le plus souvent les éphèbes sont figurés revenant du gymnase, le corps enveloppé d'un *himation* et portant les accessoires des exercices gymniques. Des éphèbes *palestrites* analogues se voient fréquemment sur le revers des vases peints à figures rouges.

Il faut encore signaler les jeunes barbares en costume phrygien, tantôt debout, appuyés sur un bouclier ovale, tantôt fléchissant un genou et décochant une flèche, tantôt dansant, ou à cheval, ou courant avec des chiens après un lièvre.

Dans les catacombes et dans les tombes des premiers siècles av. J.-C., on rencontre un grand nombre de figurines grotesques et de statuettes d'êtres difformes, qui sont de véritables caricatures. Quelques-unes de ces statuettes sont grossièrement modelées à la main. On trouve parfois aussi des sujets de la vie quotidienne traités à la façon de caricatures : un guerrier brandissant son glaive et levant un

bouclier ou une couronne; une mère, dont la figure ressemble à celle d'un animal, amusant son enfant avec un jouet. En général, les visages de ces figurines sont d'une laideur comique; elles ont les oreilles dressées, les cheveux et la barbe ébouriffés, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, grimaçant un sourire. Les coiffures consistent en chapeaux coniques, ornés de rubans ou de couronnes de lierre. Un grand nombre de ces statuettes sont des poupées, dont les bras et les jambes étaient mobiles et fixés au corps par des ficelles.



140. Médaillon en terre cuito d'Olbie.

Les lampes sont d'ordinaire en argile rouge, jaune ou noire. Le type le plus élémentaire est une petite coupe plate, avec un bec pour recevoir la mèche d'un côté et une anse de l'autre. La partie supérieure de la lampe, c'est-à-dire le couvercle adhérent, est ordinairement concave et munie d'une ouverture pour verser l'huile ; elle est souvent ornée de reliefs qu'on imprimait à l'aide de moules. Les sujets de ces reliefs sont très variés : ce sont tantôt de simples ornements, tantôt des groupes entiers empruntés aux cycles de Dionysos, d'Aphrodite, d'Éros, etc. On trouve des lampes sur les emplacements des villes antiques, dans les terres rapportées des tumulus ainsi que dans les niches des catacombes.

L'art grec pénétrait dans toutes les branches de l'industrie et exerçait son influence sur les objets les plus ordinaires, comme les plombs des filets des pêcheurs, les quenouilles et les navettes des tisserands, les tuiles, les poteries les plus communes. Rien ne prouve mieux à quel point le goût des formes élégantes était entré profondément dans le caractère de la race hellénique.

Parmi les vestiges des colonies grecques de la Mer Noire, la sculpture monumentale est très pauvrement représentée, comparativement à l'abondance et à la qualité supérieure des produits industriels. Cette pauvreté est d'autant plus remarquable que la plupart des monuments de la sculpture appartiennent non pas à la belle période de la civilisation grecque, mais à l'époque de sa décadence, c'est-à-dire aux siècles de la domination romaine.

Un lit funéraire découvert à Kertch, sur lequel sont étendus les époux défunts, est, par ses dimensions et son style, l'œuvre la plus importante de cette série. Le socle du lit est décoré d'une scène mythologique en haut-relief, dont il ne reste que quelques figures et de magnifiques ornements répandus avec profusion. On a encore trouvé à Kertch, près de *Glinichtché*, dans un tumulus qui avait été pillé, deux statues, l'une d'homme, l'autre de femme, qui sont d'un travail très soigné et appartiennent au ^{II}^e siècle av. J.-C. Aux pieds de l'homme est placé un coffret contenant des rouleaux de manuscrits ; sa pose est celle d'un orateur ou d'un écrivain. La statue de femme est drapée avec noblesse, mais, comme celle de l'homme, d'un travail un peu sec. Mentionnons encore une grande statue de Cybèle, malheureusement sans tête, assise sur un trône entre deux lions ; elle a été aussi découverte à Kertch.

La plupart des autres statues sont des portraits de barbares sculptés à l'époque romaine. Deux de ces dernières se voient à l'Ermitage Impérial ; elles se distinguent par la qualité de leur travail et l'originalité des types qu'elles représentent. Deux statues d'hommes découvertes à Anapa, portant le costume indigène et ayant un poignard à la ceinture, appartiennent à l'époque de la décadence du royaume bosporan ; les têtes de ces figures n'ont pas été retrouvées.

Les bas-reliefs se sont conservés en plus grand nombre que les statues, mais ils sont presque tous d'époque romaine ; tels sont les stèles de Panticapée et d'Olbie, avec les portraits des défunts ; un fragment du tambour d'une colonne, d'un beau travail, où l'on voit une rangée d'athlètes ; un bas-relief votif, représentant une famille adorant les déesses Déméter et Coré ; ce dernier marbre est d'un très bon style. Un fragment de bas-relief représentant un éphèbe mort, la tête inclinée, paraît appartenir à une époque plus ancienne et offre même certains caractères de l'art grec archaïque. On peut en rapprocher le fragment d'un bas-relief trouvé à Kertch, où l'on voit Apollon au milieu des Charites (Grâces), portant une branche de laurier, arbre dont la culture ne réussit pas sous le climat froid de Panticapée.

Tous les autres fragments d'architecture et de sculpture qu'on retire des dé-

combres de Kertch, d'Olbie et de Taman appartiennent exclusivement à l'époque romaine. Nous ne croyons pas nécessaire d'y insister.

Les découvertes d'œuvres d'art faites sur les rives du Bosphore présentent, en dehors de leur valeur esthétique, un intérêt d'ordre historique qu'il importe de faire comprendre. Les barbares avaient leur goût, comme les Grecs avaient le leur ; les Grecs furent les éducateurs des barbares, mais ils se laissèrent influencer par eux, parce que ces barbares étaient riches et n'achetaient que des objets à leur convenance. De là, dès l'époque la plus florissante des colonies grecques, une sorte de compromis entre le goût hellénique et le goût local ; de là aussi la formation d'un art particulier au Bosphore, grec par ses procédés, grec souvent aussi par sa perfection, mais barbare et oriental par les motifs qu'il affectionne, par l'usage presque immodéré des métaux précieux où il se complaît. L'histoire de l'art dans la Russie méridionale est celle de la prédominance successive des deux éléments que nous venons d'indiquer.

Il nous reste à rappeler brièvement l'histoire des recherches et des publications archéologiques dont les résultats ont été exposés dans les pages qui précèdent.

Déjà les Génois, au temps de leur domination à *Cafa* (Théodosie), du ^{xiii}^e au ^{xv}^e siècle, avant la conquête turque de 1475, avaient fouillé le sol des anciennes colonies grecques et converti en lingots bien des bijoux d'or de leurs nécropoles.

Ce n'est qu'après la domination turque, qui dura 300 ans, et depuis l'occupation de la Crimée par les armées russes sous la grande Catherine, qu'on a commencé à explorer scientifiquement les antiquités de ce pays. L'académicien russe Koehler (mort en 1838) posa, dans une série d'articles, les fondements de l'archéologie classique de la Russie méridionale, en précisant ses points de contact et ses rapports avec l'histoire du développement de l'art en Grèce et à Rome (*Koehler's gesammelte Schriften*, Saint-Petersbourg, 1850-51).

Parmi les voyages scientifiques entrepris entre 1820 et 1830 dans la Crimée, l'ouvrage de Dubois de Montpéreux, qui avait exploré le Caucase et le rivage septentrional de la Mer Noire, attira tout particulièrement l'attention. Il est aujourd'hui devenu très rare (*Voyage autour du Caucase... et en Crimée, avec atlas*, t. I-VI, Paris, 1838-1843).

D'autres livres relatifs à l'archéologie et à l'histoire méritent encore d'être cités, bien qu'ils aient nécessairement beaucoup vieilli. Ce sont : *Le royaume du Bosphore*, t. I-III, par Aghic, Odessa, 1848-1849 (en russe) ; *Le Bosphore Cimmérien*, par Spassky, Moscou, 1846 (en russe) ; *Kertch et le Bosphore*, par Sabatier, Saint-Petersbourg, 1851 (en français et en russe) ; *Recherches sur les antiquités de la Russie méridionale*, par le Comte Oubarof, livr. I-II, 1851-1853 (en français).

L'étude de la numismatique du Bosphore a surtout été constituée par Koehne : *Recherches sur l'histoire et les antiquités de la Chersonèse Taurique*, Saint-Petersbourg, 1848, avec supplément, Saint-Petersbourg, 1850 ; *Description du Musée du*

prince Kotchoubey et recherches sur l'histoire et la numismatique des colonies grecques en Russie, Saint-Pétersbourg, 1857, 2 vol. Ces grands travaux, écrits en français et en russe, n'ont pas perdu leur importance, malgré la publication d'ouvrages plus récents sur le même sujet : Bouratchkof, *Catalogue des monnaies des colonies helléniques*, 1^{re} partie, Odessa, 1884 (en russe); Orechnikof, *Les monnaies du Musée du Comte Owarof*, Moscou, 1888 (en russe).

Le recueil complet des inscriptions antiques du Bosphore a été commencé par M. Basile Latischey : *Inscriptiones orae septentrionalis Ponti Euxini graecae et latinae*, t. I, Saint-Pétersbourg, 1883 (en latin, avec traduction des inscriptions en russe). Le même auteur a publié : *Recherches sur l'histoire et l'organisation administrative de la ville d'Olbie*, Saint-Pétersbourg, 1887 (en russe). Les inscriptions latines du Caucase ont été publiées par le professeur Pomialovsky : *Recueil des inscriptions grecques et latines*, Saint-Pétersbourg, 1881 (en russe). On trouve des



141. Carte du Bosphore Cimmérien.

monographies sur les antiquités et sur l'histoire des rivages de la Mer Noire dans les *Annales de la Société d'Odessa pour l'Histoire et les Antiquités*, publiées depuis 1844 (en russe); dans les *Mémoires* (en français) et les *Comptes rendus de la Société Archéologique Russe*, édités depuis 1846 et dans les *Propylées*, recueil d'articles sur l'antiquité classique, publié par Léontief, Moscou, 1851-1854 (en russe).

Les premières recherches d'antiquités dans la Russie méridionale furent conduites sans méthode et restèrent stériles pour la science.

En 1816-1817, Paul Dubrux, émigré français au service de la Russie, entreprit à ses frais les premières fouilles systématiques dans les environs de Kertch. Paul Dubrux, alors très âgé, poussé uniquement par son amour pour la science, s'en allait, avec un morceau de pain dans sa poche, faire des recherches à 60 kilomètres de Kertch, aux environs du *Mont-Opouk*. Après avoir passé deux ou trois nuits dans ces lieux déserts, il revenait chez lui, exténué et mourant de faim ; selon ses propres expressions, il ne se permettait le luxe de s'acheter du tabac de soldat que lorsqu'il avait deux kopecks de trop... Les relations des travaux archéologiques de Dubrux, très remarquables pour son époque, sont restées manuscrites et inédites pour la plupart ; elles ont d'ailleurs perdu aujourd'hui une grande partie de leur importance.

Dubrux a laissé une description détaillée de la découverte, célèbre dans les annales des antiquités du Bosphore, de la tombe du tumulus de *Coul-Oba*, faite en 1831 en présence de Stempkovsky, gouverneur de la ville de Kertch. Cette découverte est due au hasard ; en travaillant à extraire des pierres du tumulus pour construire une caserne, on rencontra la galerie d'un caveau, qui, par la richesse des objets d'art qu'il contenait, appela l'attention du gouvernement sur Kertch et sur ses antiquités, mais éveilla aussi la cupidité des habitants. On constata la disparition de deux plateaux en argent, sur lesquels étaient placés deux vases également en argent, celle d'objets faisant partie d'une armure, de plusieurs vases en or et d'une quantité de petites plaques estampées du même métal, qui avaient servi à orner des vêtements. Dans la suite, un grand nombre d'objets précieux furent, sur les ordres du comte Pérovsky, Ministre de l'Intérieur, rachetés aux amateurs et aux marchands d'antiquités de Kertch. Depuis 1832, les fouilles, dans les environs de Kertch, ont été poursuivies au nom du gouvernement impérial, par Açhik, directeur du Musée de Kertch, qui avait été fondé en 1826 sous la direction de Blaremborg ; dès 1833, Kareïcha prit part aux fouilles, puis ce furent Linévitch et le dessinateur Beguitchef. En 1832, on commença les fouilles du *Tumulus d'Or*, qui ne furent terminées qu'en 1853 ; ces fouilles mirent au jour deux caveaux, dont l'un avait la forme d'une rotonde avec une galerie et l'autre était carré ; on s'aperçut malheureusement que ce tumulus avait déjà été fouillé et dépouillé de toutes ses richesses. On découvrit, dans les couches de terre du tumulus, des couloirs qui menaient aux caveaux ; ces derniers n'avaient plus de portes et l'on voyait sur le sol les traces de feux allumés par les chercheurs de trésors. C'est dans cette même année 1832 que fut explorée, dans le tumulus du Mont-Mithridate, la sépulture à laquelle les compositions pittoresques qui la décorent ont fait donner le nom de *Tombeau des Cigognes et des Pygmées*. L'énorme tumulus dit *Tumulus du Tsar*, ayant plus de 250 mètres de circonférence sur près de 17 mètres de haut et se distinguant par la remarquable disposition de son caveau, a été trouvé aussi entièrement dépouillé. Mais les tumulus qu'on a fouillés dans la suite jusqu'en l'an 1853 et qui sont compris dans les limites de la nécropole de Kertch, ainsi que sur le territoire des villages voisins,

Boulganak, Hadji-Mouchkaï et Bacsy, ont fourni des objets remarquables, surtout en or, qui attirèrent de plus en plus l'attention des antiquaires. En 1853, les recherches archéologiques dans la Russie méridionale prirent, grâce à l'intérêt que leur portait le comte Pérovsky, un développement considérable : P. Léontief, professeur à l'Université de Moscou, explora l'emplacement de l'ancienne Tanais, dans les terres des Cosaques du Don, près de l'embouchure de ce fleuve, entre les villages de *Nedvigovka* et de *Siniavka*, situés dans l'arrondissement de *Mtousk*. On y trouva peu d'objets d'art, mais une quantité considérable d'inscriptions antiques, qui se rapportent à la période récente du royaume du Bosphore. Les recherches archéologiques entreprises près de Théodosie par le numismate prince Sibirsky et plus tard par le peintre Aïvasovsky, ont fait découvrir un bon nombre d'objets d'art précieux. Presque en même temps, le comte Ouvarof organisait des fouilles dans les environs de *Symphéropol* et sur l'emplacement de l'ancienne Chersonèse ; ces dernières explorations, qui ont donné peu d'objets de prix, ont fourni en revanche de nombreux matériaux pour la topographie et ont ainsi complété les recherches de Blaremborg, qui avait découvert près de *Symphéropol*, sur la rive gauche du *Salguir*, dans les ruines de *Kermentchik*, une forteresse construite par Scilur, roi des Scythes, au 1^{er} siècle av. J.-C. En cette même année, A. Lutzenko, directeur du Musée de Kertch, entreprit, avec plus ou moins de méthode, l'exploration des environs de cette ville ; ses recherches ont fourni le plus grand nombre des antiquités de toute sorte que l'on possède de l'ancienne Panticapée.

Pendant la guerre de Crimée, les tombes antiques ne furent pas épargnées par les Alliés et le Musée même de Kertch fut mis au pillage ; une multitude d'objets précieux disparurent ainsi sans profit pour la science ou furent réduits en poussière. Le Musée, construit sur la pente orientale du Mont-Mithridate, au-dessous du monument de Stempkovsky, affectait la forme du temple de Thésée à Athènes ; il ne contenait qu'une seule salle dont les murs étaient garnis de rayons, chargés de vases peints et de verreries. Une fois les portes du Musée forcées, l'œuvre de dévastation s'accomplit en un clin d'œil. Le plancher fut bientôt couvert d'une épaisse couche de débris ; les marbres eux-mêmes n'échappèrent pas à la destruction. Il est juste d'ajouter que ces actes de vandalisme furent l'œuvre d'un petit nombre de soldats ignorants et que les chefs des Alliés n'y prirent aucune part.

Fort heureusement, du reste, tous les bijoux en or avaient été transportés à l'Ermitage ; les Alliés, qui pratiquèrent des fouilles, ne purent se procurer qu'un nombre très restreint d'objets, destinés au Musée du Louvre et au Musée Britannique. Depuis ce temps, toutes les antiquités découvertes au cours des fouilles officielles dans la Russie méridionale sont envoyées au Musée de l'Ermitage Impérial, excepté les *doubles* et les objets d'une importance secondaire, ou de dimensions trop grandes, qui restent en Crimée. La série des antiquités du Bosphore Cimmérien, que contenait en 1854 la collection de l'Ermitage, s'élevait à deux mille cinq

cents objets, classés sous mille cinq cents numéros. Le catalogue explicatif de cette collection a été rédigé par l'académicien Stéphanî; il est précédé d'une introduction historique de Gille, chef de la première section de l'Ermitage. Ce catalogue comprend 2 volumes, avec un atlas composé de 94 planches in-folio orné d'admirables gravures par Picard et Solntzef. C'est le célèbre ouvrage intitulé: *Antiquités du Bosphore Cimmérien, conservées au Musée de l'Ermitage Impérial*, Saint-Pétersbourg, 1854 (en français); il a été tiré à 200 exemplaires, dont cent ont été donnés aux principales bibliothèques de l'Europe. Les exemplaires en sont aujourd'hui extrêmement rares.

C'est en 1859 que fut fondée au Ministère de la Cour la *Commission Archéologique Impériale*, sous la présidence du comte S. S. Stroganof. Cette Commission avait pour objet la recherche des antiquités, principalement de celles qui se rapportent à l'histoire de la Russie et à la vie des peuples qui occupaient jadis son territoire; elle devait recueillir des informations sur les monuments nationaux de la Russie et publier d'une manière scientifique les antiquités qu'on y découvrait. Les autorités locales des provinces étaient tenues de faire part à la Commission des trouvailles qui venaient à leur connaissance et de lui expédier les objets recueillis pour les soumettre à son examen. Depuis ce temps, les antiquités les plus remarquables sont présentées à Sa Majesté l'Empereur et placées avec Son autorisation au Musée de l'Ermitage ou dans d'autres Musées ou établissements scientifiques. A la fin de chaque année, la Commission soumet à l'Empereur le compte rendu de ses travaux. Vingt et un de ces rapports ont été publiés (en français et en russe) de 1859 à 1881.

Les Archives de la Commission Archéologique Impériale contiennent, outre les relations et les journaux de fouilles, un matériel archéologique considérable, composé de dessins (exécutés par le peintre Medvedef et par Gross, directeur du Musée de Kertch), de plans, de rapports et de travaux divers relatifs aux monuments antiques de la Russie méridionale et des autres gouvernements de l'Empire.

Grâce aux travaux de la Commission, le chiffre des objets en or de la section des antiquités du Bosphore Cimmérien a été porté à dix mille; dans la section, nouvellement formée, des antiquités scytho-sarmates, il s'est élevé à huit mille. Ces deux sections de l'Ermitage présentent une collection unique dans le monde entier, tant par la valeur intrinsèque des trésors qu'elles renferment que par l'intérêt historique qui s'y attache.

Grâce à l'activité de la Commission Archéologique, concentrée sur l'exploration des localités de l'ancien royaume du Bosphore, la science a obtenu durant cette période de brillants résultats archéologiques avec des moyens relativement modestes.

La vaste nécropole de Kertch a été explorée systématiquement pendant plusieurs années, à partir du Mont-Mithridate, sur une étendue de dix kilomètres en se

dirigeant vers l'ouest, et, vers le nord, jusqu'à la *Nouvelle Quarantaine* et *Iénikalé*; les fouilles ont été conduites par A. Lutzenko et Th. Gross, directeurs du Musée de Kertch, et par des membres de la Commission.

Les cimetières des différentes époques, qui tantôt s'éloignaient de la ville, lorsqu'elle était florissante et prenait de l'extension, tantôt se rapprochaient d'elle, à mesure qu'elle tombait en décadence, ont été retrouvés et explorés; ils ont fourni une quantité d'antiquités appartenant à une période qui embrasse près d'un millier d'années. Dans les tombeaux de la *Nouvelle Quarantaine*, au nord de la ville, on a trouvé de petits vases et des lécythes athéniens à long col, portant des figures noires peintes sur fond rouge (v^e siècle av. J.-C.); dans les catacombes de la pente septentrionale du Mont-Mithridate, on a découvert une patère en verre, du iv^e-v^e siècle ap. J.-C., sur laquelle était gravé un chrétien en prière, placé entre deux monogrammes du Christ et entre les deux tables de Moïse. C'est la pente septentrionale du Mont-Mithridate qui est la partie la plus riche de cette nécropole; elle contenait des tombeaux et des catacombes en terre et en pierre, dont l'exploration n'a été terminée que de nos jours. C'est là qu'on a découvert successivement des catacombes ornées de peintures à fresques et plusieurs tombes, qui, malgré la simplicité de leur construction, contenaient toute une série d'objets importants. Ce sont surtout les tombes des femmes qui appellent l'attention par la richesse des parures, et celles des enfants par la quantité d'objets en terre cuite. Les tombeaux d'enfants renferment ordinairement des fragments de couronnes de feuilles d'or, de colliers de perles du même métal, des amulettes en forme de dents, des clochettes, des grenouilles, des morceaux de fard rouge, enfin des lécythes de Kertch, de très petites dimensions, ornés d'une palmette, d'un treillis ou d'une scène relative à la vie de l'enfance.

Les catacombes épargnées par le pillage ont fourni une multitude d'objets; dans l'une de ces dernières on a découvert en une seule fois vingt cercueils, ce qui prouve que les catacombes étaient, comme les caveaux à galerie, destinées à recevoir les membres d'une même famille et explique l'utilité de la galerie conduisant dans la chambre sépulcrale. Sur les squelettes on trouvait quelques feuilles en or, tenant lieu d'une couronne funéraire entière, des boucles d'oreilles en fils d'or tordus en corde, des bagues en or, des objets en terre cuite, des vases en argile et en verre, des monnaies bosporanes en bronze, des boucles en bronze, une pierre à aiguiser, un poignard en fer, ainsi que des masques, des serrures avec leurs clefs, des bèches, des noix et des châtaignes, des vases peints à la détrempe, etc.

On a aussi découvert et exploré une nécropole dans les pentes du *Pain de Sucre*, colline attenant au Mont-Mithridate; elle renfermait des tombeaux en pierre de la meilleure époque, rangés les uns à côté des autres et contenant des vases et des urnes de travail grec; l'un de ces vases était orné de la peinture reproduite

par notre figure 108. Sur la pente méridionale, les sépultures étaient plus disséminées, mais les tombeaux en pierre étaient nombreux et appartenaient à une époque plus basse, au 1^{er} ou au 2^e siècle av. J.-C.

L'exploration de la ceinture des tumulus de la crête de *Jouz-Oba* a été achevée, ou à peu près, par Lutzenko, Gross et le comte Bobrinsky; il est devenu évident que les tombes latérales des tumulus se sont conservées intactes, malgré le pillage des sépultures centrales; que l'on établissait des catacombes sous les tumulus, et enfin que les amas de terre, ajoutés au tumulus primitif, contenaient aussi des tombes. La plupart des antiquités trouvées dans les tumulus de *Jouz-Oba* se distinguent par l'élégance du travail, qui est purement grec. Parmi ces objets, on remarque des boucles d'oreilles avec pendeloques historiées, des bagues à chatons gravés, entre autres un serpent enroulé autour d'un arc et une cigale sur une fleur, enfin de beaux vases du 5^e siècle av. J. C. (fig. 103, 106).

Le tumulus situé sur le promontoire d'*Akbouroun*, défoncé et aplani lors de la construction de la batterie de Pavlovsk, contenait des objets d'un caractère barbare. Le tombeau, disposé au centre de ce tumulus, sur le lieu où avait eu lieu la crémation, renfermait, outre différents objets précieux, une remarquable calotte en or, travaillée à jour, deux entonnoirs en or massif et une monnaie d'or au nom d'Alexandre le Grand. Non loin du bûcher, à 70 mètres de distance, on a recueilli les fragments d'une grande amphore panathénaïque, qui, selon toute apparence, avait été apportée comme une offrande au festin des funérailles par les parents du défunt. Cette amphore est de beaucoup antérieure à la monnaie d'Alexandre le Grand.

La ceinture des tumulus qui entourent l'ancienne Nymphée (dans le domaine d'*Eltiguène*, à huit kilomètres vers le sud de Kertch, au bord de la mer) a fourni plusieurs objets antiques en or et des vases servant à la toilette; mais les trouvailles les plus remarquables, faites dans le grand tumulus plat, et qui consistaient en une multitude de vases et d'ustensiles en bronze, de candélabres, de lampes, etc. déposés dans un cercueil en bois, semblent être d'origine barbare, à en juger par les ornements en bronze qui décoraient les brides des huit chevaux ensevelis avec le défunt.

Le tombeau découvert dans l'énorme tumulus du village de *Bacsy*, à 17 kilomètres au nord de Kertch, présente le même caractère barbare; il paraît avoir été placé dans un caveau grec plus ancien, que l'on avait dépouillé de ses objets en or en n'y laissant que les vases. Là encore, on trouva les chevaux du défunt ensevelis autour de lui.

Des fouilles systématiques ont été pratiquées dans la presqu'île de *Taman* par le professeur Herz (*Topographie archéologique de la presqu'île de Taman*, Moscou, 1870, en russe), par Zabéline et par le baron Tiesenhausen.

Les ruines de la presqu'île ont surtout fourni des inscriptions et des débris d'architecture; mais l'exploration des tumulus voisins aboutit à des résultats ines-

pérés, quoique beaucoup de ces tumulus eussent été déjà fouillés par les chercheurs de trésors, ou bien au cours des explorations faites sous la direction d'Aghik et de Kareïcha. Zabéline, membre de la Commission Archéologique, fixa son attention sur les deux tumulus les plus considérables, qu'on nomme les *Bliznitzi* ou les *Deux-Frères* et qui s'élèvent sur une haute crête au-dessus du *liman* (baie de) *Zoukour*. L'un de ces tumulus, situé à l'est, la *Grande Bliznitza*, a environ 340 mètres de circonférence sur près de 15 mètres de haut. Dès le début des travaux, on fit une découverte intéressante : du côté occidental et au pied même du tumulus, on trouva un foyer et, au milieu des charbons et des cendres qui en marquaient l'emplacement, une couronne de laurier, une bague avec un chaton mobile, sur lequel était représenté un cerf, puis une figurine de danseuse et une monnaie d'Alexandre le Grand ; tous ces objets étaient en or. Huit mètres plus loin, à l'est de ce bûcher, on mit au jour un caveau avec une voûte en encorbellement et une galerie. Le sarcophage en bois que contenait ce caveau était orné de sculptures et d'incrustations en ivoire ; les parois extérieures étaient couvertes de fleurs peintes sur fond rouge. Le sarcophage avait été détruit par la chute d'une pierre qui s'était détachée de la voûte, mais sous ses débris on trouva des parures et des ornements de femme : une couronne en or (fig. 66) ; une *stengis* en or, au front du squelette, ornée à chaque bout d'une figurine de Niké ; aux tempes du squelette, deux pendeloques en or s'adaptant à la couronne (fig. 73) ; puis une paire de boucles d'oreilles en or ; deux colliers ; quatre bagues en or massif à la main gauche, avec les images gravées d'Aphrodite, d'Artémis et d'une Sirène. Sur la poitrine du squelette, on recueillit des boutons de filigrane en or, affectant la forme de fleurs et de molettes ; des deux côtés étaient placés des bracelets en bronze, recouverts de feuilles d'or et ornés à chaque extrémité d'une lionne. On a encore trouvé dans cette tombe une quantité de plaques, décorées des figures d'Héraclès, d'Athéna, de Coré, des têtes d'Hélios, de Gorgones et de Pégases, de danseuses, de sphinx, de têtes de bœufs et de cerfs, enfin des grappes de raisin de forme triangulaire. Au près du mur du caveau était placé un miroir à charnière, dont le couvercle portait des figures en relief d'Aphrodite et d'Éros ; au chevet de la morte il y avait un vase peint. Dans un coin du caveau étaient entassés quatre harnachements de cheval, qui se composaient de brides et de mors en bronze ; l'un des bouts de chaque mors avait la forme d'un cheval, l'autre d'un sabot de cheval.

A quatre mètres de cette tombe, Lutzenko en trouva une autre, qui avait été déjà pillée ; cette dernière est remarquable par une frise peinte à fresque non sur un enduit de stuc, mais sur la pierre même. La clef de voûte du caveau portait un buste de femme, de dimensions colossales, les bras levés, la chevelure ornée de fleurs ; sa main gauche tenait un bouquet, tandis que la droite écartait le voile du visage. Plus tard, Lutzenko découvrit dans les terres de ce même tumulus de la *Grande Bliznitza* une tombe en pierre, que l'éboulement

de la terre avait écrasée. Il y trouva une couronne d'olivier en or, un casque en bronze (fig. 55) et deux bagues en or, dont l'une était ornée d'un chaton représentant un rhyton terminé par la partie antérieure d'un griffon. Dans une autre sépulture en pierre, construite dans le remblai, à quatre mètres du niveau du sol, on a découvert une *stengis*, des boucles d'oreilles, un collier orné d'une frise qui représente des animaux au pâturage (fig. 81), un bracelet en or décoré d'un lion à chaque extrémité, deux bagues en spirales ornées de têtes de serpents, un collier composé de 58 amulettes en forme de grenouilles, de sauterelles, de grappes de raisin, d'astragales, de têtes de Pan, de Gorgone, de nègre et de bélier. Il s'y trouvait aussi douze boutons en or en forme de lotus, des ornements d'or en relief (fig. 67), 16 figurines de femmes ailées, 9 têtes de griffons en or (fig. 43), un vase dont la peinture représente un barbare galopant sur un cheval blanc, 23 statuettes en terre cuite à sujets bachiques et érotiques. Dans le tumulus de la *Petite Bliznitza*, Zabéline rencontra une fosse en forme d'entonnoir remplie de charbon, de cendres et d'os brûlés ; mais le foyer n'avait point échappé au pillage. On découvrit encore, dans le même tumulus, deux tombes d'enfants.

L'exploration du *Mont-Vassiourine*, conduite par le baron Tiesenhausen et par Lutzenko, à deux verstes au sud de la *Bliznitza de Steblécov*, ont amené la découverte d'un caveau déjà violé, dont la galerie, enduite de stuc, portait des peintures représentant de larges corniches avec des urnes, des hirondelles et des têtes de lion ; la peinture des murs et de la voûte de la chambre sépulcrale figurait un baldaquin. Ce caveau contenait une table et un banc en marbre blanc. Dans le même tumulus on a trouvé quatre tombes en pierre, dont chacune renfermait un squelette de cheval ; auprès des squelettes, il y avait des harnachements, ornés de plaques en bronze doré rehaussé de verreries cloisonnées, et des frontaux de cheval en bronze, recouverts de feuilles d'or en forme de têtes de griffon. A l'entrée du caveau se trouvait un squelette de chien, ayant au cou la chaîne en bronze à laquelle il avait été attaché. Dans ce même *Mont-Vassiourine*, on a découvert par hasard une tombe en pierre, d'où les paysans avaient enlevé une quantité d'objets en or ; la plus grande partie en a été retrouvée par la Commission. Plus tard, au pied même de ce tumulus, on a dégagé trois autres tombes en pierre, contenant des objets en or, une tombe d'enfant, trois sépultures de cheval, les débris d'un char et un chaudron en bronze.

Les explorations dirigées par le baron Tiesenhausen dans la presqu'île de *Fontane* n'ont fourni que des dalles tombales avec des bas-reliefs et des sépultures d'une époque postérieure.

Dans un des grands tumulus situés au bord de la baie de *Taman*, près de la station de *Sennaïa*, le même explorateur a trouvé un tombeau de femme qui, par un heureux hasard, avait échappé au pillage ; il contenait de beaux vases en forme de Sphinx et d'Aphrodite (fig. 110, 111), une série de statuettes très élégantes, enfin

de petits lécythes ; on y a aussi recueilli des spirales en or, destinées à enserrer les boucles de cheveux.

Dans le tumulus dit *Bouérof*, près de *Taman*, on découvrit vers l'ouest une sépulture de cheval ; la tombe principale renfermait une couronne en or, avec une plaque à l'effigie d'Heracles, deux autres couronnes, un collier en or en forme de serpent enroulé, cinq épées avec des poignées en or et des appliques (à la droite du défunt), des vases en argent et divers objets en bronze.

A *Taman* même, où se trouvait, à ce que l'on croit, l'ancienne Corocondamé (plus tard *Tmoutaracane*), le baron Tiesenhausen explora un amas de décombres situé près du village des Cosaques. Dans un des tumulus voisins du lac salé de *Touzla*, on a trouvé un sarcophage en bois parfaitement conservé, avec des haut-reliefs représentant des griffons, des lions et des panthères ; ce sarcophage contenait les restes d'une femme, entourés de vases, d'objets de toilette, d'écrins, de figurines, de danseuses, etc. Les fouilles entreprises par Gross au sommet de ce tumulus ont procuré quelques vases d'un bon style.

A *Taman* on a aussi découvert des catacombes. Dans l'une d'elles, après avoir tué tous les serpents qui s'y étaient logés et enlevé les terres éboulées, on trouva un manteau en cuir très bien conservé, dont les bords étaient garnis de boutons en bronze doré et les pans ornés de clochettes également en bronze. On y a encore recueilli une pendeloque en or ayant la forme d'un croissant orné d'émail rouge, une tasse en bronze contenant des os d'animaux, placée sur un trépied, une patère brisée en marbre, une cruche en bronze et une cuiller en argent.

De très beaux objets en or ont été découverts au *Mont-Témir*, dans la presqu'île de *Taman*. Enfin, on connaît les brillants résultats des fouilles conduites par le baron Tiesenhausen dans le tumulus d'*Artioukhov*.

Quelque temps auparavant, à l'occasion de la découverte du trésor de *Novotcherkask*, il avait exploré les environs de cette ville, ainsi que ceux de la ville de *Rostov*, près des campements cosaques d'*Aksaï* et de *Gnilovsk*. Puis il fouilla l'emplacement d'une ancienne ville, ainsi que les ruines d'une nécropole dévastée qui se trouvait dans les terres du village de *Nedvigovka*, sur la rive droite du *Donetz-Mort* entre *Rostov* et *Taganrog* ; il y trouva des vases en argile et en bronze, des objets en argent, etc.

En 1875, on entreprit pour la première fois des explorations systématiques sur les bords du *Couban*.

L'abondance des antiquités recueillies dans cette région, ainsi que leur importance scientifique, leur assigne un rang distingué parmi les découvertes archéologiques de la Commission. Le groupe de tumulus connu sous le nom de *Sept-Frères* et situé sur la rive gauche du fleuve, dans le district de *Temriouk*, a été exploré par le baron Tiesenhausen. Les couloirs pratiqués par les pillards dans le premier de ces tumulus les avaient conduits à une sépulture de cheval, ce qui décou-

ragea leurs tentatives. Grâce à cette heureuse circonstance, on a pu trouver intacte, au centre du tumulus, une tombe construite en briques non cuites et recouverte de poutres. Les trois quarts de la surface du sol étaient occupés par des squelettes de chevaux, disposés sur une rangée; leurs mors avaient la forme d'animaux fantastiques. Le squelette du guerrier portait trois cents plaques en or estampé, provenant du linceul que le temps avait réduit en poussière; ces plaques représentaient des hiboux, des sphinx, des lions, des boucs, des bœufs, des chiens, des coqs, des cerfs, des sangliers ailés; des têtes de Pan, de Satyre, d'Héraclès, etc. Au cou du squelette on trouva un cercle ou *torques* en or massif, muni d'une fermeture; sur sa poitrine était une plaque en argent, ornée d'une biche avec son faon et d'un oiseau figuré au-dessous. Tout autour du squelette étaient disposés des coupes en bronze et en argent, un rhyton en argent orné d'une tête de lion, des anneaux en bronze qui avaient appartenu à des couteaux, des lances, des épées, des pointes de flèche et de petites plaques en or qui avaient orné un carquois.

Dans le second et dans le troisième tumulus, on a trouvé de remarquables sépultures de chevaux.

Le quatrième tumulus, composé entièrement de sable et garanti par là contre les voleurs, qui ne pouvaient y pratiquer des mines, contenait au centre une tombe en briques non cuites où se trouvaient de magnifiques objets en or, entre autres une bague ciselée, ornée de l'image d'une panthère déchirant un cerf et d'un chaton en cristal de roche portant un sanglier gravé en creux; on y a recueilli aussi quelques vases couverts de peintures grossières, dont l'une représente un lion et un lièvre (fig. 134); dans un compartiment à part, se trouvaient sept squelettes de chevaux. Le même tumulus fournit plus tard au baron Tiesenhausen une tombe qui avait été pillée en partie; au chevet du défunt il y avait deux rhytons en or, dont l'un se termine par un chien couché et l'autre par une tête de mouton; puis un grand rhyton en argent, dont l'une des extrémités a la forme d'un bouc ailé (fig. 115) et les objets suivants: cinq plaques triangulaires en or, avec un lion, un aigle, un dragon et une panthère estampés; sept amulettes, dont l'un est une dent d'animal montée en filigrane d'or; un candélabre, une lampe et un chaudron en bronze, ce dernier placé sur un trépied en fer.

Le baron Tiesenhausen a constaté que dans la série des collines artificielles qui entourent au nord-est la petite ville d'*Anapa*, la plupart des tombes centrales, admirablement construites en pierre, avaient été pillées. En revanche, on a découvert sous le pavé des tumulus des sépultures latérales, en pierre également, qui contenaient de beaux objets d'un travail grec. Les terres d'un tumulus renfermaient même une caisse de bois, presque entièrement détruite par le temps, dans laquelle se trouvaient de menus objets en or: des bagues, des bracelets, des agrafes, des osselets, des phalères de cheval, des boutons, des plaques et des

vases en argent. Dans un autre caveau anciennement violé, on recueillit un magnifique sarcophage (fig. 24).

Les relations détaillées de toutes ces fouilles, entreprises par la Commission Archéologique, ont été publiées, du moins par extraits, dans les rapports de la Commission présentés à l'Empereur; ces *Rapports* ou *Comptes rendus* embrassent une période comprise entre 1859 et 1881 et forment aujourd'hui 21 volumes *in-4°* avec 21 livraisons de planches *in-folio*. Les comptes rendus sont accompagnés d'études scientifiques touchant certains monuments découverts dans les limites de la Russie méridionale ou entrés à l'Ermitage par voie d'achat; ces mémoires ont pour auteur l'académicien L. Stéphanî et comprennent, outre des notices détaillées sur certains objets, de véritables monographies sur de nombreux sujets archéologiques. Le *Compte rendu* pour 1859 (le seul qui soit rédigé en français) traite des vases peints provenant de la Russie méridionale, des mystères d'Éleusis, de la représentation de Déméter, de Coré et d'Aphrodite. Le *Compte rendu* pour 1860 (en allemand et en russe comme les suivants) contient un article sur les scènes de la vie intime des femmes telles qu'elles sont représentées par les œuvres d'art. Celui de 1861 traite du jugement de Pâris et de la part qu'y prirent Apollon et Dionysos. Dans le *Compte rendu* de 1863, il est question de la signification symbolique du cygne, de l'oie et du canard, dans leurs relations avec Apollon et Aphrodite; des amulettes, des lécythes de Kertch, des haches à double tranchant, des pédagogues, etc. En 1864, le *Compte rendu* s'occupe du Griffon et de Pégase; en 1865, de la grue, du héron et de la sauterelle, dans leurs rapports avec le cycle d'Iéros et la vie des enfants; en 1866, il aborde la question des Sirènes; en 1867, celle des combats singuliers et des chasses dans les temps antiques. En 1868, le *Compte rendu* étudia les types d'Artémis, d'Héraclès, des Ménades et des joueurs de flûte; en 1869, il traite des scènes pastorales et de la signification prophylactique des têtes de bélier. En 1870-1871, nous trouvons un travail étendu sur Aphrodite Anadyomène; en 1872, il s'agit de la querelle d'Athéna et de Poséidon, représentée sur un des frontons du Parthénon et sur un vase d'Athènes trouvé à Kertch. Dans cette même livraison sont insérées les recherches (en français) de W. Stassof, sur la catacombe découverte à Kertch en 1872. Le *Compte rendu* de 1873 contient un traité sur les terres cuites et les figurines grotesques; celui de 1874, un article sur les vases de Kertch, dont les peintures représentent les Amazones ou les Arimaspes luttant contre les Griffons; un autre sur les jouets d'enfants et sur la représentation de l'enfant endormi; enfin un troisième sur les procédés techniques de la fabrication des vases peints de Kertch. Le *Compte rendu* de 1875 a pour objet les sarcophages et les couronnes funéraires en or; celui de 1876 traite des amphores panathénaïques et des jeux qu'elles représentent; Stéphanî y examine en outre la signification prophylactique de différentes représentations qui se trouvent sur les plaques en or dont étaient ornés les vêtements. En 1877, l'infati-

gable savant publia un traité sur le papillon, si souvent représenté par l'art antique; de là il passa aux antiquités de Mycènes découvertes par Schliemann, et dont Stéphanî contestait la haute antiquité; enfin, il donna une longue étude sur les représentations d'Éros et de Psyché. Les notices des *Comptes rendus* de 1878-1879 ont pour sujets les masques de Kertch et les étoffes antiques conservées à l'Ermitage. Le *Compte rendu* de 1880 contient une étude sur Ganymède enlevé par l'aigle et sur le nœud gordien, puis un supplément au mémoire sur les Sirènes. Enfin, le *Compte rendu* de 1881 traita des représentations dans l'art de la fable de Bellérophon et de son combat contre la Chimère.

L'ensemble de ces mémoires forme un monument durable qui atteste la prodigieuse érudition et la puissance de travail de leur auteur. Stéphanî abuse quelquefois des explications par le symbolisme; parfois aussi, il accumule les textes et les monuments plutôt qu'il ne les classe; enfin, on a eu raison de lui reprocher certaines erreurs de goût. Mais personne en Europe ne pouvait lui être comparé pour l'immensité de ses lectures, la merveilleuse abondance de ses informations, sa connaissance égale des écrivains et des monuments de l'antiquité. Le nom de Stéphanî restera éternellement attaché à l'étude archéologique de la Russie méridionale et à celle des œuvres de l'art grec en général, notamment des pierres gravées et des vases peints.

Jusqu'à présent, nous avons vu la Russie méridionale sous l'influence de l'hellénisme et ce voile brillant nous a dissimulé dans une certaine mesure le génie original des populations de ce pays. Maintenant, en examinant leur vie intime à la lumière des textes et des monuments, nous allons nous trouver en présence d'œuvres d'art qui, inférieures à celles de la Grèce par la valeur artistique, seront pour nous des témoins plus fidèles de leur civilisation et de leurs idées.



142. Fresque de la catacombe découverte à Kertch en 1875.

N
 5856 Kondakov
 f. Antiquités de la
 K82 Russie Méridionale
 104738
 AG 8 '34 All Ins. Ins. 23 '35
 N 20 '39 M. C. Debevoise 28 '40
 MAR 29 1940 S. Sametz Fac
 MAR 7 1950 Dennis Thomas - Dr.
 Bunderg - defu
 Prof. Hansen OLOP
 D.P. HANSEN (227)
 Bunderg
 NOV 5 - 1968 Peter Parrish
 Desk 25 Goodspeed
 64946

N
 5856 Kondakov
 f. K82 Antiquités de la
 Russie Méridionale
 104738
 AG 8 '34 All Ins. Ins.
 S 23 '35 C. S. H. C. P.
 N 20 '39 M. C. Debevoise
 Oriental Ins.
 MAR 29 1950 S. Sametz
 Fac. 200
 MAR 7 1950 Dennis Thomas - Dr.
 # A Goodspeed
 FEB 19 1969 Bunderg - defu
 HANSEN
 OCT 26 1968 D. Hansen 11-9
 227 Or. Inst.
 NOV 14 1968 Bunderg
 Peter Parrish
 NOV 5 - 1968 Desk 25 Goodspeed

N
 5856
 f. K82